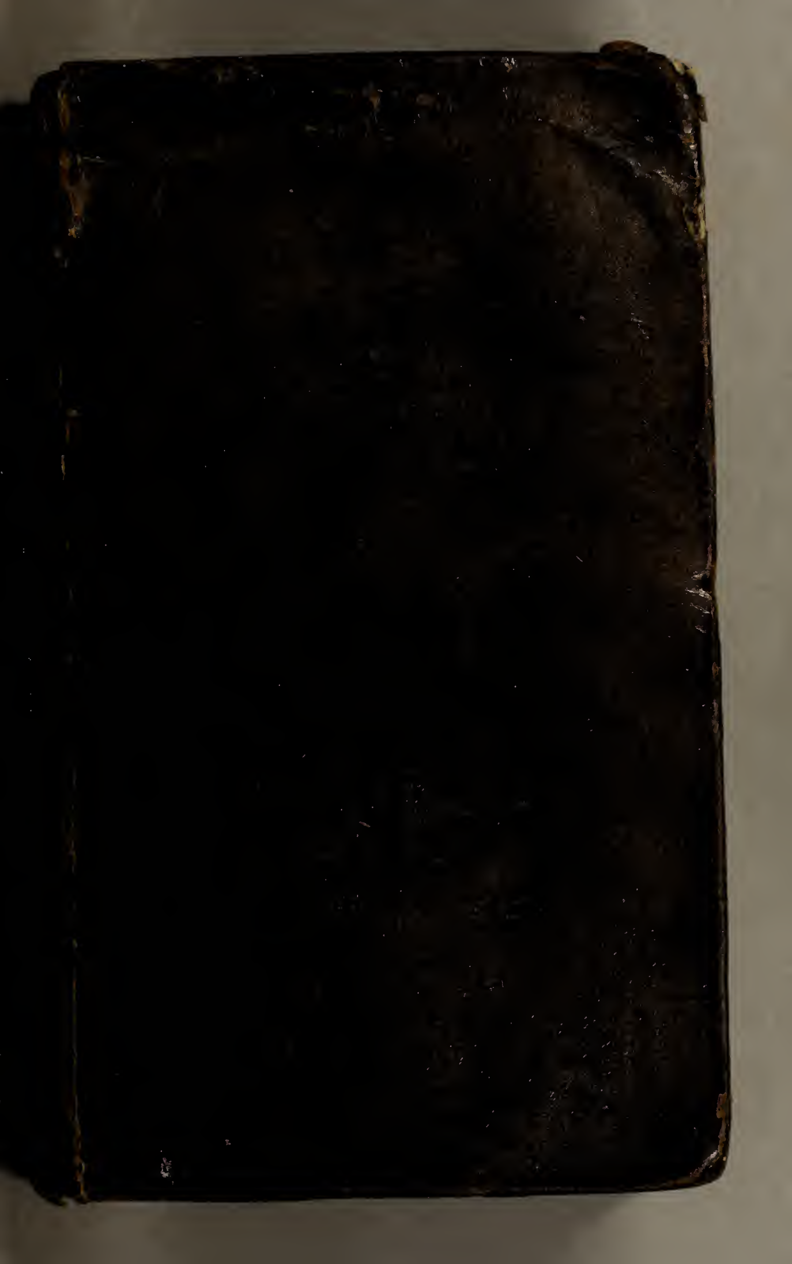


LETTRES EDIFIANTES

ET

CURIEUSES

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

VII. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë saint Jacques, à l'Image saint Lambert.

M. DCCVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



AUX
JESUITES
DE FRANCE.



ES REVERENDS PERES,

Ce qui vous fera le plus de plaisir dans ce Recuëil, c'est, je croy, la nouvelle découverte qu'on vient de faire d'une Synagogue de Juifs dans la Ville Capitale de la Province de Honan, qui est au milieu

des Terres, & comme au centre de la Chine. Il paroiſt par les anciennes Relations de la Chine que le fameux Pere Matthieu Ricci & les premiers Miſſionnaires ont eu connoiſſance qu'il y avoit des Juifs dans cet Empire : mais ſoit qu'ils n'euſſent pû aprendre le lieu de leur demeure, ſoit qu'ils euſſent negligé de les cõnoître & de converſer avec eux, il eſt certain qu'on avoit preſque oublié en ces derniers temps, qu'il y en euſt à la Chine.

C'eſt au zéle & aux ſoins du Pere Jean Paul Gozani de nôtre Compagnie, qu'on doit cette découverte. Ce Miſſion-

naire à la priere d'un de ses amis, étant allé à la Capitale de Honan, y trouva les Juifs qu'il cherchoit. Ceux-ci le receurent avec civilité, l'instruisirent de leurs usages, & lui firent voir leur Synagogue, & les Livres saints qu'ils y conservent avec un grand soin. Comme ce Pere rend à son ami un compte assez exact de ce qu'il y a vû & de ce qu'il y a appris, j'ay crû que vous seriez bien aise de voir sa Lettre toute entiere, telle que je l'ay fidellement traduite en François sur l'Original Portugais.

Cette découverte ne doit point être indifferente aux

perſonnes, qui ont du zéle pour la Religion, & pour la pureté des Ecritures; puiſque par le ſecours des Livres, qui ſont entre les mains de ces Juifs Chinois, on pourra aiſément connoître, s'il eſt vray ce que quelques Sçavans ont crû, que depuis la naiſſance du Chriſtianiſme les Juifs ennemis des Chreſtiens ont alteré les Livres ſaints, ſoit en omettant ou tranſpoſant des chapitres entiers, ſoit en changeant ſeulement pluſieurs phraſes & pluſieurs mots, ou en retranchant ceux, qui ne les accommodoient pas; ſoit enfin en les ponctuant en pluſieurs

endroits ſelon leurs veûës, c'eſt-à-dire, pour en déterminer le ſens ſuivant les prejugez de leur ſecte.

Comme les Juifs de la Chine ont une Synagogue particuliere, & qu'ils ont eſté juſques ici inconnus non ſeulement aux Chreſtiens, mais encore à leurs freres, qui ſont répandus parmi les autres Nations, il ſe pourroit trouver chez eux des exemplaires de l'Ecriture, qui auroient été conſervez dans toute leur pureté, ou du moins qui ſeroient exempts des défauts que nos Interpretes & nos Theologiens ont crû apperce-

voir dans le texte Original.

Si le Pere Gozani, qui a conferé avec les Juifs de la Chine & qui a vû leurs Livres, eust sçû la Langue Hebraïque, il nous auroit pû envoyer les differences de leur texte & du nostre, nous en marquer jusqu'aux moindres distinctions que la cabale a introduites, & sur lesquelles on raisonne si diversement. Enfin il se seroit informé de leurs coutumes, & nous auroit fourni des armes pour combattre les extravagances du Talmud. Car il est difficile de se persuader que les Traditions des Juifs Chinois

soient les mêmes que celles que nous lisons avec mépris dans cet amas monstrueux de décisions frivoles, impures, superstitieuses & quelquefois même impies, dont le Talmud est rempli. Il se peut faire aisément que les Juifs de la Chine soient aussi visionnaires que ceux d'Europe; mais il n'est pas possible que des visionnaires, qui n'ont aucune communication les uns avec les autres, s'accordent tous dans leurs visions.

Il n'en faudroit pas davantage pour convaincre les Juifs d'Europe, que leurs Traditions ne sont que des inven-

tions humaines, & qu'elles ne doivent être d'aucune autorité. Il me ſemble que par-là on les conduiroit aiſément à la connoiſſance du veritable Meſſie, & qu'on leur faciliteroit l'entrée de la Religion Chreſtienne: car un des plus grands obſtacles que nous trouvions à leur converſion, c'eſt le prodigieux attachement qu'ils ont aux chimeres de leurs Rabbins, dont on les entretient dés leur jeuneſſe, en ne leur inſpirant que du mépris pour les autres ſciences, & pour les Nations qui les cultivent. Le Talmud, ſelon ces Docteurs, eſt la ſeu-

le science qu'on doive chercher, c'est le chef d'œuvre de la sagesse divine, l'ame, pour ainsi dire, de l'Ecriture; & c'est en vain qu'on s'applique à l'étude des Livres saints, si l'on n'a recours aux explications de leurs Peres, qui en contiennent, disent-ils, le veritable sens, qu'on s'efforce inutilement de trouver ailleurs.

Si on leur faisoit donc voir d'une maniere sensible que les Traditions Juives sont differentes dans les lieux où les Livres de leurs Compilateurs n'ont point pénétré; ce seroit un argument invincible pour

les détromper de leurs préjugez, & pour leur arracher de l'esprit & du cœur la vénération qu'ils ont pour leur Talmud. On en feroit de même à l'égard des Juifs de la Chine, en leur montrant que leurs sentimens sont opposez à ceux de leurs freres, qui se vantent cependant aussi bien qu'eux, de les avoir reçûs de l'Auteur de leur Religion.

Nous avons à la Chine le Pere Beauvollier, qui est sçavant dans la Langue Hebraïque & dans les autres Langues Orientales. Nous prierons les Superieurs de cet-

te Mission, s'ils n'en ont pas eu déja d'eux-mêmes la pensée, de le charger d'examiner avec soin les anciens Manuscrits de la Bible qu'on lit dans la Synagogue de la Chine & dans les maisons des particuliers, de les confronter avec nos Bibles, & de rechercher curieusement la nature & la suite de leurs Traditions, & s'ils ne sont point séparez en des Sectes contraires les unes aux autres.

Nous ne doutons point que le Pere Beauvollier ne s'acquite de tout cela avec exactitude, & qu'on ne trouve dans les remarques qu'il nous enve-

ra des découvertes également utiles à la Religion & pour la Chine & pour l'Europe.

La ſeconde Lettre de ce Recuëil contient un voyage de la Mer du Sud. Nos Vaiſſeaux François ne pouvant paſſer en temps de guerre qu'avec un extrême danger les détroits de la Sonde, de Malaque, & les autres détroits de la Mer Orientale, dont les Hollandois & les Anglois ſont maîtres, ils ont tenté la route de de la Mer du Sud, pour s'ouvrir un nouveau paſſage à la Chine par les détroits de Magellan & de le Maire. On verra dans la Carte que j'ay

fait graver une description exacte de ces deux détroits, de l'Isle de feu & des Isles d'Anycan & de Beauchesne qu'on a nouvellement découvertes. La position du Cap de Horn, le plus Meridional de l'Amerique, se trouve un peu differente de celle que l'on voit dans les Cartes ordinaires. Il est placé au cinquante sixiéme degré & demi de latitude Meridionale ; parce que le Pere Nyel assure que leurs vaisseaux s'étant élevez vers le cinquante-septiéme degré & demi, ils n'apperceurent point ce Cap, qu'ils jugerent par consequent pou-

voir être environ à un degré au-dessous d'eux.

Pour les Isles d'Anycan, qui sont au Sud-est de celles de Sebalde, c'est un amas d'Isles, dont on ne connoist encore ni la grandeur ni le nombre. Messieurs Fouquet & du Coudray-Perée, qui commandoient les deux Vaisseaux, dont on parle dans ce Voyage, les découvrirent en revenant de la Mer du Sud, & leur donnerent ce nom en consideration de M. d'Anycan Chef de l'entreprise qu'ils venoient d'executer si heureusement, & dont le zele pour la Religion & pour la gloire de

de l'Estat, s'est signalé en tant d'occasions, que le Roy pour récompenser ses services l'a honoré de la qualité de Chevalier de l'Ordre de Saint Michel.

Pour ce qui regarde l'Isle Beauchesne, elle a pris son nom de Monsieur de Beauchesne homme d'un merite distingué, aujourd'huy Senechal de Saint Malo. Il découvrit cette Isle dans le voyage qu'il fit à la mer du Sud en 1701. *comme l'a remarqué Monsieur de l'Isle dans les belles Cartes qu'il nous a données de l'Amerique.*

La troisiéme Lettre de ce

Recueïl, est du Pere de Fontaney si connu par son zele, par son habileté dans les Mathematiques, & par ce qu'il a fait à la Chine pendant plus de quinze ans qu'il y a demeuré. Cette Lettre est pleine de Remarques curieuses sur ce qui regarde ce grand Empire.

Je ne puis finir cette Lettre, Mes Reverends Peres, sans vous faire part de l'heureuse nouvelle que nous venons d'apprendre de la Chine. Monseigneur de Tournon Patriarche d'Antioche que le Pape a envoyé dans ce grand Empire avec le pouvoir de

Legat à latere, *pour terminer les differents, qui se sont élevez depuis quelques années entre les Missionnaires, arriva à Canton au mois d'Avril de l'année* 1705. *Cet illustre Prélat écrivit à nos Peres de Pekin pour leur faire sçavoir son arrivée, & le sujet de sa commission, & pour les prier d'obtenir de l'Empereur la permission d'aller à Pekin, & de visiter en qualité de Superieur General toutes les Missions de son Empire.*

Les Jesuites de Pekin, ayant reçû avec respect la Lettre de M. le Patriarche, consulterent ensemble de quelle

maniere ils proposeroient à l'Empereur une affaire si delicate. Aprés avoir imploré le secours du Ciel, ils dresserent un Memorial, qui fut signé par le Pere Philippe Grimaldi President du Tribunal des Mathematiques, le Pere Antoine Thomas Viceprovincial des Jesuites Portugais; le Pere Jean François Gerbillon Superieur General des Jesuites François, & le Pere Thomas Pereyra ci-devant Recteur du College de Pekin. Voici un abregé de ce Memorial.

» *Une personne d'une nais-*
» *sance & d'un merite distin-*

gué nommé Tolo (c'eſt le « nom Chinois de M. le Pa- « triarche d'Antioche) eſt ar- « rivé à Canton. Il eſt venu du « grand Occident pour viſiter « tous les Miſſionnaires de la « Chine, dont il eſt Superieur « General. Nous ſupplions trés « humblement Vôtre Majeſté « par toutes les marques de « bonté, dont elle ne ceſſe de « nous combler, de lui accorder « la permiſſion qu'il demande « de venir à Pekin. Premie- « rement pour voir en vôtre « Perſonne Royalle un Prince, « dont la réputation eſt répan- « duë par tout le monde. Se- « condement, pour vous remer- «

» *cier de la protection que vous*
» *avez la bonté de donner à*
» *tous les Missionnaires, qui*
» *sont dans vôtre Empire.*
» *Troisiémement pour vous*
» *presenter deux habiles hom-*
» *mes, l'un dans la Medecine*
» *& l'autre dans la Chirur-*
» *gie, qu'il a amenez avec lui,*
» *sur ce qu'il a appris que Vô-*
» *tre Majesté voyoit volon-*
« *tiers ces sortes de gens.*
» *Nous vous supplions de plus*
» *d'ordonner qu'il soit reçû*
» *par tout vôtre Empire con-*
» *formément à sa qualité &*
» *à son merite. Toutes les*
» *marques de distinction qu'il*
» *plaira à Vôtre Majesté de*

lui accorder, seront pour nous « autant de sujets d'une éter- « nelle reconnoissance, & tous « les Princes de l'Europe, qui « l'estiment, seront sensibles « aux faveurs, dont vous « l'honorerez. «

Ce Memorial fut presenté à l'Empereur de la Chine le 17. de Juillet 1705. à vingt lieuës de Pekin, où il étoit alors. Aprés avoir fait plusieurs questions au sujet de M. le Patriarche, ausquelles on répondit d'une maniere, dont il parut satisfait, il donna sa réponse, dont voici l'abregé.

Puisque Tolo n'est point « envoyé vers moy par les «

» *Princes du grand Occident en*
» *qualité d'Ambaßadeur; mais*
» *seulement pour visiter les*
» *Missionnaires, dont il est*
» *Superieur, & que d'ailleurs*
» *c'est une personne de quali-*
» *té & de merite, il faut*
» *qu'il s'habille à la Chinoise.*
» *Nous lui accordons la per-*
» *mission de venir à Pekin, &*
» *nous ordonnons à* * Hes-
» chem *d'écrire à tous les*
» *Gouverneurs des Provinces,*
» *de lui fournir tout ce qui lui*
» *est necessaire, & de le rece-*
» *voir par tout avec honneur.*

En vertu de cet ordre Imperial, le Viceroy de Canton

* C'est le nom d'un Officier du Palais.

rendit

rendit de grands honneurs à M. le Patriarche, & fit équiper ſur le champ trois Galeres & deux Barques royales avec toutes leurs banderoles & tous leurs étendars, pour le conduire à Pekin, d'une maniere qui fit connoître à tout le peuple la conſideration que l'Empereur avoit pour lui. Il partit de Canton le 9. de Septembre & ſe rendit à Tchaokin, où le Tſonto de la Province, qui eſt au-deſſus du Viceroy, lui fit encore plus d'honneur que le Viceroy même. Tout ce que j'ay l'honneur de vous marquer ici eſt tiré d'une Lettre que M. le Patriarche

d'Antioche a écrit à M. le Cardinal Paulucci. Cette Lettre est datée de la Ville de Hanhiun en la Province de Canton le 26. de Septembre 1705.

Le dix-huitiéme du mois de Decembre dernier (1706) le Pape receut cette agréable nouvelle, à laquelle il fut tres-sensible, & dont il fit part aux Cardinaux dans le Consistoire, qui se tint deux jours aprés. Il fit aussi l'honneur à nôtre Reverend Pere General de la luy communiquer, & de lui témoigner la satisfaction qu'il avoit du service que les Jesuites de la Chine avoient rendu en cet-

te occasion à l'Eglise & au saint Siege. Je n'ay point encore reçû de la Chine aucunes Lettres, qui me marquent l'arrivée de M. le Patriarche d'Antioche. Je ne manquerai pas de vous en faire part aussitost que je les auray reçûës. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & je suis avec respect,

MES REVERENDS PERES,

Vôtre tres-humble & tres-obéissant serviteur CHARLES LE GOBIEN de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le ſeptiéme Recuëil des Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus. En Sorbonne le 28. du mois de Février 1707.

C. DE PRECELLE.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſous-ſigné Provincial de la Compagnie de JESUS en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay reçû de nôtre Reverend Pere General, permets au Pere Charles Le Gobien, de faire imprimer le ſeptiéme Recueil des *Lettres Edifiantes & curieuſes écrites des Miſſions étrangeres, par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus*, qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de nôtre Compagnie. En foy de quoy j'ay ſigné la preſente. Fait à Paris le 16. Février 1707.

C. LE LAISTRE.

LETTRES.



LETTRE
DU PERE
JEAN PAUL GOZANI,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS, au Pere Joseph Suarez de la mesme Compagnie.

Traduite du Portugais.

A Cai-fum-fou Capitale de la Province de Honan à la Chine, le 5. de Novembre 1704.



MON REVEREND PERE,

P. C.

Aprés avoir employé deux mois à la visite des Chrêtien-

tez de *Kaei-te-fou*, de *Loye-hien*, & de *Fou-keou-hien*[a], où par la misericorde de Dieu la Religion s'établit de jour en jour, je trouvai à mon retour les deux lettres, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous remercie de m'avoir mandé des nouvelles de vôtre santé, & de m'avoir appris l'heureuse découverte que vous avez faite dans vos Archives de Pieces importantes [b] pour l'éclaircissement de la verité.

a Ce sont des Villes de la Province de *Honan*, qui est presque au milieu de la Chine. Car elle a les Provinces de *Pecheli* & de *Chansi* au Nord, à l'Occident le *Chensi*, le *Hoü-coüan* au midi, & les Provinces de *Nan-kin* & de *Chanton* à l'Orient.

b Les Originaux des Pieces, dont on parle ici, furent trouvez dans les Archives du College de Pekin le 30. Juillet, veille de S. Ignace, de l'année 1704. Les Jesuites de la Chine ont fait imprimer ces Pieces à Pekin même, aprés en avoir montré les Ori-

ginaux à un Vicaire Apostolique, & au Secretaire de M. l'Evesque de Pekin.

Voici le Catalogue de ces Pieces, qui sont écrites en Portugais.

1°. Lettre du R. P. Dominique Navarrette Jacobin, écrite le 29. de Septembre 1669. au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine. Cette Lettre est imprimée en François à la page 275. de la premiere Edition de l'Eclaircissement donné à M le Duc du Maine, sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux morts.

2°. Copie de quelques points arrêtez dans une Assemblée des Peres de la Compagnie de Jesus en la ville de *Ham-tcheou* Capitale de la Province de *Tche iam*, au mois d'Avril de l'année 1642. Cette Piece est imprimée en François, dans le même Eclaircissement, page 278.

3°. Réponse du R. P Antoine de Govea, Vice-Provincial des Jesuites de la Chine, sur les deux précedens Ecrits du R P. Navarrette Jacobin. Cette Piece est imprimée en François dans le même Eclaircissement, page 284.

4°. Lettre du R. P. Dominique Marie de Saint Pierre Jacobin, écrite le 4. d'Octobre 1669. au R. P. Antoine de Govea, Vice-Provincial de la Compagnie de Jesus à la Chine. Cette Piece est imprimée en François dans le même Eclaircissement, page 293. On trouve cet Eclaircissement à la fin de l'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la

Chine, en faveur de la Religion Chrêtienne, imprimée chez Aniſſon en 1698.

5°. Lettre du R. P. Michel de Angelis de l'Ordre de S. Auguſtin, Gouverneur de l'Eveſché de *Macao*, au R. P. Antoine de Govea Vice-Provincial de la Compagnie de Jeſus à la Chine, ſur la fuite du R. P. Navarrette de ſa priſon de Canton.

6°. Atteſtation donnée le 16. de Decembre 1680. par le Seigneur Dom Vaſco Barboſa de Mello, contre quelques fauſſetez rapportées dans les Livres du même P. Navarrette. Ces deux dernieres Pieces n'ont point encore été traduites en François, ni imprimées en Europe.

Pour ce qui regarde ceux qu'on appelle ici *Tiao-kin-kiao*, il y a deux ans que j'allai les voir, dans la penſée que c'étoient des Juifs, & dans la veuë d'y chercher l'ancien Teſtament. Mais comme je n'ay aucune connoiſſance de la langue Hebraïque, & que je trouvai de grandes difficultez, j'abandonnai cette entrepriſe, dans la crainte de n'y pas réuſſir. Neanmoins depuis que

vous m'avez marqué que je vous ferois plaisir de m'informer de ces gens-là, j'ay obeï à vos ordres; & je l'ai fait avec tout le soin & toute l'exactitude, dont je suis capable.

Je leur fis d'abord amitié, ils y répondirent, & ils eurent l'honnêteté de me venir voir. Je leur rendis leur visite dans leur *Li-paï-sou*, c'est à dire, leur Synagogue, où ils étoient tous assemblez, & où j'eus avec eux de longs entretiens. Je vis leurs Inscriptions, dont les unes sont en Chinois, & les autres en leur Langue. Ils me montrerent leurs *Kims* ou leurs Livres de Religion, & ils me laisserent entrer jusque dans le lieu le plus secret de leur Synagogue, où il ne leur est pas permis à eux-mêmes d'entrer. C'est un endroit re-

ſervé à leur *Cham-kiao*, c'eſt à dire, au Chef de la Synagogue, qui n'y entre jamais qu'avec un profond reſpect.

Il y avoit ſur des tables treize eſpeces de Tabernacles, dont chacun étoit environné de petits rideaux. Le ſacré *Kim* [a] de Moïſe étoit renfermé en chacun de ces Tabernacles, dont douze repreſentoient les douze Tribus d'Iſrael ; & le treziéme, Moïſe. Ces Livres étoient écrits ſur de longs parchemins, & pliez ſur des rouleaux. J'obtins du Chef de la Synagogue, qu'on tiraſt les rideaux d'un de ces Tabernacles, & qu'on dépliaſt un de ces parchemins ; ce qu'on fit. Il me parut eſtre écrit d'une écriture tres-nette, & tres-diſtincte. Un de ces

a C'eſt le Pentateuque.

Livres fut heureusement sauvé de la grande inondation du fleuve *Hoamho*[a], qui submergea la ville de *Cai-fum-fou*, Capitale de cette Province. Comme les lettres de ce Livre ont été moüillées, & qu'elles sont presque à demi effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire douze copies, qu'ils gardent soigneusement dans les douze Tabernacles, dont je viens de parler.

On voit encore en deux autres endroits de cette Synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un

a Le *Hoamho* ou fleuve Jaune, est une des plus grandes rivieres de la Chine. Il prend sa source entre les montagnes qui sont à l'Occident de la Province de *Sou-tchoüen*, & aprés avoir parcouru une partie des Provinces septentrionales de ce grand Empire, il passe par celles de *Honan*, de *Chanton* & de *Nankin*, où il se jette dans la mer Orientale vis-à-vis du Japon.

grand nombre de petits Livres, dans lesquels ils ont divisé le Pentateuque de Moïse, qu'ils appellent *Takim*, & les autres Livres de leur Loy. Ils se servent de ces Livres pour prier ; ils m'en montrerent quelques-uns, qui me parurent estre écrits en Hebreu. Les uns étoient neufs, & les autres vieux & à demi déchirez. Tous ces Livres sont conservez avec plus de soin, que s'ils étoient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur Synagogue une chaire magnifique, & fort élevée, avec un beau coussin brodé. C'est la Chaire de Moïse, dans laquelle les Samedis (ce sont leurs Dimanches) & les jours les plus solemnels, ils mettent le Livre du Pentateuque, & en font la lecture. On y voit aussi un

Van-ſui-pai, ou un tableau où eſt écrit le nom de l'Empereur ; mais il n'y a ni ſtatues ni images. Leur Synagogue regarde l'Occident ; & quand ils prient Dieu, ils ſe tournent de ce côté là, & ils l'adorent ſous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teao-van-voe-tche*, c'eſt à dire, de Createur de toutes choſes ; & enfin de *Van-voe-tchu-tcai*, c'eſt à dire, de Gouverneur de l'Univers. Ils me dirent qu'ils avoient pris ces noms des Livres Chinois, & qu'ils s'en ſervoient pour exprimer l'Eſtre ſuprême, & la premiere cauſe.

En ſortant de la Synagogue on trouve une ſalle, que j'eus la curioſité de voir. Je n'y remarquai qu'un grand nombre de caſſolettes. Ils me

dirent que c'étoit le lieu où ils honoroient leurs *Chim-gins*, ou les grands hommes de leur Loy. La plus grande de ces cassolettes, qui est pour le Patriarche Abraham, le chef de leur Loy, est au milieu de cette salle. Aprés celle-là sont celles d'Isaac, de Jacob, & de ses douze enfans, qu'ils appellent *Chel-cum-pai-se*, les douze lignées ou les douze Tribus d'Israel. Ensuite sont celles de Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Esdras, & de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Quand nous sortismes de ce lieu-là, on nous conduisit en la salle des Hostes, pour nous entretenir. Comme les titres des Livres de l'ancien Testament étoient écrits en Hebreu à la fin de ma Bible, je les

montrai au *Cham-kiao*, ou chef de la Synagogue. Il les lut, quoy qu'ils fussent assez mal écrits, & il me dit que c'étoient les noms de leur *Chin-kim*, ou du Pentateuque. Alors prenant ma Bible, & le *Cham-kiao* son *Beresith*, c'est ainsi qu'ils appellent le Livre de la Genese, nous confrontasmes les descendans d'Adam jusqu'à Noé, avec l'âge d'un chacun, & nous trouvasmes entre l'un & l'autre une parfaite conformité. Nous parcourusmes ensuite, en abregé, les noms & la chronologie de la Genese, de l'Exode, du Levitique, des Nombres, & du Deuteronome; ce qui compose le Pentateuque de Moïse. Le chef de la Synagogue me dit, qu'ils appelloient ces cinq Livres *Beresith*, *Veelesemoth*,

Vaiicra, *Vaiedabber*, & *Haddebarim*, & qu'ils les divisent en 53 volumes ; sçavoir, la Genese en douze volumes ; l'Exode, en onze ; & les trois Livres suivans, en dix volumes chacun, qu'ils appellent *Küen.* Ils m'en ouvrirent quelques-uns, & me les presenterent à lire : mais ne sçachant pas l'Hebreu, comme j'ai déja dit, cela fut inutile.

Les ayant interrogez sur les titres des autres Livres de la Bible, le chef de la Synagogue me répondit en general, qu'ils en avoient quelques-uns ; mais que les autres leur manquoient, & qu'il y en avoit qu'ils ne connoissoient pas. Quelques-uns des assistans m'ajoûterent, qu'il s'étoit perdu quelques Livres dans l'inondation du *Hoambo*, ou du fleu-

ve Jaune, dont j'ay parlé. Pour compter ſeurement ſur ce que je viens de rapporter, il ſeroit neceſſaire de ſçavoir la langue Hebraïque ; car ſans cela, on ne pourra s'aſſurer de rien.

Ce qui me ſurprend davantage, c'eſt que leurs anciens Rabbins ayent meſlé pluſieurs contes ridicules, avec les veritables faits de l'Ecriture, & cela juſque dans les cinq Livres de Moïſe. Ils me dirent à ce ſujet de ſi grandes extravagances, que je ne pûs m'empêcher d'en rire. Ce qui me fit ſoupçonner que ces Juifs pourroient bien eſtre des Talmudiſtes, [a] qui corrompent le ſens de la Bible. Il n'y a qu'un

a Le *Talmud* eſt un Livre fort eſtimé des Juifs, qui contient leurs Loix, leurs Coûtumes, & les Traditions de leurs Rabbins. On appelle Talmudiſtes, ceux qui ſuivent la doctrine de ce Livre.

homme habile dans l'Ecriture, & dans la langue Hebraïque, qui puiſſe démeſler ce qui en eſt.

Ce qui me confirme dans le ſoupçon que j'ai formé, c'eſt que ces Juifs m'ajoûterent, que ſous le *Min-chao*, ou la Dynaſtie de la Famille de *Ta-ming* [a], le Pere *Fi-lo-te*, c'eſt le Pere Rodriguez de Figueredo, & ſous le *Chin-chao*, ou la Dynaſtie de la Familleaujourd'hui regnante [b], le Pere *Ngen-li-ke*, c'eſt le Pere Chreſtien Enriquez, deſquels la memoi-

a La Famille de *Taming* commença de regner à la Chine en 1368 & gouverna cet Empire pendant 276 ans. Elle le perdit par l'irruption des Tartares Orientaux, qui s'en rendirent les maîtres en 1644.

b C'eſt la Famille de *Tai-cim*, qui regne aujourd'hui à la Chine en la perſonne de *Cam-hi*, un des plus grands & des plus ſages Princes, qui ait gouverné ce vaſte Empire.

re est ici en veneration, allerent plusieurs fois à leur Synagogue pour traiter avec eux. Mais comme ces deux sçavans hommes ne se mirent pas en peine d'avoir un exemplaire de leur Bible, cela me fait croire qu'ils la trouverent corrompuë par les Talmudistes, & non pas pure & sincere, comme elle étoit avant la naissance de JESUS-CHRIST.

Ces Juifs, qu'on appelle à la Chine *Tiao-kin-kiao*, soit qu'ils soient Talmudistes ou qu'ils ne le soient pas, gardent encore plusieurs ceremonies de l'ancien Testament ; par exemple la Circoncision, qu'ils disent avoir commencé au Patriarche Abraham, ce qui est vray ; les Azymes ; l'Agneau Paschal, en memoire & en action de graces de la sortie d'Egypte

& du passage de la mer Rouge à pied sec ; le Sabbath, & d'autres Festes de l'ancienne Loy.

Les premiers Juifs qui parurent à la Chine, ainsi qu'ils me le raconterent, y vinrent sous le *Ham-chao*[a], ou la dynastie des *Han.* Ils étoient dans les commencemens plusieurs Familles ; mais leur nombre étant diminué, il n'en reste presentement que sept, dont voici les noms. *Tchao, Kin, Che, Cao, Theman, Li,* & *Ngai.* Ces

a Des vingt-deux Familles, qui ont possedé l'Empire de la Chine depuis le grand *Hoam-ti*, c'est à dire depuis l'an 2697. avant la naissance de Jesus-Christ jusqu'à present, la Famille de *Han* est la cinquiéme & l'une des plus illustres, puisqu'elle a donné 27 Empereurs à la Chine, & qu'elle a gouverné cet Empire pendant 426 ans, depuis l'année 206 avant la naissance de Jesus Christ, jusqu'à l'année 220 aprés sa naissance.

Familles

Familles s'allient les unes aux autres, sans se mesler avec les *Hoei-hoei*, ou les Mahometans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les Livres, soit pour les ceremonies de leur Religion. Il n'y a pas même jusqu'à leurs moustaches, qui sont tournées d'une autre maniere.

Ils n'ont de *Li-paï-sou* ou de Synagogue, que dans la Ville capitale de la Province de *Honan*. Je n'y ay point vû d'Autel ; mais seulement la Chaire de Moïse avec une cassolette, une longue table & de grands chandeliers, avec des chandelles de suif. Leur Synagogue a quelque rapport à nos Eglises d'Europe. Elle est partagée en trois Nefs ; celle du milieu est occupée par la Table des Parfums, la Chaire

de Moïſe, & le *Van-ſai-pai* ou le tableau de l'Empereur, avec les Tabernacles, dont j'ay parlé, où ils gardent les treize Exemplaires du *Chinkim* ou du Pentateuque de Moïſe. Ces Tabernacles ſont faits en maniere d'Arche, & cette Nef du milieu eſt comme le Chœur de la Synagogue. Les deux autres ſont deſtinées à prier, & à adorer Dieu. On va tout autour de la Synagogue par le dedans.

Comme il y a eu autre fois, & qu'il y a encore aujourd'hui parmi eux des Bacheliers & des *Kien ſens*, qui eſt un degré au deſſous des Bacheliers, je pris la liberté de leur demander s'ils honoroient Confucius. Ils me répondirent tous, & même leur Chef, qu'ils l'honoroient de la même manie-

re que les autres Lettrez Gentils de la Chine l'honorent, & qu'ils assistoient avec eux aux ceremonies solemnelles, qui se font dans les Salles de leurs grands hommes. Ils m'ajoûterent qu'au Printemps & à l'Automne, ils rendoient à leurs Ancestres les honneurs qu'on a coûtume de leur rendre à la Chine, dans la Salle qui est auprés de la Synagogue ; qu'à la verité il ne leur presentoient pas des viandes de cochon, mais d'autres animaux ; que dans les ceremonies ordinaires ils se contentoient de presenter des porcelaines pleines de mets & de confitures, ce qu'ils accompagnoient de parfums & de profondes reverences ou prosternemens. Je leur demandai encore, si dans leurs maisons ou

dans la ſalle de leurs morts, ils avoient des Tablettes en l'honneur de leurs Anceſtres. Ils me répondirent, qu'ils ne ſe ſervoient ni de Tablettes ni d'Images; mais ſeulement de quelques caſſolettes. Il faut cependant en excepter leurs Mandarins, pour leſquels ſeuls on met dans le *Tſutam* ou la Salle des Anceſtres une Tablette, où leur nom & le degré de leur Mandarinat ſont marquez.

Pour ce qui regarde les noms, dont ils ſe ſervent pour exprimer la cauſe premiere, je vous en ay déja parlé, & vous le verrez encore plus diſtinctement dans leurs Inſcriptions que j'ay fait copier, & que je vous envoye. J'eſpere que vous en tirerez de bonnes lumieres. A l'égard de leur

Bible, je l'emprunterai; car je les vois assez disposez à me la prêter, & je la ferai aussi copier. Si vous souhaitez quelqu'autre chose, je vous prie, Mon Reverend Pere, de me le faire sçavoir. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & aux prieres de tous nos Peres, & je suis tres respectueusement,

MON REVEREND PERE,

Vôtre trés-humble & trés-obéïssant serviteur, J. P. GOZANI, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

P. S. JE vous prie de remarquer, MON REVEREND PERE, que ces Juifs dans leurs Inscriptions appellent leur Loy, La Loy d'Israel, *Yselals-kiao*. Ils me dirent que leurs Ancestres venoient d'un Royaume d'Oc-

cident, nommé le Royaume de *Juda*, que Josué conquit aprés estre sorti d'Egypte, & avoir passé la mer Rouge & le Desert; que le nombre des Juifs qui sortirent d'Egypte étoit de soixante *Vans*, c'est à dire, de six cens mille hommes.

Ils me parlerent des Livres des Juges, de David, de Salomon, d'Ezechiel, qui ranima les ossemens secs & arides; de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la baleine, *&c.* D'où l'on peut voir qu'outre le Pentateuque de Moïse, ils ont plusieurs autres Livres de l'Ecriture sainte.

Ils m'asseurerent que leur Alphabet avoit vingt-sept lettres; mais que dans l'usage ordinaire, ils ne se servoient que de vingt-deux. Ce qui

s'accorde avec ce que dit ſaint Jerôme, que les Hebreux ont vingt-deux lettres, dont cinq ſont doubles. Je leur demandai comment ils appelloient leur Loy en Chinois, ils me répondirent qu'ils l'appelloient *Tiao-kin-kiao*, pour ſignifier qu'ils s'abſtiennent de ſang, & qu'ils coupent les nerfs & les veines des animaux qu'ils tuënt, afin que tout le ſang s'écoule plus aiſément.

Les Gentils leur donnerent d'abord ce nom, qu'ils receurent volontiers, pour ſe diſtinguer des Mahometans qu'ils appellent *Tee-mo-kiao.* Ils nomment leur Loy *Kou-kiao*, l'ancienne Loy; *Tien-kiao*, la Loy de Dieu, ou la Loy d'Iſrael. Ils n'allument point de feu, & ne font rien cuire le Samedi;

mais ils préparent dés le Vendredi tout ce qui leur eſt neceſſaire pour ce jour-là. Lors qu'ils liſent la Bible dans leur Synagogue, ils ſe couvrent le viſage avec un voile tranſparent, en memoire de Moïſe, qui deſcendit de la montagne le viſage couvert, & qui promulga ainſi le Decalogue & la Loy de Dieu à ſon Peuple.

J'ay oublié de dire qu'outre la Bible, ces Juifs Chinois ont encore d'autres Livres Hebreux faits par les anciens Rabbins; que ces Livres, qu'ils appellent *San-tço*, ſi je ne me trompe, & qui ſont pleins d'extravagances, contiennent leurs Rituels, & les ceremonies dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui. Ils me parlerent du Paradis & de l'Enfer d'une

d'une maniere peu sensée. Il y a bien de l'apparence qu'ils ont tiré du Talmud ce qu'ils en disent.

Je leur parlai du Messie, promis dans les Ecritures. Ils furent fort surpris de ce que je leur en dis ; & sur ce que je leur appris qu'il s'appelloit JESUS, ils me répondirent qu'on faisoit mention en leur Bible d'un saint homme nommé JESUS, qui étoit fils de Sidrac ; mais qu'ils ne connoissoient point le JESUS, dont je voulois leur parler.

Voila, MON REVEREND PERE, ce que j'ay appris de ces Juifs Chinois. Ce qu'il y a de certain, & sur quoy vous pouvez compter ; c'est 1°, que ces Juifs adorent le Createur du Ciel & de la Terre, & qu'ils l'appellent *Tien*, *Cham-*

ti, *Cham-tien*, &c. comme il paroiſt évidemment par leurs anciens *Pai-fam* & *Pai-piens*, ou Inſcriptions.

2°. Qu'il eſt conſtant que leurs Lettrez rendent à Confucius les honneurs que les autres Chinois Gentils ont coûtume de luy rendre dans la Salle de ce Philoſophe, comme j'ay déja dit.

3°. Qu'il eſt ſeur, comme vous le pouvez voir de vos yeux dans leurs anciennes Inſcriptions que je vous envoye, & comme ils me l'ont tous dit unanimement, qu'ils honorent leurs morts dans le *Tſu-tam* ou la Salle des Anceſtres, avec les meſmes ceremonies dont on ſe ſert à la Chine ; mais ſans Tablettes, dont ils ne ſe ſervent pas ; parce qu'il leur eſt défendu d'avoir des Ima-

ges, ou choſes ſemblables.

4°. Qu'il eſt certain que dans leurs Inſcriptions il eſt fait mention de leur Loy, qu'ils appellent la Loy d'Iſrael, de leur origine, de leur ancienneté, de leur deſcendance, de leurs Patriarches Abraham, Iſaac, Jacob, des douze Tribus d'Iſrael, de leur Legiſlateur Moïſe, qui receut la Loy dans les deux Tables avec les dix Commandemens ſur la montagne de Sinaï; d'Aaron, de Joſué, d'Eſdras, du *Chin-kim*, ou du Pentateuque, qu'ils ont reçu de Moïſe, & qui eſt composé des Livres du *Bereſith*, de *Veele-ſemoth*, de *Vaicra*, de *Vaiedaber*, & de *Haddebarim*, qu'ils appellent, quand ils ſont joints enſemble, *Taura*; & ſaint Jerôme, *Tora*.

Vous pouvez regarder comme certain, ce que je vous ay dit du temps auquel ces Juifs ſont venus s'établir à la Chine, & tout ce qui eſt contenu dans les Inſcriptions, dont je vous ay parlé. Pour les autres choſes, que je ne ſçay que ſur leur rapport, & que je n'ay miſes ici que pour vous faire plaiſir, il ne faut s'en ſervir qu'avec précaution; parce que dans la converſation j'ay trouvé ces Juifs des gens peu ſeurs, & ſur leſquels il ne faut pas trop compter.





REMARQUES SUR LA LETTRE DU PERE GOZANI.

VOici quelques réflexions qu'on a crû devoir ajoûter pour l'éclairciſſement de la Lettre precedente.

I. La Synagogue, dont parle le Pere Gozani, eſt fort differente de celles que nous voyons en Europe, puiſqu'elle nous repreſente plûtoſt un Temple qu'une Synagogue ordinaire

des Juifs. En effet, dans la Synagogue de la Chine, le Lieu ſacré, où il n'eſt permis qu'au Grand Prêtre d'entrer, nous marque aſſez naturellement le *Sancta Sanctorum* où étoit l'Arche d'Alliance, la Verge de Moïſe & celle d'Aaron, &c. L'eſpace qui en eſt ſéparé, repreſente l'endroit où s'aſſembloient les Prêtres & les Levites dans le Temple de Jeruſalem, & où l'on faiſoit les ſacrifices. Enfin la Salle qui eſt à l'entrée, où le peuple fait ſa priere, & où il aſſiſte à toutes les cérémonies de la Religion, reſſemble à ce qu'on appelloit autrefois le Veſtibule d'Iſraël, *Atrium Iſraelis.*

II. Les Inſcriptions en Langue Hebraïque qu'on voit ſur les murailles de la Synagogue de la Chine, marquent que les

Juifs de ce pays-là gardent ſur ce point la même coûtume qui s'obſerve dans les Synagogues d'Europe. Mais les Inſcriptions de nos Juifs ne ſont que les premieres Lettres de certains mots, qui compoſent une ou pluſieurs Sentences telle que celle-ci, qui eſt exprimée par ces quatre Lettres ש י ב ה: * *Au temps de la priere, il eſt bon de ſe tenir dans le ſilence.***

III. Pour ce qui eſt des Tabernacles ou des Tentes de Moïſe & des douze Tribus, cela eſt particulier aux Juifs de la Chine. On ne voit rien de ſemblable dans les Synagogues d'Europe. Il y a ſeulement du

* Schin, Jod, Beth, He.

** שתיקה יפה בשעת התפלה

Schethikah japha beſchahath hathephillah. *Silentium pulchrum eſt orationis tempore.*

côté de l'Orient une eſpéce de coffre ou d'armoire, où l'on enferme les cinq Livres de la Loy.

IV. Les petits Livres, que les Juifs Chinois conſervent, ſont apparemment les cinquante-trois Sections du Pentateuque, que les Juifs d'Europe liſent tous les Samedis l'une aprés l'autre dans leurs Synagogues. Ils les partagent avec tant de juſteſſe, que chaque année ils liſent les cinq Livres de Moïſe.

V. On ne doit pas s'étonner que les Juifs de la Chine ſe tournent vers l'Occident, lorſqu'ils font leurs priéres : au lieu que nos Juifs regardent l'Orient. La raiſon de cette difference eſt que parmi les Juifs, c'eſt une loy trés-ancienne de ſe tourner au temps de

la priére du côté de Jerusalem. On en voit un bel exemple dans le Livre de Daniel. * Or Jerusalem, qui au regard de l'Europe est située à l'Orient, au regard de la Chine est située à l'Occident. D'ailleurs il est certain que le Temple de Jerusalem étoit disposé de telle sorte que les Israëlites faisant leurs prieres étoient tournez vers l'Occident, & les Juifs de la Chine suivent peut-être cet usage.

VI. Ce qui suit dans la Lettre du Pere Gozani est trés-important. Nous y apprenons que les Juifs Chinois adorent Dieu sous le nom de *Tien*, c'est-à-dire, sous le nom du Ciel, & que dans la Langue Chinoise ils ne donnent point à Dieu d'autres noms, que

* C. 6. v. 10.

ceux qui ſont en uſage à la Chine. Ce qui fait voir combien eſt defectueux le raiſonnement des perſonnes, qui ont prétendu prouver l'idolâtrie de la Nation Chinoiſe, ſur ce que les Chinois appellent Dieu, *le Ciel.* Car on ſçait que les Juifs ne ſont pas moins éloignez de l'idolâtrie que les Chrétiens mêmes. Ainſi ſuppoſé que les Chinois n'attachaſſent au mot *Tien* que l'idée du Ciel materiel, & que ce fuſt cette ſubſtance viſible qu'ils adoraſſent ſous ce nom ; les Juifs dans la crainte de paroiſtre idolâtres comme eux, n'auroient jamais attaché au meſme mot l'idée du vrai Dieu ; ils euſſent employé quelqu'autre terme pour l'exprimer. Puis donc que les Juifs, auſſi-bien que les Mahome-

tans Chinois, qui ne reconnoissent comme les Juifs, pour vray Dieu que le Seigneur du Ciel, en parlant aux Gentils du Dieu qu'il faut adorer, l'appellent *Tien*; c'est une preuve que les Chinois Gentils entendent eux-mêmes sous ce nom autre chose que le Ciel materiel. L'usage de ce mot *Ciel*, pour exprimer Dieu, est tres-commun parmi les Juifs mesmes de l'Europe, qui ne sont pas plus idolâtres que ceux de la Chine. C'est ce qu'on peut voir dans presque tous les Ouvrages qu'ils composent.[a]

a Cette maniere de s'exprimer leur est si ordinaire, que souvent au lieu d'écrire le mot entier, ils se contentent d'en marquer la premiere lettre שמים, *le Ciel*, c'est à dire, *Au nom du Ciel.* FAITES *toutes vos œuvres au nom du Ciel*, c'est à dire, *pour Dieu*, לשם שמים. Chol maasecha iheiou le schem schamaïm, כל מעשיך יהיו לשם שמים, *omnia opera tua fiant in nomine cœli*,

Il eſt certain qu'en quelque langue que ce ſoit, & même chez les Auteurs ſacrez, *le Ciel* eſt un terme figuré, qui marque le Maître & le Seigneur de toutes choſes[a]; & comme la Langue Chinoiſe eſt plus figurée & plus métaphorique que nulle autre, il ne faut pas s'étonner que les Chinois plus que toutes les autres Nations ſe ſoient ſervis du terme *Ciel* ou *Tien* pour marquer le Dieu du Ciel.

Lorſque l'Enfant prodigue dit à ſon Pere: *J'ay péché contre le Ciel & à vos yeux*[b]; Lorſque le troiſiéme Macha-

a Les anciens Docteurs, comme Rabbi Eliezer & Rabbi Jochanan s'étoient ſervis d'une ſemblable expreſſion, & pluſieurs autres avant eux; car ils aſſeurent qu'ils l'avoient appriſe de leurs Peres; שנונך ſchaninou, *didicimus*.

b Pater, peccavi in Cælum & coram te, *Luc.* 15. 19.

bée, en parlant aux bourreaux, qui lui vouloient couper la langue & les mains, dit : *C'est du Ciel que je les ay receuës*[a]; lorsque tous les jours nous entendons dire nous mêmes aux Prédicateurs : *Implorons le secours du Ciel*; par ce terme, c'est Dieu seul certainement que nous nous representons. Pourquoy sur ce simple fondement prétendrons-nous que les Chinois par le terme *Tien*, entendent quelque autre chose ?

Les Juifs ayant donc trouvé à la Chine ce terme établi pour exprimer Dieu, ont eu raison de s'en servir, & on ne doit pas faire un procez aux Missionnaires & aux Chrétiens de s'en être servis aprés eux.

a E Cælo ista possideo. *Mach.* 2. *c.* 11. 7.

VII. Pour ce qui regarde les honneurs que les Chinois rendent à Confucius & aux Morts, il faut bien que les Juifs de la Chine, qui paroissent avoir le même éloignement de l'idolâtrie que ceux d'Europe, soient persuadez que ce sont des cérémonies purement civiles & politiques. Car s'ils y trouvoient l'ombre d'un culte superstitieux, ils n'iroient pas dans la Salle de Confucius avec les autres Disciples de ce Philosophe, pour y recevoir les Degrez, & ils ne brûleroient pas des parfums à l'honneur de leurs Ancêtres.

VIII. Ce que le Pere Gozani dit des fables que les Juifs de la Chine ont ajoûtées aux Livres de l'Ecriture, paroît devoir s'entendre de la glose plûtost que du texte. C'est le

genie de cette Nation de feindre des contes ridicules, pour expliquer certains endroits de l'Ecriture, qui leur paroissent obscurs. Ceux, qui aiment ces fables, n'ont qu'à lire les Paraphrases Chaldaïques, *le Bereschith Rabba*, & le Commentaire de Salomon Jarchi sur la Genese : ils y trouveront dequoi contenter leur curiosité.

IX. Il n'est pas surprenant qu'il n'y ait point d'Autel dans la Synagogue, dont il est ici parlé. Comme les Juifs ne font plus de sacrifices, & qu'il ne leur est permis de sacrifier qu'à Jerusalem, un Autel leur seroit fort inutile.

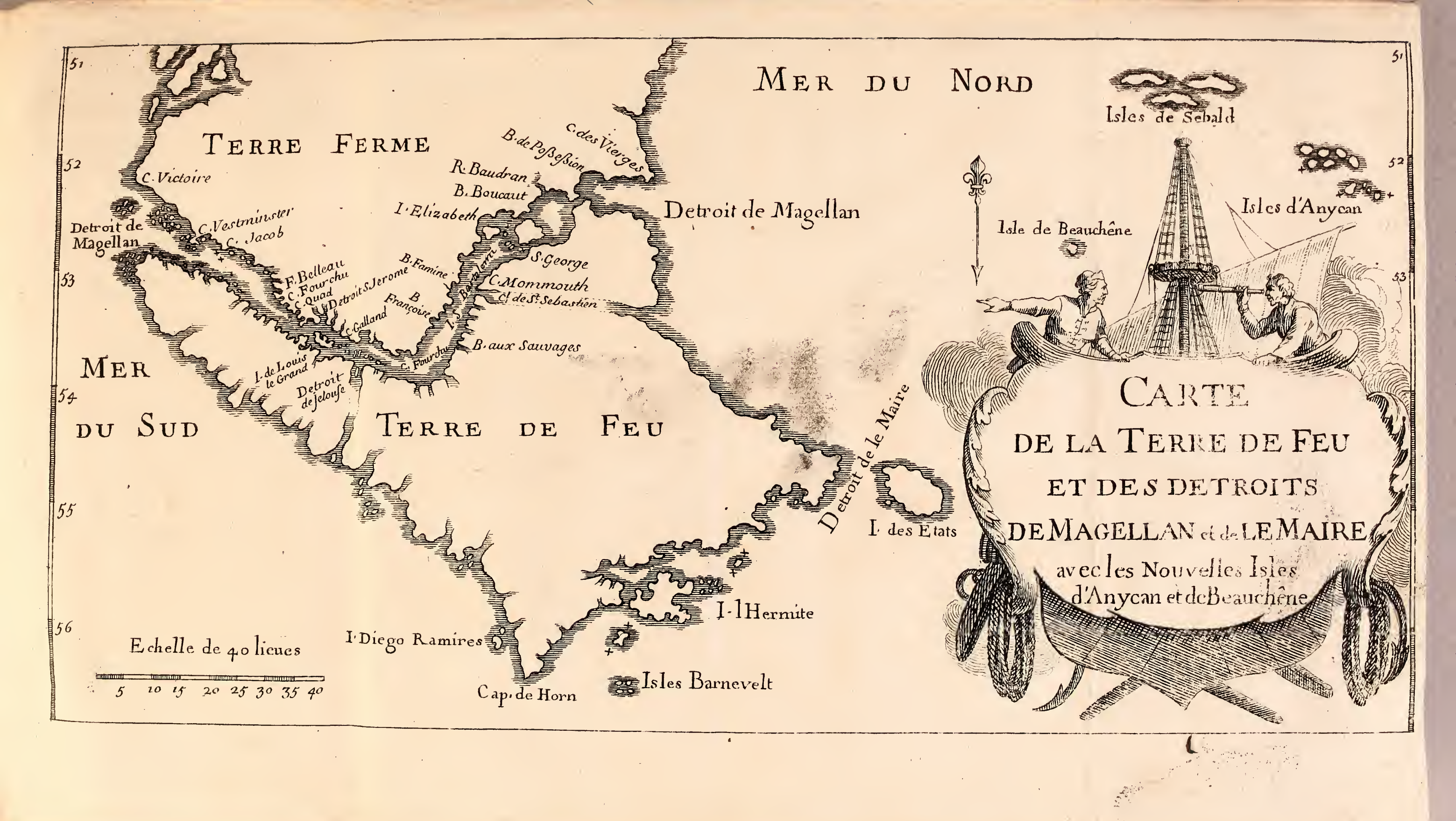
X. Lorsque le Pere Gozani a dit que les Hebreux ont vingt-sept Lettres, il a sans doute compris dans ce nom-

bre les cinq Lettres finales, dont parle ſaint Jerôme *, & qui ne ſont pas proprement des caracteres differens, mais une differente maniere d'écrire certains caracteres, en allongeant les traits à la fin des mots, au lieu de les recourber, comme on fait au commencement & au milieu, excepté le ם qui eſt entierement fermé.

* Chaph, Mem, Nun, Pe, Tſade.
כך : מם : נן : פף : צץ



LETTRE



MER DU NORD
TERRE FERME
MER DU SUD
TERRE DE FEU
Isles de Sebald
Isles d'Anycan
Isle de Beauchêne
C. des Vierges
B. de Possession
R. Baudran
B. Boucaut
I. Elizabeth
Detroit de Magellan
C. Victoire
Detroit de Magellan
C. Vestminster
C. Jacob
F. Belleau
C. Fourchu
C. Quad
Detroit S. Jerome
B. Famine
S. George
C. Mommouth
C. de St. Sebastien
B. Françoise
C. Galland
C. Fourchu
B. aux Sauvages
I. de Louis le Grand
Detroit de Jelouse
Detroit de le Maire
I. des Etats
I. l'Hermite
I. Diego Ramires
Cap. de Horn
Isles Barnevelt
Echelle de 40 lieues
5 10 15 20 25 30 35 40
51
52
53
54
55
56
CARTE DE LA TERRE DE FEU ET DES DETROITS DE MAGELLAN et de LE MAIRE avec les Nouvelles Isles d'Anycan et de Beauchêne



LETTRE DU PERE NYEL,

Missionnaire de la Compagnie de JESUS, au R. P. de la Chaize de la même Compagnie, Confesseur du Roy.

A Lima Ville Capitale du Perou, le 20. de May 1705.



MON TRES-REVEREND PERE,

P. C.

La protection, dont vous honorez tous les Missionnaires de notre Compagnie, & le

zele avec lequel vous procurez les progrés de la Foy dans les Pays les plus éloignez, nous oblige de vous en marquer notre reconnoiſſance. C'eſt pour m'acquitter de ce devoir, & pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine, dont nous n'avons encore fait que la moitié que je prens la liberté de vous écrire. Comme dans ce temps de guerre les Anglois & les Hollandois nous fermoient le paſſage des Détroits de la *Sonde* & de *Malaque*, qu'il faut paſſer l'un ou l'autre en faiſant la route des Indes par l'Orient; on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du Détroit de *Magellan*, & de la mer du Sud.

Ce fut ſur la fin de l'année

1703. que nous partismes de Saint Malo, les Peres de Brasle, de Rives, Hebrard & moy, sur deux [a] Vaisseaux destinez pour aller à la Chine, & commandez par Messieurs du Coudray-Perée & Fouquet, hommes habiles, & fort experimentez dans la Navigation. Nous mismes à la voile le 26. de Decembre avec un vent favorable, qui nous conduisit en quinze jours aux Canaries, que nous ne fismes que reconnoistre. Aprés avoir souffert des calmes fascheux sous la Ligne pendant un mois entier, nous continuasmes notre route; & aprés trois mois de Navigation, nous nous trouvasmes environ à soixante lieues du Détroit de *Magellan*, que nous voulions passer

[a] Le Saint Charles & le Murinet.

pour entrer dans la mer du Sud.

Il me paroiſt aſſez inutile de vous faire une deſcription de ce fameux Détroit, dont Ferdinand Magellan, ſi celebre par ſes voyages autour du Monde, fit la premiere découverte, il y a prés de deux cens ans [a]. J'ay mieux aimé vous en envoyer un plan correct & fidelle, fait ſur les dernieres obſervations, qui ſont beaucoup plus exactes que les précedentes. Nous étions déja entrez dans le premier canal, qui ſe preſente à l'entrée de ce Détroit ; & nous avions même moüillé dans un enfoncement, en deçà de la Baye *Gregoire*, lors qu'il ſurvint tout à coup un vent ſi impetueux, qu'il nous rompit ſucceſſive-

a Ce fut en 1520.

ment quatre cables, & nous fit perdre deux anchres. Nous nous trouvasmes en danger de faire naufrage; mais Dieu, sensible à nos prieres & à nos vœux, voulut bien nous en délivrer, pour nous réserver, comme nous l'esperons, à de plus rudes épreuves, & à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom, & pour la défense de notre sainte Religion.

Pendant quinze jours que nous restasmes en ce premier canal, pour chercher les anchres que nous avions perduës, & pour faire de l'eau dans une riviere que M. Baudran de Bellestre, un de nos Officiers découvrit, & à qui il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre, pour y glorifier le Sei-

gneur dans cette partie du Monde, où l'Evangile n'a point encore penetré. Cette terre est rase & unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, & assez propre pour estre cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du Détroit; que les Espagnols, sous le regne de Philippe II. bâtirent la Forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formerent la temeraire & inutile entreprise de fermer aux autres Nations le passage de *Magellan*, en y bâtissant deux Villes. Ils envoyerent à ce dessein une nombreuse Flotte, sous la conduite de Sarmiento; mais la tempeste l'ayant battuë & dissipée, ce Capitaine arriva au Détroit en tres-mauvais état. Il bâtit

deux Forteresses, l'une à l'entrée du Détroit, que je croy estre *Nombre de Dios* ; & l'autre un peu plus avant, qu'il appella la *Ciudad del Rey Phelippe*, apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine* ; parce que ces malheureux Espagnols y perirent miserablement, faute de vivre & de tous les autres secours. Cependant il ne paroist aucun vestige de ces Forteresses, ni dans l'un, ni dans l'autre endroit. Nous ne vismes aucun des Habitans du Pays ; parce que ces Peuples, aux approches de l'Hyver, ont coûtume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques Vaisseaux François qui nous ont précedé, & qui nous ont suivi, en ont vû plusieurs plus avant

dans le Détroit. Ils nous ont même aſſeuré que ces Peuples, qui paroiſſent dociles & ſociables, ſont pour la plûpart forts & robuſtes, d'une taille haute, & d'une couleur bazanée, ſemblable à celle des autres Ameriquains.

Je ne vous parlerai point ici, MON REVEREND PERE, de leur genie ni de leurs coûtumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les ſentimens de compaſſion, que la grace & la charité de JESUS-CHRIST m'inſpirerent ſur cela, à la veuë des épaiſſes tenebres, qui ſont répanduës ſur cette terre abandonnée. Je conſiderois d'un côté le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on puſt entreprendre la converſion de ces

pauvres Peuples, & les difficultez immenſes qu'il faudroit ſurmonter ; de l'autre la Prophetie de JESUS-CHRIST touchant la propagation de l'Evangile dans tout l'Univers, me revenoit ſouvent à l'eſprit ; que Dieu a ſes temps & ſes momens marquez pour diſperſer en chaque climat les treſors de ſa miſericorde ; que depuis vingt ans nos Peres avoient porté l'Evangile dans des lieux auſſi éloignez de la lumiere que ceux-cy ; que peut-eſtre notre Seigneur ne nous conduiſoit à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous, touché du beſoin de ces pauvres Barbares, ſe déterminaſt à s'y arrêter ; que bien de floriſſantes Miſſions devoient leur origine à un naufrage, ou à

quelqu'autre rencontre qui paroiſſoit ne venir que du hazard ; je priois le Seigneur de haſter cet heureux moment ; j'oſois m'offrir moy-meſme, ſi c'étoit ſa volonté, pour une ſi noble entrepriſe ; c'étoit tout ce que je croyois pouvoir faire dans le temps preſent. Mais j'ay ſceu depuis que mes vœux avoient été prévenus, & qu'ils n'étoient meſme pas loin d'eſtre accomplis. Car étant arrivé au *Chili*, on nous dit que les Jeſuites de ce Royaume là vouloient, à la premiere occaſion, penetrer juſqu'au Détroit de *Magellan*, dont quelques-unes de leurs Miſſions ne ſont éloignées que de cent lieuës. Celle-cy aura dequoy contenter les plus grands courages, les croix y ſeront abondantes, il y aura

de grands froids à soûtenir, des deserts affreux à penetrer, des Sauvages à suivre dans leurs longues courses. Ce sera dans le Sud ce qu'est dans le Nord, la Mission des Iroquois & des Hurons du Canada, pour ceux qui auront la gloire de faire ici ce qu'on fait en ces Pays-là depuis prés d'un siecle, avec tant de travaux & de constance.

Aprés cette petite digression, je reviens à notre voyage. Comme l'accident qui nous étoit arrivé, par la perte de nos cables & de nos anchres, ne nous permettoit plus de franchir le Détroit de *Magellan*, où l'on est obligé de moüiller toutes les nuits, & que l'Hyver du Pays approchoit, Messieurs nos Capitaines resolurent, sans perdre de

temps, de chercher par le Détroit de le *Maire*, une route plus ſeure & plus facile, pour entrer dans la mer du Sud. Ainſi nous levaſmes l'anchre l'onziéme d'Avril de l'année 1704. pour ſortir du Détroit de *Magellan*, & pour chercher celui de le *Maire*. Deux jours aprés nous nous trouvaſmes à l'entrée de ce ſecond Détroit, que nous paſſaſmes en cinq ou ſix heures, pendant un tres-beau temps. Nous rangeaſmes d'aſſez prés la côte de la terre *del Fuego*, ou *de Feu*, qui me paroiſt n'eſtre qu'un Archipel de pluſieurs Iſles, plûtoſt qu'un continent, comme on l'a crû juſqu'à preſent.

Je dois ici remarquer, en paſſant une erreur aſſez conſiderable de nos Cartes anciennes & modernes, qui donnent à la

Terre

Terre de Feu, qui s'étend depuis le Détroit de *Magellan* jusqu'à celui de le *Maire*, beaucoup plus d'étenduë en longitude qu'elle n'en a. Car, selon la supputation exacte que nous avons faite, il paroist certain qu'elle n'a pas plus de soixante lieuës, quoy qu'on luy en donne davantage. La *Terre de Feu* est habitée par des Sauvages, qu'on connoist encore moins que les Peuples de la Terre *Magellanique*. On luy a donné le nom de *Terre de Feu*, à cause de la multitude de feux que ceux, qui la découvrirent les premiers, virent pendant la nuit.

Quelques Relations nous apprennent, que Dom Garcias de Nodel, ayant obtenu du Roy d'Espagne deux Fregates pour observer ce nou-

veau Détroit, y moüilla dans une Baye où il trouva plusieurs de ces Insulaires, qui luy parurent dociles & d'un bon naturel. Si l'on en croit ces Relations, ces Barbares sont blancs comme les Européans; mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage, par des peintures bizarres. Ils sont à demi-couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amere, qui croist dans le Pays, & dont la fleur est à peu prés semblable à celle de nos tulippes. Ces Peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols; ils travailloient a-

vec eux, & leur apportoient le poiſſon qu'ils pêchoient. Ils étoient armez d'arcs & de fléches, où ils avoient enchâſſé des pierres aſſez bien travaillées, & portoient avec eux une eſpece de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes, quand ils s'approchoient des Eſpagnols, pour leur marquer qu'ils ſe fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres, entrelaſſez les uns dans les autres; & ils avoient ménagé dans le toit, qui ſe terminoit en pointe, une ouverture pour donner un libre paſſage à la fumée. Leurs canots faits d'écorce de gros arbres, étoient aſſez proprement travaillez. Ils ne pouvoient contenir que ſept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de

long ſur deux de large. Leur figure étoit à peu prés ſemblable à celle des gondoles de Veniſe. Les Barbares repetoient ſouvent, *hoo*, *hoo*, ſans qu'on pût dire, ſi c'étoit un cri naturel, ou quelque mot particulier à leur Langue. Ils paroiſſoient avoir de l'eſprit, & quelques-uns apprirent fort aiſément l'Oraiſon Dominicale.

Au reſte cette côte de la *Terre de Feu* eſt tres-élevée. Le pied des montagnes eſt rempli de gros arbres épais, & fort hauts; mais le ſommet eſt preſque toûjours couvert de neiges. On trouve en pluſieurs endroits un moüillage aſſez ſeur, & aſſez bon, pour faire commodément du bois & de l'eau. En paſſant ce Détroit nous reconnuſmes, vers

notre gauche, à une distance d'environ trois lieuës, *la Terre des Etats de Hollande*, qui nous parut aussi fort élevée, & fort montagneuse.

Enfin aprés avoir passé le Détroit de le *Maire*, & reconnu au delà quelques Isles, qui sont marquées dans nos Cartes, nous commençasmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'Hyver, par le grand froid, la gresle, les pluyes, qui ne cessoient point, & par la brieveté des jours, qui ne duroit que huit heures, & étant toûjours tres-sombres, nous laissoient dans une espece de nuit continuelle. Nous entrasmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrismes de grands coups de vent, qui séparerent notre Vaisseau de celui que com-

mandoit Mr Fouquet, & où nous essuyasmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre, plus d'une fois, de tomber sur quelque terre inconnuë. Cependant nous ne passasmes pas la hauteur de 57 degrez & demi de latitude Sud: & aprés avoir combattu pendant prés de quinze jours, contre la violence des vents contraires, nous doublasmes en louvoiant le Cap de *Hornes*, qui est la pointe la plus meridionale de la *Terre de Feu*. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos Cartes, qui placent le *Cap de Hornes* à 57 degrez & demi; ce qui ne peut estre: car, quoy que nous nous soyons élevez jusqu'à cette hauteur, comme je viens de dire, nous sommes passez as-

ſez au large de ce Cap, & nous ne l'avons point reconnu. Ce qui nous fait juger, que ſa veritable ſituation doit eſtre à 56 degrez & demi, tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation dans cette mer, conſiſtoit à doubler le Cap de *Hornes*, nous continuaſmes notre route avec moins de peine, & nous nous trouvaſmes peu à peu dans des mers plus douces & plus tranquilles: De ſorte qu'aprés quatre mois & demi de navigation, nous gagnaſmes le Port de la *Conception* dans le Royaume de *Chili*, où nous moüillaſmes le 13 de May ſeconde Feſte de la Pentecoſte. Nous avons dans cette Ville un College de notre Compagnie, où nos

Peres nous receurent avec de grandes démonſtrations d'amitié. La *Conception* eſt une Ville Epiſcopale, peu riche, & peu peuplée, quoy que le terroir ſoit fertile & abondant. Auſſi tout y eſt à beaucoup meilleur marché qu'au Perou ; excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher. Les maiſons ſont baſſes & mal baſties, ſans meubles, & ſans ornemens. Les Egliſes ſe reſſentent de la pauvreté du Pays, les ruës ſont comme dans nos Villages de France. Le Port eſt beau, vaſte, & ſeur, quoy que le vent de Nord y regne aſſez ſouvent, au moins pendant l'Hyver & l'Automne. Huit jours aprés notre arrivée à la *Conception*, le *Murinet* qui s'étoit ſéparé de nous, com-
me

me nous avons dit, vint moüiller dans ce même Port, & nous tira de la crainte où nous étions, qu'il ne lui fust arrivé quelque accident fascheux. Nous ne restasmes à la *Conception*, qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour prendre quelques rafraîchissemens, & nous délasser un peu des fatigues de notre voyage. Ainsi quinze jours aprés nous fismes voile vers le Perou, ayant laissé à la *Conception* le *Murinet*, qui avoit besoin de plus de temps pour se radouber, & pour se rafraîchir.

Le premier Port du Perou où nous moüillasmes, fut celui d'*Arica*, à 19. degrez environ de latitude meridionale. Cette Ville & ce Port étoient autrefois tres-celebres; parce que c'étoit là qu'on char-

geoit les richeſſes immenſes qui ſe tiroient des mines de *Potoſi*, pour les conduire par mer à *Lima*. Mais depuis que les Forbans Anglois ont infeſté ces mers par leurs courſes & par leurs pyrateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus ſeurement, quoy qu'avec plus de dépenſe. Nous reſtaſmes prés de cinq mois dans ce Port, & dans celui de *Hilo*, qui n'en eſt éloigné que de trente lieuës, & qui n'a rien de conſiderable. Comme nous ſoupirions avec des vœux ardens vers notre chere Miſſion de la Chine, nous ne ſouffrions qu'avec regret un ſi long & ſi ennuyeux retardement, & dés lors nous commençaſmes à craindre que nos Vaiſſeaux ne fiſſent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a

de plus particulier au Perou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluye, ni gresle, ni tonnerre, ni éclairs. Le temps y est toûjours beau, serain & tranquille. Un vent de Midi qui souffle ordinairement, & qui est ici comme le Nord en France, rafraîchit l'air & le rend plus supportable : mais les tremblemens de terre y sont frequens, & nous y en avons essuyé deux ou trois depuis que nous y sommes.

Aprés avoir fait un si long sejour à *Arica* & à *Hilo*, nous nous avançasmes vers *Lima*, & nous vinsmes moüiller à *Pisco*, qui n'en est éloigné que de quarante lieuës. Il y avoit autrefois prés de ce Port, une Ville celebre, située sur le rivage de la mer : mais elle fut presque entierement ruinée &

déſolée, par le tremblement de terre, qui arriva le 19. d'Octobre de l'année 1682. & qui cauſa auſſi un dommage tres-conſiderable à *Lima* : car la mer ayant quitté ſes bornes ordinaires, engloutit cette Ville malheureuſe, qu'on a taſché de rétablir un peu plus loin, à un bon quart de lieuë de la mer. Nous y avions un beau & grand College, qu'on commence à rebaſtir dans la nouvelle Ville. Comme le R. P. Recteur de *Lima* nous avoit invitez de venir par terre à cette Ville Capitale du Perou, qui eſt prés du *Callao*, où nos Vaiſſeaux devoient ſe rendre, nous y allaſmes le Pere de Braſle & moy, pour prendre un peu de repos, aprés un ſi long & ſi ennuyeux voyage. Nos Peres Eſpagnols, qui nous

attendoient depuis long-temps avec impatience, nous receurent avec toute ſorte de démonſtrations d'eſtime, & d'une charité tendre & ſincere.

Lima Capitale du Perou, & la réſidence ordinaire du Viceroy, eſt plus grande qu'Orleans. Le plan de la Ville eſt beau & regulier. Elle eſt ſituée dans un terrain uni, au pied des montagnes. Elle eſt baignée d'une petite riviere, qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui groſſit extraordinairement dans l'Eſté, par les torrens qui tombent des montagnes voiſines, quand les neiges ſe fondent. Il y a au milieu de *Lima* une belle & grande place, bornée d'un côté par le Palais du Viceroy, qui n'a rien de magnifique;

& de l'autre, par l'Eglise Cathedrale, & le Palais de l'Archevesque. Les deux autres côtez sont fermez par des maisons particulieres, & par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine & de la désolation generale, que causa le tremblement de terre, dont j'ay parlé. Comme ces tremblemens de terre sont assez frequens au Perou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de *Lima* n'ont presque qu'un étage: elles sont basties de bois ou de terre, & couvertes d'un toit plat, qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les ruës sont belles, vastes, spatieuses, tirées au cordeau, & entre-coupées de distance en

distance par des ruës de traverse moins larges, pour la facilité & la commodité du commerce. Les Eglises de *Lima* sont magnifiques, & bâties selon les regles de l'art, & sur les plus excellens modelles d'Italie. Les Autels sont propres, & superbement parez; & quoy que les Eglises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenuës. L'or & l'argent n'y sont point épargnez; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matiere; & l'on ne voit rien ici, pour l'orfevrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France & d'Italie. Nous avons cinq Maisons à *Lima*, dont la principale est le College de saint Paul.

Le Port de *Lima*, qu'on

nomme ordinairement le *Callao*, n'en eſt éloigné que de deux lieuës, c'eſt un Port tres-bon & tres-ſeur, capable de contenir mille vaiſſeaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente; dont les Marchands ſe ſervent pour faire leur commerce au *Chili*, à *Panama*, & en d'autres Ports de la Nouvelle Eſpagne. Le Roy Catholique y a auſſi quelques Vaiſſeaux, mais ils ſont deſarmez, & pourriſſent inutilement dans l'eau. La Forteresse commande le Port; elle eſt bonne, & fournie d'une nombreuſe artillerie, toute de bronze.

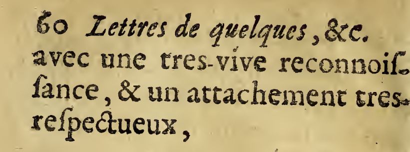
Ce ſeroit ici le lieu, Mon Reverend Pere, de vous faire une exacte deſcription de ce fameux Royaume, de ſon Gouvernement ancien & mo-

derne, de ses mines si celebres dans toute l'Europe, de ses qualitez, des mœurs de ses Habitans, des fruits & des plantes qui luy sont particulieres : mais comme cela demanderoit plus de temps, & beaucoup plus d'habileté que je n'en ay, vous trouverez bon que je me dispense de ce travail, & que je finisse ici ma Relation.

Il y avoit déja quelques mois que nous goûtions le repos dans *Lima*, & que nous nous disposions à nous remettre en mer pour aller à la Chine, lors que Messieurs nos Capitaines nous déclarerent, que se trouvant hors d'état d'entreprendre un si long voyage, ils étoient obligez de s'en retourner en France. Cette resolution ne nous surprit point;

Ils avoient leurs raiſons ; mais elle nous affligea ſenſiblement: parce que nous nous voyïons par là fruſtrez, au moins pour un temps, de nos plus douces eſperances. Ainſi aprés avoir recommandé inſtamment cette affaire à notre Seigneur, & demandé les lumieres du Saint Eſprit, pour ſçavoir ce que nous devions faire dans une ſi triſte conjoncture, nous prîmes la reſolution d'aller au Mexique, & de paſſer de là aux Philippines, d'où il nous ſeroit aiſé de nous rendre à la Chine. Le Pere de Rives, un de nos chers Compagnons, voyant ſes forces extrémement épuiſées par les travaux d'un ſi long voyage, ſe trouva obligé de retourner en France avec les Vaiſſeaux, qui nous ont apportez en ce Pays.

Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la santé, quoy que nous connoissions toutes les difficultez du fatiguant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons tout pleins de courage & d'esperance que le Ciel nous protegera, & nous conduira heureusement au terme, aprés lequel nous soupirons. C'est la grace que nous prions tous nos Peres de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministere glorieux de la Predication de l'Evangile, & de la conversion des Infidelles, en suivant toûjours pour regles de notre conduite les saintes maximes, & les avis pleins de sagesse, que vous eûtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis,



avec une tres-vive reconnoiſſance, & un attachement tres-reſpectueux,

MON TRES-REVEREND PERE,

Votre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur J. A. X. NYEL, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus.

CÔTE DU PEROU

CÔTE DU CHILI

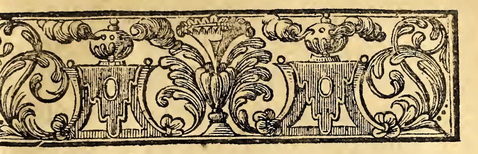
MER DU SUD

Tropique du Capricorne

R. de Colon
S. Miguel
I. de Lobo
Paita
C. de l'Aiguille
I. S.t Roch
Miraflores
I. de Malabrigo
Truxillo
Guanape
Santa
Guarmey
l'Ancon
Lima Capitale du Perou
le Callao
Canete
Pisco
la Nasca
Acari
S. Miguel
Arequipa
Ylo
Arica
Gouane
Yquique
Copiapo
Guasco
Toral
Coquimbo ou la Serena
Santiago Capitale du Chili
Valpamiso
Quiriquina I.
la Conception
I. S.te Marie
la Mocha
Imperial
Villa rica
Baldivia
Chiloe
Puelches
N.D. de Nahuelhuapi
Poyas

Echelle de 100 lieues

10 20 30 40 50 60 70 80 90 100



LETTRE
DU PERE
DE FONTANEY,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS à la Chine, au R. Pere de la Chaize de la mesme Compagnie, Confesseur du Roy.

A Tcheou-Chan Port de la Chine, dans la Province de Tche-kiam, à 18. lieuës de Nimpo, le 15. de Février 1703.



MON TRES-REVEREND PERE,

P. C.

Retournant une seconde fois en Europe, pour rendre

compte à notre Reverend Pere General de l'état present de nos Missions de la Chine, j'ay destiné les six ou sept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une Relation generale de ce qui nous est arrivé, depuisprés de vingt ans que nous sommes sortis de France, comme à la personne du monde à qui, aprés Dieu, nous sommes redevables de nos progrés dans ces vastes Provinces. Je m'acquitte de ce devoir, beaucoup plus tard que je n'eusse desiré; mais une multitude d'occupations pressantes, & qui se sont succedées jusqu'ici les unes aux autres, m'ont toûjours ôté le loisir de satisfaire ma reconnoissance, & de conferer avec vous de ce qui pourroit avancer de plus en plus l'œuvre de

Dieu, & la conversion des Infidelles.

Je ne vous parlerai point, MON REVEREND PERE, de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les Missions, outre les travaux inséparables de nos fatiguans emplois, il faut s'attendre encore & se préparer à mille évenemens penibles, qu'il est impossible de prévoir. Notre R. Pere General nous en avertissoit ordinairement dans ses Lettres. *Comptez*, disoit-il, *que pour gagner des ames à* JESUS-CHRIST *dans le Pays des Infidelles, où vous estes, vous devez vous résoudre à souffrir beaucoup, & à souffrir indifferemment de tous.* BENE *patientes erunt* *Psalm. 91.*
ut annuntient. Il faut estre patiens & courageux dans les contradictions les plus inespe-

rées ; autrement vous ſerez inutiles à l'Egliſe, & l'œuvre de Dieu ne ſe fera point.

Ce fut ſur la fin de l'année 1684, comme vous pouvez vous en ſouvenir, que Dieu fit naiſtre l'occaſion d'envoyer des Miſſionnaires François à la Chine. On travailloit alors en France, par ordre du Roy, à reformer la Geographie. Meſſieurs de l'Academie Royale des Sciences, qui étoient chargez de ce ſoin, avoient envoyé des perſonnes habiles de leur Corps, dans tous les Ports de l'Ocean & de la Mediterranée, en Angleterre, en Dannemarc, en Afrique, & aux Iſles de l'Amerique, pour y faire les obſervations neceſſaires. On étoit plus embaraſſé ſur le choix des ſujets qu'on envoyeroit aux Indes

&

& à la Chine; parce que ces Pays ſont moins connus en France, & que Meſſieurs de l'Academie couroient riſque de n'y eſtre pas bien receus, & de donner ombrage aux Etrangers dans l'execution de leur deſſein. On jetta donc les yeux ſur les Jeſuites, qui ont des Miſſions en tous ces Pays-là, & dont la vocation eſt d'aller par tout, où ils eſperent faire plus de fruit pour le ſalut des ames.

Feu Mr Colbert me fit l'honneur de m'appeller un jour avec Mr Caſſini, pour me communiquer ſes veuës. Ce ſage Miniſtre me dit ces paroles, que je n'ay jamais oubliées: *Les Sciences, mon Pere, ne meritent pas que vous preniez la peine de paſſer les mers, & de vous réduire à vivre dans un au-*

tre Monde, éloigné de votre Patrie & de vos Amis. Mais comme le desir de convertir les Infidelles, & de gagner des ames à JESUS-CHRIST *porte souvent vos Peres à entreprendre de pareils voyages, je souhaiterois qu'ils se servissent de l'occasion, & que dans les temps où ils ne sont pas si occupez à la predication de l'*Evangile*, ils fissent sur les lieux quantité d'observations, qui nous manquent pour la perfection des Sciences & des Arts.*

Ce projet n'eut alors aucune suite, & la mort de ce grand Ministre le fit mesme perdre de veuë pendant quelque temps: mais le Roy ayant résolu, deux ans aprés d'envoyer un Ambassadeur extraordinaire à Siam, Mr le Marquis de Louvois, qui venoit de succeder à Mr Colbert

dans la Charge de Sur-Intendant des Bastimens & de Directeur des Sciences, Arts & Manufactures de France, demanda à nos Superieurs six Jesuites habiles dans les Mathematiques, pour les y envoyer.

J'enseignois depuis huit ans les Mathematiques dans nostre College de Paris, & il y en avoit plus de vingt que je demandois avec instance les Missions de la Chine & du Japon. Mais soit qu'on m'en jugeast peu digne, ou que la Providence me reservast pour un autre temps, on me laissoit toûjours en France. Je taschois d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie Religieuse, persuadé que les desseins misericordieux de Dieu sur nous s'accomplissent infailliblement,

quand nous ſuivons fidellement ce chemin. Je ne fus point trompé. Car cette heureuſe occaſion s'étant preſentée, je m'offris le premier à nos Superieurs, qui m'accorderent enfin ce que je ſouhaitois depuis ſi long-temps, & me chargerent de chercher des Miſſionnaires pour m'accompagner.

Je ne vous puis dire, MON REVEREND PERE, la conſolation que je ſentis en ce moment. Je m'eſtimois mille fois plus heureux d'aller porter nos Sciences aux extremitez du monde, où j'eſperois gagner des ames à Dieu, & trouver des occaſions de ſouffrir pour ſon amour & pour la gloire de ſon ſaint Nom, que de continuer à les enſeigner à Paris, dans le premier de nos Colleges.

Dés qu'on sceut que je cherchois des Missionnaires pour la Chine, il se presenta un grand nombre d'excellens sujets. Les Peres Tachard, Gerbillon, le Comte, de Visdelou, & Bouvet furent préferez aux autres.

Comme ils étoient tous capables de remplir en France nos emplois les plus distinguez, bien des personnes zelées parurent surprises de la conduite des Superieurs, qui laissoient aller aux Missions leurs meilleurs Sujets, & qui ôtoient par là à l'Europe des personnes propres à y rendre des services importans. *Ne vaudroit-il pas mieux*, disoient-ils, *les y retenir, & envoyer dans ces Pays éloignez ceux qui, avec une capacité plus mediocre, ont assez de force pour soûtenir les fatigues*

des Missions, & assez de zele pour travailler à la conversion des Infidelles. Ils appuyoient leur sentiment de l'autorité de saint François Xavier, qui ne demandoit à saint Ignace pour la Mission des Indes, que ceux qu'il ne jugeoit pas si necessaires en Italie. *Vous avez*, dit-il, *plusieurs personnes auprés de vous, qui quoy qu'ils ne soient ni grands Theologiens, ni Predicateurs, serviroient admirablement l'Eglise en ce Pays-cy, s'ils ont les autres qualitez necessaires pour y faire du fruit: si ce sont des hommes seurs qu'on puisse envoyer seuls aux Moluques, au Japon, & à la Chine, s'ils sont doux, prudens, charitables, & d'une si grande pureté de mœurs, que les occasions de pecher, qui sont plus frequentes ici qu'en Europe, ne les ébranlent jamais.*

Lib. 2. *Epist.* 9.

Je conviens, MON REVEREND PERE, qu'il n'est pas necessaire d'envoyer toûjours aux Missions des Sujets d'un esprit si éminent, & d'une capacité si étenduë. Les premieres qualitez, ausquelles il faut avoir égard, sont celles que saint François Xavier vient de marquer ; toutes les autres sont inutiles sans celles-là. *Quorum virtus in ærumnis & infectationibus spectata non est, his nihil magnum certè committitur.* Lib. 4. Epist. 9. EN *vain*, dit ce grand Apôtre, *vous leur confierez ces emplois importans de convertir les ames, s'ils ne sont laborieux, mortifiez, patiens : s'ils ne sçavent souffrir la faim & la soif, & les plus rudes persecutions avec joye.* Mais quand il fait tant de fond sur la vertu, on me permettra d'ajoûter qu'il

n'exclut nullement ceux qui ont d'autres talens, & qui s'appliquant aux Sciences dans les Universitez ou dans nos Seminaires d'Europe, y meritent, comme luy, l'estime & l'approbation des Sçavans, par les grands progrés qu'ils y font. Quand il parle du Japon & de la Chine, ne demande-t-il pas des hommes pleins d'esprit, & habiles dans toutes les subtilitez de l'Ecole, pour découvrir les erreurs & les contradictions des Bonzes? Ne veut-il pas des Philosophes, qui rendent raison des meteores, & des effets les plus cachez de la nature; des Mathematiciens, qui connoissent le Ciel, & qui prédisent les éclipses? *Ils nous admiroient*, dit-il, *quand nous leur expliquions ces choses; & la seule pensée que nous*

nous étions des Gens ſçavans, les diſpoſoit à nous croire ſur les matieres de la Religion. NOS *tanquam viros doctos ſuſpiciebant, quæ doctrinæ opinio aditum nobis patefecit ad Religionem in eorum animis ferendam.* En parlant meſme des Indes, où une profonde Science ne luy paroiſſoit pas ſi neceſſaire, parce que les Peuples n'y ſont pas toûjours ſi éclairez; il ajoûte ces paroles remarquables: *Quamquam probitas, litteris ornata ſcilicet, palmam ferat.* NEANMOINS, dit-il, *des Gens de Lettres & de vertu ſont ceux que nous recevrons ici avec plus de joye; parce qu'ils y ſeront plus utiles à la converſion des Peuples.* L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives & touchantes aux Univerſitez de France, d'Italie & de Portu-

Lib. 4. Epiſt. 1.

gal, pour inviter les Docteurs de ces fameuſes Ecoles, à venir travailler avec luy au ſalut des ames, marque bien quels Miſſionnaires il deſiroit.

Saint Ignace étoit dans les meſmes ſentimens : Et c'eſt pour cela qu'ayant ajoûté dans la Compagnie, aux autres Vœux de Religion, un quatriéme Vœu pour les Profés, par lequel ils s'engagent d'aller dans tous les lieux où le Vicaire de Jesus-Christ jugera à propos de les envoyer, ſans rien meſme demander pour leur ſubſiſtance, il a voulu qu'on n'admiſt à ce degré que ceux en qui on remarqueroit plus d'eſprit & plus de talens naturels, & de capacité pour les Sciences; & il n'eût pas, ſans doute, reglé

les choſes de cette maniere, luy qui cherchoit en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'euſt été perſuadé que de travailler à la converſion des Infidelles, étoit un ouvrage tout divin, auquel il devoit conſacrer, au moins en partie, ce qu'il avoit de meilleur & de plus choiſi dans ſon Ordre.

Tout ce que je rapporte ici, vous eſt parfaitement connu, MON REVEREND PERE; vous ſçavez combien ce zele d'aller porter la Foy dans les Pays les plus éloignez, eſt eſſentiel & univerſel en notre Compagnie, & que les plus grands talens n'y ſont pas une raiſon pour retenir en Europe ceux, que Dieu appelle veritablement aux Miſſions. Vous ſçavez même quelle eſt la déli-

catesse de conscience de nos premiers Superieurs sur cet article ; & nous en vismes un grand exemple, il y a trois ans, lors que je me préparois à retourner à la Chine avec des Sujets d'un merite fort distingué, que notre R. Pere General eut la bonté de m'accorder. Quelques personnes regardant plus l'avantage de nos Provinces de France que le besoin des Missions, luy representerent la perte qu'elles faisoient. *Je la ressens vivement*, répondit-il, *mais il m'est impossible de résister aux Lettres pleines de ferveur & de l'esprit de Dieu, qu'ils m'écrivent eux-mêmes.* NON *possum resistere Spiritui Sancto, qui loquitur in eorum litteris.* Nous ne devons donc pas regarder le départ de ces Missionnaires comme

des pertes, mais plûtost comme des avantages pour la Religion, dont toute l'Eglise se réjouït. Ce sont des ordres éternels de la Providence, qui reprend ceux qu'elle n'avoit mis dans nos Maisons que pour les préparer par l'étude, & par l'acquisition des vertus solides, à la conversion du nouveau monde. Enfin ce sont des graces pour nous-mêmes, dont nous devons remercier Dieu, qui choisit parmi nous des personnes pour un emploi si saint, & qui nous excite par leurs exemples à mépriser le monde, & à mener ici une vie qui approche autant qu'il se peut, de celle de nos chers Freres.

Ces Peres que je viens de nommer, s'étant rendus à Brest avec moy, nous en par-

tiſmes le troiſiéme Mars de l'année 1685. aprés avoir été receus dans l'Academie des Sciences, & pourveus par ordre du Roy des Inſtrumens de Mathematique neceſſaires pour faire nos obſervations. Quand nous euſmes paſſé la ligne, nous découvriſmes toutes les conſtellations de la partie meridionale. Il n'y a preſque point d'étoilles remarquables proche le Pôle Antartique; mais le Ciel en eſt tout rempli le long de la voye Lactée, depuis le Scorpion juſqu'à *Sirius*. On ne voit rien de ſenſible dans la partie Septentrionale. Le grand & le petit Nuage ſont deux choſes ſingulieres. Le petit paroiſt auſſi grand que la Lune, quoy qu'il ne ſoit gueres que la moitié du grand Nuage. Quand on

les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paroiſſent point un amas de petites étoilles, comme le *Præſepe Cancri* & la voye Lactée, ny même une blancheur obſcure, comme la nebuleuſe d'Andromede & la tête des Cometes; tout y paroiſt beau, comme dans le reſte du Ciel.

Le pied du *Cruzero*, marqué dans Bayer ζ, eſt une étoille double, compoſée de deux petites étoilles fort claires, qui ſont éloignées l'une de l'autre d'environ leur diametre : il en contient une troiſiéme un peu plus éloignée des deux autres; mais beaucoup plus petite.

Nous fiſmes quelques obſervations au Cap de Bonne-Eſperance, & dans notre traverſée du Cap au Détroit de

la Sonde, dont on a déja rendu compte au Public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ay envoyées en Europe, & dont on trouvera une partie dans les Voyages de Tartarie du Pere Gerbillon, qu'on doit mettre bientost au jour. Vous avez veu, MON REVEREND PERE, dans la Relation du premier voyage du Pere Tachard, la maniere obligeante, dont Messieurs les Hollandois nous receurent au Cap de Bonne-Esperance, & à Batavie. Il est vray, & je le dois encore marquer ici par reconnoissance, qu'on ne peut rien ajoûter aux honnestetez que nous firent ces Messieurs. Nous y trouvasmes plusieurs Catholiques, dont quelques-uns eurent le bonheur de se confesser, aprés

avoir passé plusieurs années sans le pouvoir faire. Ces pauvres gens sont bien à plaindre : ils quittent leur Pays inconsiderément, & vont en Hollande, où ils s'engagent au service de la Compagnie, qui les fait passer aux Indes, d'où ils n'ont plus la liberté de revenir : mais leur plus grand malheur ; c'est qu'en ce Pays-là, il n'y a plus pour eux d'exercice de Religion ; plus de Messes, de Confessions ni de Communions ; plus de Prêtres pour les faire souvenir de leur devoir, & pour les assister à la mort. Messieurs les Hollandois trouveroient peut-estre plus de gens, qui s'engageroient à leur service, & qui les serviroient même plus fidellement, s'ils permettoient aux Catholiques le libre exer-

cice de leur Religion en ce Pays-là, ou du moins s'ils leur procuroient les ſecours qui leur ſont ſi neceſſaires. Aprés les avoir conſolez le mieux qu'il nous fût poſſible, nous les exhortaſmes à perſeverer dans la Foy, à garder inviolablement les Commandemens de Dieu, & à ſouffrir leurs maux avec patience. Les Catholiques, que le malheur ou la neceſſité contraignent de quitter ainſi leur Pays, doivent faire reflexion à quels dangers ils expoſent leur ſalut éternel; & ſe perſuader que la plus grande punition du peché, eſt de s'engager en des occaſions de pecher encore davantage, & de ſe mettre dans un état, où les moyens de ſe convertir & de retourner à Dieu ne ſe trou-

vent preſque plus.

Nous arrivaſmes à Siam à la fin du mois de Septembre de la meſme année 1685. aprés une navigation fort heureuſe. On ne peut eſtre mieux receus que nous le fuſmes du Roy, & de ſon Miniſtre M[r] Conſtance. Pendant notre ſejour en ce Royaume, nous tâchaſmes de n'y eſtre pas inutiles. Les Peres Gerbillon & de Viſdelou preſcherent l'Avent & le Careſme dans l'Egliſe des Portugais; & quand nous n'étions point à *Louvo*, nous entendions regulierement les Confeſſions dans cette Egliſe, les Dimanches & les Feſtes.

Avant que de partir de Paris, j'avois pris des meſures avec M[r] Caſſini, pour obſerver une éclipſe de Lune, qui

devoit arriver à Paris le di-
xiéme Decembre de l'année
1685. ſur les neuf heures du
ſoir, & dans le Royaume de
Siam l'onziéme du meſme
mois, ſur les trois à quatre
heures du matin. Comme elle
devoit eſtre totale, & qu'on
la pouvoit voir en meſme-
temps à Paris & à Siam, elle
étoit fort propre pour déter-
miner au vray, la difference
des longitudes de ces deux
meridiens; & c'eſt ce qui nous
porta à faire avec ſoin cette
obſervation. Le Roy de Siam,
averti de notre deſſein, vou-
lut que ce fuſt en ſa preſence.
Il étoit alors à *T'ſee-pouſſone*, à
une lieuë au deſſus de *Louvo*.
C'eſt une Maiſon Royale, qu'il
avoit fait baſtir ſur le bord
d'un étang, à l'entrée d'une
foreſt, où il ſe divertiſſoit à

la chasse des Elefans.

Nous avions préparé pour le Roy de Siam une excellente lunette de cinq pieds, par laquelle ce Prince regardoit l'éclipse, pendant que nous l'observions à quatre pas de luy avec Mr Constance, qui l'entretenoit, & qui luy servoit d'Interprete, quand il nous faisoit quelques questions. Le Roy ayant veu la veille un des types de la Lune, qu'on a gravé à l'Observatoire de Paris, s'écria d'abord, en regardant la Lune par la lunette : *Voila justement ce que vous me fistes voir hyer dans le type.* La Lune s'étant éclipsée notablement, il nous demanda pourquoy elle paroissoit renversée dans la Lunette, & aprés l'immersion totale pourquoy le corps de la

Lune paroiſſoit encore, puiſqu'elle ne recevoit plus aucune lumiere du Soleil? Ces queſtions judicieuſes font voir quelle étoit la ſolidité d'eſprit de ce Prince, qui nous témoigna en cette occaſion une bonté particuliere, dont il nous auroit donné plus de marques, ſi ſa mort, qui arriva peu de temps aprés de la maniere que tout le monde a ſceu, n'euſt renverſé tous les grands deſſeins qu'il avoit formez pour l'avantage de la Religion, & pour la gloire de notre Nation.

Ce fut au mois de Juillet de l'année 1686. que nous partiſmes de Siam, pour aller à la Chine. Il y avoit à la rade pluſieurs vaiſſeaux, dont les uns alloient à *Macao*[a], les au-

[a] Ville de la Chine, qui appartient aux Portugais.

tres à *Canton*[a], & en d'autres Ports de cet Empire. Mr Constance nous les offrit tous: mais il n'étoit nullement d'avis que nous allassions à *Macao.* Mr l'Evesque de Metellopolis, & le Pere Maldonade, Superieur de la Maison des Jesuites Portugais, nous détournoient aussi de prendre cette route.

Lors qu'on a des intentions droites, & qu'on estime une Nation, on se persuade aisément qu'elle a pour nous les mesmes sentimens, & qu'on peut s'y fier sans rien risquer. Ainsi les défiances qu'on s'efforça de nous donner des Portugais en cette occasion, firent peu d'impression sur nos esprits, & nous nous détermi-

[a] Ville Capitale d'une Province de la Chine, qui porte le mesme nom.

naſmes à prendre la route de *Macao.* Mr Conſtance nous voyant fixes en cette reſolution, crût que nous avions de ce côté là des aſſeurances que nous ne diſions pas. Il ne penſa donc plus qu'à nous procurer de fortes recommandations auprés des Officiers de la Ville. Le Roy de Siam eut la bonté d'écrire luy-meſme au Gouverneur, pour l'engager à nous eſtre favorable. Il ſe croyoit d'autant plus en droit de luy demander cela, qu'il traitoit bien les Portugais, qui venoient trafiquer tous les ans en ſes Etats.

Mais Dieu, qui veilloit ſur nous, ne permit pas que ce voyage réuſſit. Le vaiſſeau ſur lequel nous nous embarquaſmes paſſoit pour eſtre bon, & ne valoit rien en effet. Dés le

le cinquiéme jour il fit eau de toutes parts. Il étoit conduit par un Pilote, qui avoit déja fait quatre ou cinq naufrages, & qui ne craignant rien tant que de ne pas arriver cette année là à *Macao*, s'obstinoit à tenir le vent, quoy qu'il nous fust contraire, & qu'il augmentast à chaque moment. Nous ne faisions que dériver du côté de *Camboge* [a], où en peu d'heures nous aurions peri misérablement, si notre Capitaine n'eust forcé le Pilote de ceder, & d'aller vent arriere chercher le premier asyle qu'on pourroit trouver. Le danger où nous fusmes en cette occasion, est un des plus grands que j'aye couru sur

a C'est un Royaume qui est entre le Royaume de Siam, & celuy de la Cochinchine.

toutes ces mers.

Comme il n'y avoit que ſix ou ſept jours que nous avions mis à la voile, nous crûmes qu'il étoit encore temps de gagner la Barre de Siam, & de nous embarquer dans un autre vaiſſeau pour arriver à la Chine cette année là. Nous priſmes donc des guides pour nous y mener par le chemin le plus court, à travers les foreſts; mais nos efforts furent inutiles. Ces guides, aprés un mois de détours, nous ramenerent épuiſez de fatigues à notre vaiſſeau, qui ſe rendit à petites voiles dans la riviere de Siam, au mois de Septembre, lors que la mouſſon pour aller à la Chine étoit entierement paſſée. Nous trouvaſmes ſur notre chemin les Galeres du Roy de Siam, que ce

Prince plein de bonté pour nous, avoit envoyées pour nous chercher, dés qu'il aprit le mauvais succés de notre voyage.

Notre retour donna de la joye à Mr Constance, qui ne nous avoit laissé partir qu'avec peine. La crainte qu'on ne nous maltraitast à *Macao*, n'étoit pas sans fondement: car quelques mois aprés, les Vaisseaux de la Chine étant revenus à Siam, nous aprismes qu'on avoit receu ordre de Portugal d'arrester à *Macao* les Vicaires Apostoliques, & les Missionnaires, qui viendroient sur d'autres Vaisseaux que sur ceux des Portugais. Nous vismes cette année là mesme l'execution de cet ordre. Un Pere Franciscain de *Manille* [a], parti de Siam en

[a] C'est la Ville Capitale des Philippines.

mesme-temps que nous, fut mis en arrest à son arrivée avec le Capitaine qui l'avoit amené ; on l'envoya ensuite à Goa, d'où il eut bien de la peine à sortir, pour retourner aux Philippines.

Nous nous abandonnasmes l'année suivante, à la sage conduite de Mr Constance. Ce Ministre nous honora toûjours d'une protection, & d'une amitié particuliere. Ce que nous estimions davantage en luy, c'étoit un fond de pieté & de Religion, qui le portoit à former de grands projets pour la propagation de la Foy. Il protegeoit tous les Missionnaires, & les Vicaires Apostoliques, & les aidoit à passer dans le lieu de leurs Missions, engageant les Capitaines des Vaisseaux, qui par-

toient de Siam, à les porter seurement à *Camboge*, à la Cochinchine, au Tonkin, & à la Chine. Il leur distribuoit à tous des charitez considerables : il a rebasti les Eglises des Jesuites, & des Dominicains de Siam. Messieurs nos Ecclesiastiques François pourront dire eux-mesmes, tous les biens qu'il leur a faits.

Nous avons souvent déploré la mort tragique de ce grand homme, & nous y avons été d'autant plus sensibles, qu'il ne luy eust pas été impossible de l'éviter ; mais Dieu qui l'attendoit en ce moment, luy avoit donné un courage capable de soûtenir une si rude épreuve. Les Siamois, qui l'ont traité avec tant de cruauté, n'auront point manqué de luy reprocher ses

grandes aumônes, & tout ce qu'il avoit entrepris pour établir solidement la Religion Chrêtienne dans les Indes. Mais ce qui pouvoit le rendre coupable devant eux, c'est ce qui nous donne le plus sujet de croire, que Dieu luy aura fait part de ses grandes misericordes. Car le Fils de Dieu a promis de se déclarer hautement devant son Pere, pour ceux qui n'auront point rougi de luy devant les hommes; & Dieu a des graces & des ressources infinies, pour mettre dans les voyes de salut ceux, qui ont été veritablement zelez, pour y en faire entrer beaucoup d'autres.

Je ne parle point ici de l'illustre Madame Constance; il est impossible de penser à ce qu'elle a souffert dans cette

triste revolution, sans estre penetré d'une vive douleur. On n'ignore pas en France l'extrême misere à laquelle elle est encore réduite, & l'on est bien à plaindre de vouloir & de ne pouvoir pas la soûtenir, comme on souhaiteroit.

Nous partismes de Siam, pour la seconde fois, le dixneuviéme Juin de l'année 1687. sur un navire Chinois, qui alloit à *Nimpo*. Outre que nos mesures étoient bien prises, Dieu donna encore visiblement sa benediction à notre voyage.

Les Chinois, qui nous conduisoient, nous parurent fort superstitieux. Ils avoient une petite Idole à la poupe de leur Vaisseau, devant laquelle ils entretenoient jour & nuit une

lampe allumée : ils luy offroient assez souvent, devant qu'ils se missent à table, les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils apperceurent que nous n'y touchions point, toutes les fois qu'on les avoit ainsi offertes, ils en firent mettre à part, & on ne presentoit point à l'Idole ce qui étoit destiné pour nous. Le culte qu'ils rendoient à cette fausse divinité, ne se bornoit pas là. Si-tost que la terre paroissoit, celuy qui avoit soin de l'Idole, prenoit des papiers peints & coupez en ondes, & les jettoit dans la mer, aprés avoir fait une profonde inclination de ce côté là. Quand le calme nous prenoit, tout l'équipage poussoit de temps en temps des cris, comme pour rappeller le vent.

vent. Dans le gros temps ils jettoient au feu des plumes, pour conjurer la tempeste, & pour chasser le demon ; ce qui répandoit par tout le Vaisseau une puanteur insupportable. Mais leur zele, ou plûtost leur superstition redoubla, à la veuë d'une montagne qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine. Car outre les inclinations & les genuflexions ordinaires, & tous les papiers à demi brûlez qu'ils jetterent dans la mer, les Matelots se mirent à faire un petit vaisseau de quatre pieds. Il avoit ses masts, ses cordages, ses voiles & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, & même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la

prouë & ſur les cordages autant de petites figures de papier peint, qu'il y avoit d'hommes ſur le vaiſſeau. On mit la petite machine ſur un brancard, on la leva avec beaucoup de ceremonies, on la promena par le vaiſſeau au bruit du tambour, & d'un baſſin d'airain. Un Matelot habillé en Bonze conduiſoit la marche, & s'eſcrimoit avec un long baſton, en jettant quelquefois de grands cris. Enfin on le fit deſcendre doucement dans la mer, & on le ſuivit des yeux auſſi loin que l'on put. Le Bonze monta ſur la dunette, pour continuer ſes clameurs, & apparemment pour luy ſouhaiter un heureux voyage.

Nous euſmes un calme de quatre jours à la hauteur

d'*Emoüy* [a]. L'horizon couvert de nuages fort noirs, & les vents de Nord & de Nord-Est, qui souffloient de temps en temps, étoient des présages d'une grande tempeste. Les Chinois allarmez invoquerent leur Idole avec plus de ferveur que jamais, & dans la crainte d'estre surpris de ces furieux Typhons, qui désolent ces mers, ils tascherent plusieurs fois de gagner la terre; mais ce fut en vain. Ils gardoient tous un morne silence, & ils trouvoient mauvais que nous parlassions entre nous autres Missionnaires. Notre Interprete nous en avertit en secret, & nous marqua que notre tranquillité leur paroissoit d'un aussi mauvais augure, que le calme mê-

[a] Ville de la Chine.

me. Nous fiſmes un vœu à ſaint François Xavier, Patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dés le lendemain, & nous paſſaſmes heureuſement entre la terre ferme de la Province de *Fokien*, & l'Iſle *Formoſe*, dont nous viſmes quelques montagnes à l'horiſon.

A trente ou quarante lieuës de *Nimpo*, on entre dans un labyrinthe d'Iſles élevées, parmi leſquelles on ne ſe reconnoiſt plus. Le parti que nous priſmes fut d'obſerver le chemin que faiſoit notre vaiſſeau, les terres entre leſquelles il paſſoit, & ſur leſquelles il portoit le cap, & d'en faire une Carte particuliere, qui puſt eſtre utile à ceux qui navigeront dans ces mers. Cette Car-

te ne marque que notre route, quoy qu'il y en ait d'autres aussi bonnes entre ces Isles, & peut-estre meilleures pour les grands Vaisseaux; car je me souviens que nos Pilotes sondoient souvent, & qu'en certains endroits ils ne trouvoient que quatre brasses d'eau.

C'est à Messieurs les Anglois qu'il faut s'adresser, si l'on veut avoir une plus grande connoissance de cette mer; car depuis trois ans, ils en ont fait une Carte generale. Ils ont sondé par tout, ils ont visité toutes les Isles; ils sçavent celles qui sont habitées, & celles où l'on peut se pourvoir d'eau. C'est un travail de six mois, digne de l'application & de la curiosité de ces Messieurs. J'ay veu une de ces Cartes à grands points, &

fort bien deſſinée, entre les mains de Mr Catchepolle, homme de merite, qui eſt à preſent à la Chine Conſul, & Preſident de la Compagnie Royale d'Angleterre, pour tout le commerce que les Anglois y font.

Nous moüillaſmes enfin devant la Ville de *Nimpo*, le 23. de Juillet de l'année 1687. trente-quatre jours aprés avoir quitté la Barre de Siam, & deux ans & demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point, MON REVEREND PERE, la joye dont nous fuſmes penetrez, & les actions de graces que nous rendiſmes à Dieu, lors que nous nous viſmes heureuſement arrivez au terme de nos plus ardens deſirs. Il faut eſtre appellé aux Miſſions, & y ve-

nir dans la ſeule veuë de ſervir Dieu & de travailler au ſalut des ames, pour ſe former une juſte idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. Il faut bien dire que nous changeons alors de force, *mutabunt fortitudinem*; car nous ne ſongions plus à la France, ni à ce que nous avions pû y laiſſer d'eſperances & de douceurs. Cette paix même, dont nous joüiſſons dans les Maiſons Religieuſes, & les facilitez que nous avons d'y vivre dans le recueillement qui peut tenir l'ame unie à Dieu, n'étoient plus des objets qui nous touchaſſent. La multitude des ames que nous avions devant les yeux, le choix que Dieu avoit fait de nous pour leur porter ſa connoiſſance, & les occaſions de ſouffrir que nous

Iſai. 40.

esperions trouver, occupoient entierement nos esprits, & paroissoient devoir amplement nous dédommager de tout.

Nimpo, que quelques Européans ont appellé *Liampo*, est une Ville du premier ordre de la Province de *Tche-kiam*, & un tres-bon Port sur la mer Orientale de la Chine, vis à vis du Japon. Elle est, selon nos observations, à vingt-neuf degrez cinquante-six minutes de latitude septentrionale, éloignée de cinq ou six lieuës de la mer. On y va dans une seule marée par une fort belle riviere, large pour le moins de cent cinquante toises, & profonde par tout de sept ou huit brasses, bordée de salines des deux côtez, avec des villages & des campagnes cultivées, que de hautes monta-

gnes terminent à l'horizon. L'embouchure de la riviere est défenduë par une Forteresse, & par une petite Ville du troisiéme ordre nommée *Ting-hay*, environnée de tours & de bonnes murailles. Il y a là un Bureau, où l'on reconnoist tous les Vaisseaux qui entrent. Les Marchands Chinois de Siam, & de Batavie, viennent tous les ans à *Nimpo*, pour y chercher des soyes; car c'est dans cette Province, que se trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de *Fokien*, & des autres Provinces voisines y abordent aussi continuellement.

Les Marchands de *Nimpo* font un grand commerce avec le Japon, où ils alloient dés le temps de S. François Xavier; & c'est d'eux apparemment

qu'il apprenoit ces particularitez de la Chine, qu'il écrivoit en Europe ſur la fin de ſa vie. Il paroiſt meſme qu'il avoit ſongé à paſſer à la Chine, ſur leurs Vaiſſeaux. *Liampo*, dit-il, *eſt une grande Ville de la Chine, éloignée du Japon de cent cinquante lieuës ſeulement. J'ay de fortes raiſons de croire, que ce ſera la porte par où les Miſſionnaires de notre Compagnie entreront dans ce grand Royaume, & que les autres Religieux y pourront venir enſuite, contenter le deſir ardent que Dieu leur inſpire de travailler au ſalut des Infidelles. Je prie donc ceux qui deſirent la converſion de ces Peuples, de recommander l'affaire à Dieu.* C'eſt en ce temps-là tres-probablement, qu'il ſongeoit à s'adreſſer à l'Empereur du Japon meſme, & à

Lib. 4. Epiſt. 1.

Lib. 3. Epiſt. 5.

luy demander un Passe-port : car on disoit que ce Prince avoit alors une liaison si étroite avec l'Empereur de la Chine, qu'il avoit mesme un de ses Sceaux pour sceller des Patentes & des Passe-ports aux vaisseaux, & aux personnes qu'il voudroit y envoyer.

Nous sommes, je croy, les premiers, MON REVEREND PERE, qui avons pris ce chemin marqué, dés les premiers temps de notre Compagnie, par l'Apostre desIndes, & par où apparemment il eust voulu entrer luy-mesme à la Chine ; si l'Ambassade de Jacques Pereïra n'eust pas manqué, par l'avarice & la jalousie du Gouverneur de Malaque, & qu'il eust pû préferer la route de *Nimpo* à celle de *Sancian*, où il mourut.

Le Pere Martini rapporte, que de ſon temps notre Compagnie avoit une Egliſe à *Nimpo.* Il faut que cette Egliſe ait été entierement détruite dans l'irruption des Tartares; car nous ne trouvaſmes, en y arrivant, aucun veſtige ni d'Egliſe, ni de Chriſtianiſme. On étoit meſme ſi peu accoûtumé à y voir des Européans, que le Peuple accouroit de toutes parts pour nous regarder, comme ſi nous euſſions été des hommes de quelque nouvelle eſpece.

Les Mandarins ayant ſceu notre arrivée, voulurent nous voir en particulier, & nous receurent avec civilité. Ils nous demandérent ce que nous prétendions, & quel étoit le ſujet de notre voyage. Nous répondiſmes que la grande ré-

putation de l'Empereur par toute la Terre, & la permisſion qu'il donnoit aux Etrangers de venir dans ſes Ports, nous avoit déterminez à entreprendre ce voyage ; que nôtre deſſein étoit de demeurer avec nos Freres, pour y ſervir le vray Dieu ; que nous avions appris, à notre grand regret, que pluſieurs d'entre eux étoient déja morts, & que la pluſpart des autres, accablez de vieilleſſe & d'infirmitez, demandoient du ſecours.

J'ajoûtai que le Pere Ferdinand Verbieſt s'étoit donné la peine de m'écrire luy-meſme en Europe, pour m'inviter à venir à la Chine, & qu'il avoit donné ſa Lettre au Pere Philippe Couplet, qui me l'avoit fidellement renduë. Il

nous parut que ces Officiers avoient une consideration particuliere pour le Pere Verbiest; que nos réponses leur faisoient plaisir ; & que s'ils eussent été les Maistres, ils nous auroient volontiers accordé la permission que nous leur demandions, de nous retirer en quelqu'une des Eglises de notre Compagnie. Mais le Vice-Roy, qui haïssoit notre Religion, fut cause que nous ne pusmes profiter de leurs bonnes dispositions. Il les blasma d'avoir souffert que nous prissions une maison à *Nimpo*, quoy que les chaleurs fussent alors si violentes, qu'il eust été impossible de demeurer sur les Vaisseaux. Il écrivit ensuite contre nous au Tribunal des Rites, priant qu'on défendît aux Vaisseaux

Chinois, qui trafiquoient dans les Royaumes voisins, d'amener jamais aucun Européan à la Chine. Peut-estre esperoit-il que la réponse du Tribunal des Rites nous étant contraire, il pourroit confisquer à son profit le Vaisseau qui nous avoit amenez, & se saisir de tout ce que nous avions apporté.

Cependant, sans perdre temps, nous mandasmes notre arrivée au Missionnaire de notre Compagnie, qui demeuroit à *Ham-tcheou*, Capitale de la Province, sans sçavoir encore son nom. Nous accompagnasmes nos Lettres de celles que vous aviez eu la bonté de nous donner pour le Pere Verbiest. Par une providence particuliere de Dieu, il se trouva que le Missionnai-

re de *Ham-tcheou* étoit le Pere Prosper Intorcetta, Sicilien de Nation, qui avoit eu le bonheur de souffrir pour JESUS-CHRIST la prison & l'exil, dans la derniere persecution. Comme il étoit venu en Europe en 1672. pour les affaires de la Mission, je luy avois dés lors écrit pour me joindre à luy, & me consacrer au service de l'Eglise de la Chine. Ainsi sa joye fut grande, quand il apprit que nous étions si proches de luy. [a] *Dieu soit beni*, nous dit-il dans la Lettre qu'il nous écrivit, *de ce qu'il nous a fait enfin misericorde. Il vous a sauvez du naufra-*

a *Benedictus Deus qui fecit nobiscum misericordiam suam Liberavit vos à naufragio, ut prope naufragam Missionem nostram operariis destitutam vestrâ operâ ac laboribus ab aquis lachrymarum summique mœroris eriperet.*

ge,

ge, afin de sauver par votre moyen cette Mission affligée, qui perissoit tous les jours faute d'Ouvriers & de secours. Il nous envoya sur le champ un de ses Catechistes, qui étoit Bachelier, avec deux de ses domestiques, & nous manda de quelle maniere nous devions nous comporter avec les Mandarins.

Ayant appris ensuite, par le Memoire que nous luy envoyasmes, quelles étoient nos veuës & nos desseins, il nous répondit encore, en nous ouvrant son cœur: *Vous m'avez pleinement éclairci*, dit-il, *sur tout ce que je voulois sçavoir. Dés que j'appris votre arrivée à Siam, je pensai toutes les choses que vous me marquez; je ne sçay si ce fut par une inspiration particuliere, ou par une simple conjecture: ce que je vous puis dire,*

c'eſt que je vous attendois avec impatience. Et preſentement que vous eſtes arrivez, je ſuis comblé de conſolation.

La réſolution qu'avoit pris le Vice-Roy de *Tche-kiam* d'écrire à la Cour des Rites, pour nous faire renvoyer de la Chine, étoit la ſeule choſe qui troubloit la joye de ce ſaint homme. Il eut recours à Dieu, & fit faire pour nous des Prieres publiques dans ſon Egliſe. Il obligea juſqu'aux petits enfans à implorer le ſecours du Ciel. Quand ils étoient proſternez devant l'Image du Sauveur, il leur faiſoit prononcer ces paroles : *Seigneur, en votre ſaint Nom, conſervez les Peres qui viennent travailler au ſalut de nos ames.*

Pendant que nous demeuraſmes à *Nimpo*, nous euſmes

plus d'une fois occasion de parler aux Mandarins de la grandeur & de la puissance de Dieu. Il y avoit trois ou quatre mois qu'il ne pleuvoit point dans tout le Pays ; ce qui ruinoit les moissons, & faisoit craindre une famine generale. On avoit ordonné des jeûnes dans la Ville, & des Prieres dans tous les Pagodes. Le Gouverneur inquiet s'avisa de nous consulter sur les causes de cette secheresse. Il nous demanda si nous en avions aussi quelquefois en Europe, & ce que nous faisions alors pour en estre délivrez. Nous luy répondismes que le Dieu que nous adorions étant tout-puissant, nous avions recours à luy, & que nous allions dans nos Eglises implorer sa misericorde. *Mais il y a*

plus d'un mois, repliqua-t-il, *que nous faiſons la meſme choſe : nous allons à la porte du Midy, & à tous les Pagodes de la Ville, ſans pouvoir rien obtenir. Nous n'en ſommes point ſurpris, Seigneur*, luy répondîmes nous, *& ſi vous nous permettez de vous dire librement nos penſées, nous vous en découvrirons la veritable cauſe.* Nous commençaſmes alors à luy parler de Dieu, & à luy faire connoiſtre qu'il avoit creé le Ciel & la Terre, les hommes, & tout ce qui étoit dans l'Univers ; que tout dépendoit de luy, les pluyes & la ſechereſſe, la famine & l'abondance, les biens & les maux, avec leſquels il châtioit ou récompenſoit les hommes, ſelon qu'il le jugeoit à propos ; que nous adreſſant à luy, comme nous faiſions en

Europe, nous priïons celuy qu'il falloit prier veritablement; parce qu'étant le souverain Seigneur de toutes choses, il avoit le pouvoir d'exaucer nos prieres. *Mais il n'en est pas ainsi de vos Dieux*, luy dismes-nous, *ils ont des yeux, & ne voyent point; ils ont des oreilles, & n'entendent point; parce que ces fausses Divinitez, ayant été autrefois des hommes mortels, ils n'ont pû s'exempter de la loy commune de mourir, ni des suites ordinaires de la mort: ainsi n'ayant plus ni sentiment ni pouvoir, il ne faut pas estre surpris, s'ils ne vous écoutent point. Le titre de Divinitez qu'ils tiennent de la liberalité des Empereurs, ou de la superstition des Peuples, n'ajoûte rien à ce qu'ils étoient d'eux-mesmes, ni ne leur donne aucun pouvoir réel & veritable*

de disposer des pluyes, ou de commander sur la terre aux autres hommes.

Le Gouverneur nous écouta paisiblement, & nous pria de demander à notre Dieu qu'il leur accordast de la pluye. *Nous le ferons volontiers,* luy répondismes-nous; *mais tout le peuple ayant besoin de cette grace, il n'est pas juste que nous la demandions seuls. Eh bien,* dit-il, *j'iray demain chez vous pour adorer le Dieu du Ciel, & pour luy presenter des parfums.* J'admirai en cette occasion la ferveur de nos Peres, & je fus charmé de voir qu'ils étoient remplis de cette foy vive, que notre Seigneur recommandoit
Marc. 11. 22. à ses Apostres: *Habete fidem Dei.* Nous nous préparions à la ceremonie, lors que nous apprismes que le Gouverneur

devoit le lendemain, en sortant de notre maison, aller avec tous les autres Mandarins de la Ville à une montagne voisine, sacrifier au Dragon des eaux. Nous jugeasmes qu'un culte partagé ne seroit pas agreable à Dieu ; ainsi nous envoyasmes notre Interprete luy dire, qu'on ne pouvoit servir deux maistres ; & que s'il vouloit nous faire l'honneur de venir adorer le vray Dieu chez nous, il ne falloit point qu'il allast ailleurs. Le Gouverneur répondit, que ne pouvant se dispenser de se trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendroit pas chez nous. Il fit quelques jours aprés un peu de pluye ; mais elle fut suivie d'un orage si violent & d'un vent si furieux,

que les campagnes en furent désolées, & qu'un grand nombre de Vaisseaux perirent sur la côte. C'est ainsi que Dieu punit quelquefois les pecheurs; permettant que les remedes mesmes qu'ils souhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une seconde punition & un mal plus grand que tous les autres.

Le second jour de Novembre nous apprismes que l'Empereur nous appelloit à Pekin, par cet Ordre plein de bonté, *Que tous viennent à ma Cour. Ceux qui sçavent les Mathematiques demeureront auprés de moy pour me servir, les autres iront dans les Provinces où bon leur semblera.* Aussi-tost qu'on nous eut remis l'Ordre Imperial, les principaux Mandarins de *Nimpo* nous rendirent

rent des visites de congratulation, sur l'honneur que nous faisoit l'Empereur. Nous partismes incontinent, & nous prismes notre route par la ville de *Ham-tcheou*, Capitale de la Province, où nous eusmes la consolation de voir le Pere Intorcetta, & de passer quelques jours avec luy. Les Chrestiens envoyez de sa part vinrent nous recevoir au bord de la riviere, & nous accompagnerent jusqu'à l'Eglise, où le Pere attendoit notre arrivée. Il nous conduisit devant le grand Autel, où prosternez devant l'image du Sauveur, nous adorasmes le Seigneur qui nous combloit de tant de graces. Nous nous tournasmes ensuite vers le Pere, & nous l'embrassasmes tendrement. Nos larmes plus que nos paroles

luy marquerent notre joye, & la vive reconnoiſſance dont nous étions penetrez. Ce Pere, qui eſt mort depuis quelques années, étoit alors Vice-Provincial de notre Compagnie à la Chine. Quoy qu'il fuſt tout blanc & âgé d'environ ſoixante ans, il étoit encore d'une ſanté forte & vigoureuſe. J'apporte ſon portrait en France ; c'eſt celuy qu'on peignit aprés ſa mort, & que ſelon la coûtume des Chinois on porta dans la pompe funebre, lors qu'on conduiſoit ſon corps à la ſepulture.

Les autres Villes par où nous paſſaſmes depuis *Ham-tcheou* juſqu'à Pekin, nous receurent avec honneur. Nous étions accompagnez d'un Mandarin, qui avoit ſoin de tout

ce qui nous étoit necessaire. Je sçay qu'il y a des gens en France qui blasment, & qui condamnent les honneurs que les Missionnaires permettent qu'on leur rende dans les Pays Infidelles. Ce que je puis asseurer, c'est que nous ne les cherchons pas, & que nous les évitons autant qu'il est possible. Mais on n'est pas maistre de refuser de pareilles distinctions à la Chine, quand on va ou qu'on vient par ordre de l'Empereur. On seroit regardé comme des imposteurs dans les Villes par où l'on passe, si l'on ne gardoit pas cet article du ceremonial, & qu'on se dist cependant Envoyé ou appellé du Prince. L'avantage que nous en retirons, & que personne, à ce que je croy, ne pourra mépriser, c'est que

les Miſſionnaires, qui vont a-vec ces marques d'honneur, recommandent aux Mandarins des Provinces par où ils paſſent, les autres Miſſionnaires qui travaillent dans leur diſtrict; c'eſt qu'ils appaiſent les perſecutions que la malice des Infidelles leur ſuſcite quelquefois; c'eſt enfin que les Chreſtiens, appuyez de leur credit, vivent en paix, & que les Infidelles ne craignent point d'embraſſer notre ſainte Religion, quand ils la voyent ſi-bien protegée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend auſſi aux Marchands Européans, qui ont quelquefois beſoin de recommandation dans un Pays, où ils ſont expoſez à l'avarice & à la perfidie de certains Officiers, qui ne ſont pas toûjours fort équitables.

Nous n'arrivasmes à *Pekin* que le septiéme Fevrier de l'année 1688. Toute la Cour étoit alors en deüil pour la mort de l'Imperatrice, ayeule de l'Empereur. Nos Peres étoient plongez aussi dans la douleur, pour la perte qu'ils venoient de faire du Pere Ferdinand Verbiest decedé dix jours auparavant d'une langueur, qui le consumoit depuis quelques années. Ce serviteur de Dieu avoit beaucoup souffert pour la Foy, dans la derniere persecution. Il fut mis en prison, & chargé de pesantes chaisnes, qu'il porta plus long-temps que les autres Confesseurs de Jesus-Christ. Dieu se servit de luy pour les faire rappeller de leur exil de Canton, & les rétablir dans leurs Eglises, où ils travaille-

rent à ramaſſer leur troupeau, que la crainte des banniſſemens & de la perte des biens avoit diſſipé. Il fut depuis ce temps-là le protecteur de la Foy, & l'appuy des Miſſionnaires que les Mandarins inquietoient ou perſecutoient dans les Provinces. C'eſt ainſi qu'en parle le Pape Innocent XI. dans le Bref qu'il luy fit l'honneur de luy envoyer en 1681.

Nous n'oublirons jamais que nous luy ſommes redevables de notre entrée à la Chine, & d'avoir rompu par ſon credit les pernicieux deſſeins du Vice-Roy de *Tche-kiam*. Notre joye euſt été complete, ſi, comme il le deſiroit, nous euſſions pu le voir avant ſa mort, luy communiquer nos deſſeins, profiter de ſes lumieres, & pren-

dre des regles de conduite d'un homme, que tous les Chrêtiens de la Chine regardoient avec raiſon comme leur pere, & le reſtaurateur de notre ſainte Religion en leur Pays. Mais Dieu nous faiſoit d'ailleurs aſſez d'autres graces. Comme nous ne penſions point à demeurer à la Cour, mais à nous répandre dans les Provinces pour travailler au ſalut des ames, nous nous reſignaſmes plus aiſément à la volonté de Dieu. Le Pere Gerbillon comptant ſur ſes forces, que l'excés du travail a beaucoup diminuées depuis ce temps-là, demanda inſtamment d'aller aux extremitez de la Province de *Chenſi*, dans l'ancienne Egliſe du ſaint homme le Pere Eſtienne Faber, François de Nation. C'eſt la

Miſſion la plus rude & la plus laborieuſe de la Chine, & celle où l'on eſt plus deſtitué de toute conſolation humaine. Le Pere Bouvet ſouhaitoit de paſſer dans le *Leao-ton*, & dans la Tartarie Orientale, où l'on n'a point encore preſché l'Evangile : les autres n'avoient point encore pris de parti.

Cependant nous demeurions tous dans la Maiſon de nos Peres de Pekin. J'y trouvai le Pere Antoine Thomas, que j'avois veu autrefois à Paris, quand il y paſſa pour aller à la Chine. Je taſchai de le conſoler ſur la mort du Pere Verbieſt, dans qui outre les raiſons communes il perdoit un veritable ami. Il nous diſpoſa de ſon coſté à ſoûtenir avec courage les contradictions, auſquelles nous devions nous at-

tendre, en ajoûtant que chaque Missionnaire devoit s'appliquer ces paroles de S. Paul: *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur:* TOUS *ceux qui veulent vivre dans la pieté selon* JESUS-CHRIST, *souffriront persecution.* 2. Tim. 3. 12.

Le Pere Joseph Tissanier, François, m'écrivit en ce temps-là de *Macao*, à peu prés la même chose. C'étoit un excellent Religieux, qui avoit été Provincial & Visiteur de la Mission. Ces avis ne nous intimiderent point, par la grace de Dieu; parce qu'on ne nous promettoit que ce que nous étions venu chercher dans les Missions.

Les obseques du Pere Verbiest se firent l'onziéme Mars 1688. Nous y assistasmes; &

voici l'ordre qu'on garda en cette ceremonie. Les Mandarins que l'Empereur avoit envoyez pour honorer cet illustre défunt, étant arrivez sur les sept heures du matin, nous nous rendismes dans la salle, où le corps du Pere étoit enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands, & d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissez & dorez par dehors; mais fermez avec un soin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y penetrer. On porta le cercueil dans la ruë, & on le posa sur un brancard au milieu d'une espece de dôme richement couvert, & soûtenu de quatre colomnes. Les colomnes étoient revêtuës d'ornemens de soye blanche (c'est à la Chine la couleur du deüil)

& d'une colomne à l'autre pendoient plusieurs festons de soye de diverses autres couleurs ; ce qui faisoit un tres-bel effet. Le brancard étoit attaché sur deux mats d'un pied de diametre, & d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes arrangez des deux côtez devoient porter sur leurs épaules. Le Pere Superieur accompagné de tous les Jesuites de Pekin se mit à genoux devant le corps au milieu de la ruë. Nous fismes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les Chrestiens, qui étoient presens à cette triste ceremonie, fondoient en larmes, & jettoient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre.

On voyoit d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut ſur quatre de large, orné de feſtons de ſoye, dont le fond étoit d'un taffetas rouge, ſur lequel le nom & la dignité du Pere Verbieſt étoient écrits en Chinois en gros caracteres d'or. Cette machine, que pluſieurs hommes ſoûtenoient en l'air, étoit precedée par une troupe de joüeurs d'inſtrumens, & ſuivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des feſtons & des banderolles. La Croix paroiſſoit enſuite dans une grande niche ornée de colomnes, & de divers ouvrages de ſoye. Pluſieurs Chreſtiens ſuivoient, les uns avec des étendards comme les premiers, & les autres le cierge à la main. Ils marchoient deux à deux au

milieu des vaſtes ruës de Pekin, avec une modeſtie que les Infidelles admiroient. On voyoit aprés dans une niche l'Image de la ſainte Vierge & de l'Enfant JESUS, tenant le globe du monde en ſa main. Les Chreſtiens qui ſuivoient avoient auſſi à la main des cierges ou des étendards, comme ceux qui precedoient.

Un tableau de l'Ange Gardien venoit encore, accompagné de la même maniere, & ſuivi du Portrait du Pere Verbieſt, qu'on portoit avec tous les ſymboles qui convenoient aux Charges dont l'Empereur l'avoit honoré. Nous paroiſſions immediatement aprés avec nos habits de deüil, qui ſont blancs à la Chine, comme j'ay dit ; & d'eſpace en eſpace nous marquions la tri-

ſteſſe, dont nous étions penetrez, par des ſanglots reïterez ſelon la coûtume du Pays. Le corps du Pere Verbieſt ſuivoit accompagné des Mandarins, que l'Empereur avoit nommez pour honorer la memoire de ce celebre Miſſionnaire. Ils étoient tous à cheval. Le premier étoit le Beau-pere de l'Empereur, le ſecond ſon premier Capitaine des Gardes, le troiſiéme un de ſes Gentilhommes, & d'autres moins qualifiez. Toute cette marche qui ſe fit avec un bel ordre & une grande modeſtie, étoit fermée par cinquante Cavaliers. Les ruës étoient bordées des deux côtez d'un peuple infini, qui gardoit un profond ſilence en nous voyant paſſer.

Notre ſepulture eſt hors de

la Ville dans un jardin, qu'un des derniers Empereurs Chinois donna aux premiers Missionnaires de notre Compagnie. Ce jardin est fermé de murailles, & on y a bâti une Chapelle & quelques petits corps de logis.

Quand nous fusmes arrivez à la porte, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps au milieu du chemin, & nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des Assistans recommencerent : on porta le corps auprés du lieu où il devoit estre inhumé ; on y avoit preparé un Autel, sur lequel étoit la Croix avec des cierges. Le Pere Superieur prit alors un surplis, recita les Prieres, & fit les encensemens ordinaires marquez dans le Rituel. Nous nous prosternasmes

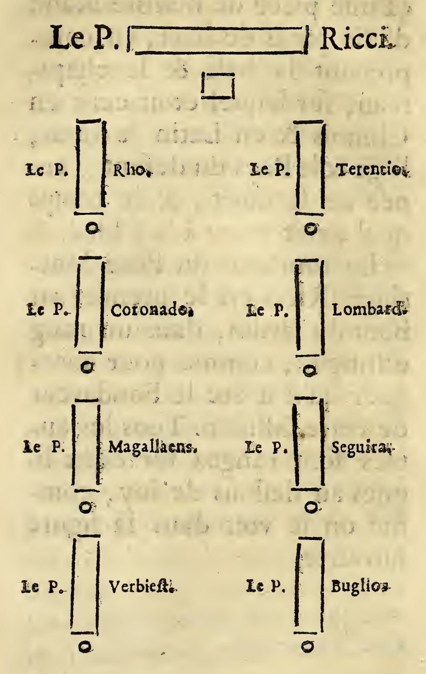
encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des Aſſiſtans redoublerent ; mais avec tant de violence, qu'il n'étoit pas poſſible de retenir ſes larmes.

La foſſe étoit une eſpece de caveau profond de ſix pieds, long de ſept, & large de cinq. Il étoit pavé, & reveſtu de brique de tous côtez en forme de muraille. Le cercueil fut placé au milieu comme ſur deux traiteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva enſuite les murailles du caveau juſqu'à la hauteur de ſix ou ſept pieds, & on les termina en voute, avec une Croix au deſſus.

Enfin à quelques pieds de diſtance du tombeau, on pla-

ça une piece de marbre blanc de six pieds de haut, en comprenant la base & le chapiteau, sur lequel étoit écrit en Chinois & en Latin le nom, l'âge & le Pays du défunt, l'année de sa mort, & le temps qu'il avoit vescu à la Chine.

Le tombeau du Pere Matthieu Ricci est le premier au bout du jardin, dans un rang distingué, comme pour marquer qu'il a été le Fondateur de cette Mission. Tous les autres sont rangez sur deux lignes au dessous de luy, comme on le voit dans la figure suivante.



Le Pere Adam Schall eſt d'un autre côté dans une ſepulture vraiment Royale, que

l'Empereur qui regne aujourd'huy luy fit faire quelques années aprés sa mort, lors qu'on rétablit la memoire de ce grand homme.

Avant les obseques du Pere Verbiest, l'Empereur qui venoit de finir son deüil pour la mort de l'Imperatrice son ayeule, avoit envoyé demander nos noms, & s'informer de nos talens & de notre capacité. La paix, dont jouïssoit alors son Empire par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, & dont nous avions lu la Relation étant encore à Paris, nous donna occasion de répondre entr'autres choses, qu'on admiroit en France son esprit & sa conduite, & qu'on y estimoit extrémement sa valeur & sa magnificence. Il s'in-

forma de l'âge du Roy, des guerres qu'il avoit ſoûtenuës, & de la maniere dont il gouvernoit ſes Etats. Nous ſatisfîmes à toutes ces queſtions en ſujets fidelles, & veritablement penetrez des hautes qualitez de notre auguſte Monarque. L'Officier qui parloit de la part de l'Empereur nous dit, que quoy que ſon Maiſtre ne nous connuſt pas encore, il avoit neanmoins déja pour nous la même bienveillance que pour les autres Peres; qu'il regardoit le courage avec lequel nous quittions nos parens & notre patrie, pour venir à l'extremité du monde preſcher l'Evangile, comme une preuve ſenſible de la verité de notre Religion: mais que pour en eſtre parfaitement convaincu, il voudroit

voir à la Chine quelques miracles semblables à ceux qu'on racontoit avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le Prince n'en demeura pas là ; il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé, & du meilleur vin de sa table. Nous apprismes qu'il vouloit me retenir à sa Cour avec mes Compagnons, & qu'il pensoit dés ce temps-là à nous donner une maison dans son Palais. Mais Dieu, qui nous demandoit ailleurs, ne permit pas que ce dessein s'executast si-tost. Nous ne sçavions point encore assez de Chinois, & nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens, luy donner la satisfaction qu'il attendoit.

C'étoit au Tribunal des Rites à nous presenter à l'Empe-

reur ; parce que c'étoit ce Tribunal, qui avoit receu l'ordre de nous faire venir à la Cour. Il nous appella donc aprés les obſeques du Pere Verbieſt, c'eſt à dire, auſſi-toſt que, ſelon le Ceremonial de la Chine, il nous fût libre de ſortir. Nous viſmes ce redoutable Tribunal, où quelques années auparavant tous les Miſſionnaires avoient paru chargez de chaiſnes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les Mandarins aſſis ſur une eſtrade nous receurent avec honneur, & nous parlerent aprés nous avoir fait aſſeoir. Le Premier Preſident Tartare, ayant receu les ordres de l'Empereur, nous dit que ce Prince ſouhaitoit nous voir le lendemain, & que c'étoit le Superieur de notre Mai-

son, qui nous presenteroit.

Ce fut donc le vingt & uniéme Mars 1688. que nous eusmes l'honneur de saluer l'Empereur. Ce grand Prince nous témoigna beaucoup de bonté ; & aprés nous avoir fait un reproche obligeant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa Cour, il nous déclara qu'il retenoit à son service les Peres Gerbillon & Bouvet, & qu'il permettoit aux autres d'aller dans les Provinces prescher notre sainte Religion. Il nous fit ensuite servir du thé, & nous envoya cent pistolles ; ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Aprés cette visite nous ne songeasmes plus, le Pere le Comte, le Pere de Visdelou & moy, qu'à nous partager dans les Provinces,

pour y travailler à la conver-ſion des Infidelles. Mais avant que de quitter *Pekin*, nous fuſmes bien-aiſes de voir ce qu'il y a de plus curieux dans cette Ville fameuſe.

Pekin eſt composée de deux Villes. La premiere, au milieu de laquelle eſt le Palais de l'Empereur, s'appelle la Ville des Tartares; & la ſeconde, la Ville des Chinois. Elles ſont jointes l'une à l'autre, & ont chacune quatre lieuës de tour. Il y a une ſi grande multitude de peuple, & tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les ruës, quoy qu'elles ſoient tres-larges, & que les femmes n'y paroiſſent point.

Nous allaſmes voir la fameuſe cloche de *Pekin*, qui peſe, à ce qu'on nous aſſeura, cent milliers. Sa forme eſt cylindrique,

lindrique, & elle a dix pieds de diametre. Sa hauteur contient une fois & demie ſa largeur, ſelon les proportions ordinaires de la Chine. Elle eſt élevée ſur un maſſif de brique & de pierre de figure quarrée, & couvert ſeulement d'un toit de nattes, depuis que celuy de bois a été brûlé.

Nous viſmes auſſi l'Obſervatoire, & tous les inſtrumens de bronze, qui ſont beaux, & dignes de la magnificence de l'Empereur. Mais je ne ſçay s'ils ſont auſſi juſtes qu'il faudroit pour faire des obſervations exactes, parce qu'ils ſont à pinnules, que les diviſions en paroiſſent inégales à l'œil, & que les lignes tranſverſales ne joignent pas en pluſieurs endroits.

Les portes de la Ville ont

quelque chose de plus grand & de plus magnifique que les nostres: elles sont extrémement élevées, & enferment une grande cour quarrée environnée de murailles, sur lesquelles on a basti de beaux salons, tant du côté de la campagne que du côté de la Ville. Les murailles de *Pekin* sont de brique, hautes d'environ quarante pieds, flanquées de vingt en vingt toises de petites tours quarrées en égale distance, & tres-bien entretenuës. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter. Nous prismes souvent la hauteur du Pôle de *Pekin* en notre Maison, qu'on nomme *Si-tan*, c'est à dire, l'Eglise Occidentale, & nous la trouvasmes de 39. degrez, 52. minutes 55. secondes.

Le Pere Thomas nous raconta ce qu'on sçavoit à *Pekin* du Royaume de *Corée.* Il nous dit que sa Capitale s'appelloit *Chau-sien*, qu'elle étoit à cent dix lieuës du fleuve *Yalo*, qui separe la Tartarie de la *Corée*; que de ce fleuve jusqu'à la Ville de *Chin-yan*, Capitale de la Province de *Leao-ton* on compte soixante lieues ; de *Chin-yan* à *Chan-haï* , qui est l'entrée de la Chine du côté du *Leao-ton*, quatre-vingt ; & depuis *Chan-haï* jusqu'à *Pekin*, soixante & sept : que le Royaume de *Corée* s'étendoit du côté du Nord jusqu'au 44e degré de latitude septentrionale, qu'il étoit fort peuplé & divisé en huit Provinces ; que les hommes y sont sinceres & courageux ; que d'Orient Occident il avoit ce

rante lieues, & qu'on n'y pouvoit aller de la Chine ſans une permiſſion expreſſe de l'Empereur.

Aprés ſeize jours de marche nous arrivaſmes le 14e d'A-
1688. vril, qui étoit cette année là le Mercredy de la Semaine Sainte, à *Kiam-tcheou*, Ville du ſecond ordre de la Province de *Chenſi*, où notre Compagnie a une belle Maiſon, & une nombreuſe Chretienté répanduë dans les Villages & dans les Villes d'alentour. Nous y celebraſmes l'Office le lendemain, où beaucoup de Chretiens aſſiſterent. Le Vendredy Saint il s'en trouva un bien plus grand nombre à l'adoration de la Croix, qui ſe fit avec toutes les ceremonies de l'Egliſe; mais le concours augmenta conſiderablement le

jour de Pasques : cependant il y eut peu de Communions ; parce que nous ne sçavions pas encore assez de Chinois pour entendre indifferemment les Confessions de toute sorte de personnes.

Les Mandarins de la Ville nous vinrent visiter, quelques-uns mesme entrerent dans l'Eglise, & y adorerent notre Seigneur en se mettant à genoux, & s'inclinant profondément devant son Image. Il y en avoit un qui pensoit à embrasser notre sainte Religion, & qui nous communiqua son dessein. Deux Bacheliers Chrétiens, mais qui ne faisoient plus depuis quelques années aucun exercice du Christianisme, parce qu'ils avoient pris des engagemens criminels, nous vinrent voir aussi. Aprés

les avoir embrassez, nous leur dismes, *que nous les regardions toûjours comme nos freres, que s'ils avoient des difficultez, nous les aiderions avec plaisir à les surmonter; qu'il ne falloit point se décourager; que le demon faisoit tous ses efforts pour nous perdre, mais que Dieu vouloit toûjours notre salut, & ne nous refusoit jamais les graces necessaires pour y travailler.* Nous les reconduisismes par l'Eglise, où ils firent leurs Prieres, & adorerent JESUS-CHRIST.

Pendant mon sejour à *Kiamtcheou*, qui ne fut que de quinze jours, je baptisai deux personnes, & le Pere de Visdelou alla à quatre lieuës, où il baptiza cinq enfans, & administra les Sacremens à une femme, qui se mouroit. Le Pere le Comte & luy se separerent quelque temps aprés mon dé-

part. Le Pere de Visdelou demeura dans la Province de *Chansi*, & il y parcourut souvent, avec beaucoup de fatigues, les Chretientez les plus éloignées. C'est dans ces emplois Apostoliques, qui sont capables d'occuper un homme tout entier, que redoublant son travail, & se servant du genie heureux que Dieu luy a donné pour les Langues, il commença cette étude difficile des caracteres & des livres Chinois, dont il a depuis acquis une si parfaite connoissance. Le Pere le Comte passa dans la Province de *Chensi*, & y travailla pendant deux ans à la conversion des peuples. On voit dans les Memoires qu'il a donnez au Public, & qui sont écrits avec tant de politesse, une partie des benedictions

que Dieu verſa ſur ſes travaux. Nous priſmes la hauteur du Pôle de *Kiam-tcheou*, que nous trouvaſmes eſtre à 35. degrez 37. minutes & dix ſecondes. Les Cartes du Pere Martini la mettent à 36. degrez 50. minutes.

La route depuis *Pekin* juſqu'à la Province de *Chanſi*, eſt une des plus belles & des plus agreables que j'aye veuës. On paſſe par neuf ou dix Villes, & entr'autres par celle de *Pao-tim-fou*, qui eſt la demeure du Vice-Roy. Tout le Pays eſt plat & cultivé, le chemin uni & bordé en pluſieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir & garantir les campagnes. C'eſt un paſſage continuel d'hommes, de charrettes, & de beſtes de charge. Dans l'eſpace d'une lieuë de

chemin on rencontre deux ou trois Villages, sans compter ceux qu'on voit de tous côtez à perte de veue dans la campagne. Il y a sur les rivieres de beaux ponts à plusieurs arches: le plus considerable est celuy de *Lou-ko-kiao*, à trois lieues de *Pekin*. Les gardefoux en sont de marbre, on compte de chaque côté cent quarante-huit poteaux, avec des lionceaux au dessus en differentes attitudes, & aux deux bouts du pont quatre elephans accroupis.

Je partis de *Kiam-tcheou* le cinquiéme May de l'année 1688. pour aller à *Nankin*. Le Pere le Comte & le Pere de Visdelou voulurent m'accompagner jusques hors de la Ville. Nous rencontrasmes là nos principaux Chretiens, qui à

notre inſceu avoient preparé ſur le chemin une table couverte de fleurs & de parfums, avec une collation fort propre. C'eſt la coûtume de la Chine d'en uſer ainſi, quand on veut marquer du reſpect & de l'attachement à une perſonne qui s'en va. Il fallut s'arreſter pour répondre aux civilitez, & aux remercimens qu'ils nous faiſoient, d'eſtre venus les viſiter. Comme nous parlions avec cordialité, tous nos ſentimens furent pleins de tendreſſe & d'affection. Je me ſeparai d'eux avec regret, & prenant congé dans le meſme lieu des deux Peres, mes fidelles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis ſeul pour me rendre où la divine Providence m'appelloit, aprés avoir lû dans l'Office de

ce jour-là ces paroles de ſaint Paul : *Et nunc ecce alligatus ego ſpiritu vado in Jeruſalem, quæ in ea ventura ſunt mihi ignorans.* Act. 20.
Mon voyage dura vingt-ſept jours, & j'en marquerai icy quelques particularitez.

Aprés qu'on a paſſé la riviere de *Fuenho*, qui eſt à l'Orient de la Ville de *Kiam-tcheou*, on trouve pendant dix lieues un Pays plat, couvert d'arbres & fort bien cultivé, avec un grand nombre de Villages de tous coſtez, & terminé à l'horizon par une chaiſne de hautes montagnes. On paſſe par deux Villes du troiſiéme ordre, & l'on entre enſuite dans les montagnes, où en cinq jours de marche je fis quarante lieuës. Je montai preſque toûjours, & ſouvent avec peine. Ces montagnes dans l'en-

droit où je les ay paſſées, étoient quelquefois ſteriles; mais le plus ſouvent elles étoient de bonne terre, & cultivées juſques ſur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieuës, environnées de collines & d'autres montagnes, de ſorte qu'on croiroit eſtre dans un bon Pays. J'ay veu quelques-unes de ces montagnes, coupées en terraſſe depuis le bas juſqu'au haut. Les terraſſes, au nombre de ſoixante & de quatre-vingt, ſont les unes ſur les autres à la hauteur ſeulement de trois ou quatre pieds. Quand les montagnes ſont pierreuſes, les Chinois en détachent des pierres, & en font de petites murailles pour ſoûtenir les terraſſes : ils applaniſſent enſuite la bonne ter-

re & y sement du grain. C'est une entreprise infinie, qui fait voir combien ce peuple est laborieux. Je n'ay vû qu'une Ville du troisiéme ordre dans ces montagnes ; mais j'ay trouvé par tout beaucoup de Villages, & des Hameaux sans nombre. J'y ay veu de la fayence comme la nostre ; on y fait en plusieurs endroits de la poterie, qui se transporte dans les Villes & dans les Provinces voisines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit & profond, où il se fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, s'entredire des injures & peut-estre se battre, comme on fait souvent en Europe ; mais je fus surpris de voir des gens qui se saluoient, & qui se parloient doucement,

comme s'ils ſe fuſſent connus & aimez, & qui enſuite s'entr'aidoient mutuellement à ſe débarraſſer, & à paſſer. Cet exemple doit bien confondre nos Chretiens d'Europe, qui ſçavent ſi peu garder la moderation dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la deſcente eſt fort rude, quoy que taillée dans le roc, on découvre la Province de *Honan* & le *Hoam-ho*, c'eſt à dire, *le Fleuve Jaune*, qui ſerpente fort loin dans la plaine. Le cours de cette riviere eſt marqué par des vapeurs blanches, ou par une eſpece de broüillard que le ſoleil attire. Les bleds étoient déja fort hauts dans ces plaines, & les épics tout formez, au lieu que dans les mon-

tagnes & à cinq ou six lieuës au delà ils étoient en herbe, & six doigts seulement hors de terre.

Je fis quatre-vingt lieuës dans cette Province, en marchant toûjours dans un Pays plat; mais si bien cultivé, qu'il n'y avoit pas un pouce de terre perdu. J'y vis des bleds semez à la ligne, comme le ris; il n'y avoit que cinq ou six pouces entre chaque ligne. J'en vis d'autres, qui étoient semez indifferemment & sans ordre, comme nous faisons en France. Leurs campagnes n'avoient pas de sillons, comme les nostres. Je ne passai que par sept Villes, mais je découvris de tous costez soit dans le chemin, soit dans les campagnes, un si grand nombre de Bourgs & de Villages, que

je croy que le *Honan* eſt une des plus belles Provinces de la Chine. Je paſſai le *Hoam-ho* à neuf lieuës de *Cay-fum-fou*, Capitale de la Province. C'eſt la riviere la plus rapide que j'aye trouvée. Ses eaux ſont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraiſne beaucoup de terre; celle qu'on voyoit ſur les bords étoit de la meſme couleur. Ce fleuve eſt peu profond dans l'endroit où nous le paſſaſmes; mais il eſt large de prés d'une demi lieuë.

J'admirai en ce lieu la force d'un Batelier Chinois, lors qu'il fallut embarquer mes hardes. J'avois deux caiſſes de Livres, qui peſoient deux cens cinquante livres Chinoiſes, c'eſt à dire, plus de trois cens livres poids de France. Le Muletier avoit fait de grandes dif-

ficultez de les recevoir à *Kiam-tcheou*, disant qu'elles étoient trop pesantes, & que son mulet ne pourroit pas les porter pendant un si long voyage. Le Batelier vint, les prit, & les chargea sur ses épaules toutes deux, avec l'attirail qui servoit à les lier, & les porta gayement dans sa barque. Je n'entrai point dans la Ville de *Cay-fum-fou*, parce que les portes en étoient fermées, & qu'on cherchoit avec grand soin soixante à quatre-vingt voleurs, qui quelques jours auparavant avoient forcé & pillé la maison d'un Mandarin, qui garde les tributs de l'Empereur.

De la Province de *Honan* on entre dans celle de *Nankin*, & on y marche pendant environ soixante lieuës, avant que d'arriver à la Capitale. La

Province de *Nankin* n'eſt pas ſi belle ni ſi peuplée de ce côté là, que du coſté du Midy. Aprés avoir paſſé par quatre Villes, je vins à *Pou-keou*, qui eſt une petite Place environnée de bonnes murailles, & ſituée ſur le *Kiam*, ce grand fleuve qui traverſe toute la Chine d'Occident en Orient, & qui la ſéparant en deux parties à peu prés égales, dont l'une contient les Provinces du Nord, & l'autre celles du Sud, porte l'abondance par tout, par la facilité qu'il y a d'y naviger en tout temps & en toutes ſortes de barques. Ce fleuve eſt large de prés d'une lieuë devant *Pou-keou*, & profond en certains endroits de vingt-quatre & de trente-ſix *tchams*, à ce qu'on m'aſſeura, quand je le paſſai. Un *tcham* eſt une per-

che de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

La Ville de *Nankin* n'est pas sur le *Kiam*, mais à deux ou trois lieuës dans les terres. On peut s'y rendre par plusieurs canaux, qui sont couverts de batteaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de barques Imperiales, qui ne cedent presque point aux vaisseaux pour la grandeur. Elles sont tres-propres, vernissées au dehors, & dorées en dedans, avec des sales & des chambres tres-bien meublées, pour les Mandarins qui viennent à la Cour, ou qui sont obligez de faire quelques voyages dans les Provinces.

Au reste *Nankin* ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en Chinois *la Cour du Sud*, comme *Pekin* signifie *la Cour du Nord.* Pendant que les six

grands Tribunaux de l'Empire étoient également en ces deux Villes, on les appelloit Cours ; mais presentement qu'ils sont tous réunis à *Pekin*, l'Empereur a donné le nom de *Kiam-nim* à la Ville de *Nankin*. On ne laisse pas cependant dans le discours de l'appeller souvent de son ancien nom, mais on ne le souffriroit pas dans les Actes publics.

J'arrivai à *Nankin* le 31ᵉ May de l'année 1688. & j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps là j'allai voir la fameuse Chretienté de *Chamhaï*. Elle est proche de la mer Orientale, à huit journées de *Nankin*, quoy qu'elle soit de la mesme Province. Cette florissante Eglise doit son commencement à la conversion du

Docteur Paul, qui par son merite & par sa grande capacité parvint à la dignité de *Colao*, du temps du Pere Ricci. Comme il étoit de ce Pays-là, & qu'il avoit un grand zele pour la Religion, il attira une infinité de gens au Christianisme : car les Chinois ont une si grande estime pour les Sçavans, que quand quelqu'un d'eux se convertit, c'est toûjours pour plusieurs autres un exemple, auquel ils ne resistent gueres. *Nos Lettrez*, disent-ils, *preferent la Loy du Seigneur du Ciel à celle des Bonzes, & à toutes les autres Religions de la Chine ; il faut donc qu'elle soit la meilleure.* Et ce n'est pas seulement dans le territoire de *Cham-haï*, mais par toute la Chine, que le peuple raisonne de la sorte. Aussi avons-nous remarqué

que dans tous les lieux où il y a quelques Bacheliers & quelques Licentiez Chreſtiens, nous y avons une nombreuſe Chreſtienté. D'où l'on voit de quelle conſequence il eſt pour le bien de la Religion, de gagner à la Chine les Gens de Lettres, d'apprendre leurs Livres & leurs Sciences; de s'accommoder autant que la Religion le peut permettre, à leurs ceremonies & à leurs uſages, pour s'inſinuer plus aiſément dans leur eſprit: car en les mépriſant on les perd, & avec eux beaucoup d'autres qui ſe ſeroient convertis.

Pendant mon ſejour à *Chamhaï*, je viſitai pluſieurs fois le tombeau du Pere Jacques le Favre, illuſtre par ſon éminente vertu, & par ſa grande capacité. Il étoit fils d'un Con-

ſeiller au Parlement de Paris, & enſeignoit avec beaucoup de ſuccés & d'applaudiſſement la Theologie dans l'Univerſité de Bourges, quand Dieu l'appella aux Miſſions de la Chine, où il a travaillé pendant pluſieurs années à la converſion des ames, & où il eſt mort en odeur de ſainteté.

Je ne vous parlerai point, MON REVEREND PERE, du peu de bien que j'ai fait à *Nankin*, où je demeurois avec le Pere Gabiani, qui me donnoit de grands exemples de vertu. J'inſtruiſois les Chretiens, j'entendois les Confeſſions, & j'adminiſtrois avec luy les autres Sacremens. Monſeigneur l'Eveſque de Baſilée, Dom Gregoire Lopez Dominicain, & ſon Provicaire le R. P. Jean François de Leoniſſa

Franciſcain, aujourd'hui Eveſ-
que de Beryte, demeuroient
avec nous en cette grande
Ville. Monſeigneur l'Eveſque
d'Argoli Franciſcain, & le R.
P. Baſile de Glemona ſon
Compagnon y vinrent enſui-
te, & j'eus la conſolation de
les y voir pendant plus d'un
an. Quoy qu'on m'euſt fait de
grands éloges de ces illuſtres
Prelats, je puis aſſeurer que
leur vertu & leurs grandes qua-
litez ſurpaſſoient tout ce qu'on
m'en avoit pu dire. Leur gou-
vernement étoit aimable, & ils
faiſoient aimer celuy de la ſa-
crée Congregation par leur
douceur, & par leur ſage con-
duite. Comme ils n'enviſa-
geoient que le bien de la Miſ-
ſion, & comme c'étoit auſſi
uniquement ce que nous cher-
chions, ils commencerent bien-
toſt

toſt à proteger les Jeſuites François, & à leur donner des marques de cette affection ſolide qu'ils ont toûjours euë pour eux, comme on le peut voir par les Lettres qu'ils ont ſouvent écrites en leur faveur au Pape, & à la ſacrée Congregation.

Au commencement de l'année 1689. l'Empereur fit un voyage dans les Provinces du Midy. Il paſſa par les Villes de *Sou-tcheou*, de *Ham-tcheou*, & de *Nankin*. La veille qu'il arriva à *Nankin*, nous allaſmes, le Pere Gabiani & moy, à deux lieuës de la Ville ſur la route qu'il devoit tenir. Nous paſſaſmes la nuit dans un Village où il y avoit ſoixante Chretiens d'une meſme Famille : nous leur fiſmes une inſtruction, & pluſieurs d'entre

eux ſe confeſſerent. Le lendemain nous viſmes paſſer l'Empereur, qui eut la bonté de s'arreſter, & de nous parler de la maniere du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, ſuivi de ſes Gardes du Corps, & de deux ou trois mille Cavaliers. La Ville le vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de ſoye, des dais, des paraſols, & d'autres ornemens ſans nombre. De vingt pas en vingt pas on avoit élevé dans les ruës des Arcs de triomphe reveſtus de brocard, & ornez de feſtons, de rubans, & de houpes de ſoye, ſous leſquels il paſſoit. Il y avoit dans les ruës un peuple infini; mais dans un ſi grand reſpect, & dans un ſilence ſi profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'Empereur avoit

resolu de partir dés le lendemain. Tous les Mandarins l'ayant supplié de demeurer quelques jours, & de faire cet honneur à la Ville, il ne voulut pas les écouter : mais le Peuple étant venu ensuite demander la mesme grace, l'Empereur l'accorda, & demeura trois jours avec eux.

On ne sera pas surpris de cette conduite, si l'on en considere la raison. Le soulevement des Villes, & la revolte des Provinces viennent presque toûjours des avanies & des vexations injustes que les Mandarins exercent sur les Peuples. Ainsi il est de la bonne politique que les Empereurs, dans ces sortes de voyages, se concilient autant qu'il se peut l'esprit des Peuples, mesme au préjudice des grands Seigneurs.

Pendant le ſejour de l'Empereur à *Nankin*, nous allaſmes tous les jours au Palais, & il nous fit l'honneur d'envoyer auſſi tous les jours chez nous un ou deux Gentilhommes de ſa Chambre. Il me fit demander ſi l'on voyoit à *Nankin* le *Canopus.* C'eſt une belle Etoille du Sud, que les Chinois aplent *Lao-gin-ſing*, l'Etoille des Vieillards, ou des gens qui vivent long-temps; & ſur ce que je répondis qu'elle paroiſſoit au commencement de la nuit, l'Empereur alla un ſoir à l'ancien Obſervatoire, nommé *Quan-ſing-tay*, uniquement pour la voir.

Ces bontez de l'Empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la veuë de toute la Cour, & des premiers Man-

darins des Provinces voisines, qui s'en retournoient ensuite dans leurs Gouvernemens prévenus en faveur de notre sainte Loy, & des Missionnaires qui la preschent. Il partit de *Nankin* le 22. Mars, pour s'en retourner à *Pekin*. Comme notre devoir nous obligeoit de luy faire cortege pendant quelques jours, nous fismes environ trente lieuës à sa suite, aprés quoy nous l'attendismes au bord d'une riviere. Il nous apperceut & eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traisna durant prés de deux lieuës. Il étoit assis sur une estrade; il lut d'abord notre *cheou-puen*, c'est à dire, le remerciment que nous luy faisions par écrit, selon la coûtume de la Chine. Ce *Cheou-puen* étoit écrit en ca- 1689.

racteres fort menus ; c'eſt ainſi que les Inferieurs en uſent à la Chine à l'égard de leurs Superieurs : & plus la dignité des Superieurs eſt élevée, plus les caracteres, dont les Inferieurs ſe ſervent, doivent eſtre petits & déliez ; ce qui paroiſt eſtre tres-incommode pour l'Empereur.

Ce grand Prince nous traita dans cette derniere viſite avec beaucoup de familiarité ; il nous demanda comment nous avions paſſé le *Kiang*, & s'il trouveroit ſur ſa route quelques-unes de nos Egliſes. Il nous montra luy-meſme ce qu'il avoit de Livres avec luy, & donna en notre preſence divers ordres aux Mandarins qu'il avoit appellez ; & aprés avoir fait mettre dans notre canot du pain de ſa table, &

quantité d'autres provisions, il nous renvoya comblez d'honneur.

Cependant le Pere Gerbillon & le Pere Bouvet ne manquoient pas d'occupation à *Pekin*. Comme les Peres Pereyra & Thomas étoient obligez depuis la mort du Pere Verbiest d'aller tous les jours au Palais, & de prendre soin du Tribunal des Mathematiques, les deux Peres François étoient chargez de presque toute la Chretienté, de cette grande Ville. Ils sortoient tous les jours pour entendre les Confessions des malades, & leur administrer les derniers Sacremens. Les Dimanches & les Festes ils étoient occupez à confesser les Fidelles, à instruire & baptiser les Catechumenes, & à faire les autres fon-

ctions propres de notre mini-
ſtere. L'Empereur qui les avoit
fort gouſtez tous deux avant
ſon voyage, les engagea à ſon
retour à apprendre la langue
Tartare, afin de pouvoir s'en-
tretenir avec eux. Il leur don-
na pour cela des Maiſtres, &
prit un ſoin particulier de leur
étude ; juſqu'à les interro-
ger, & à lire luy-meſme ce
qu'ils avoient composé, pour
voir le progrés qu'ils faiſoient
en cette Langue, qui eſt beau-
coup plus aiſée à apprendre
que la Chinoiſe.

Ce fut en ce temps-là qu'on
parla de faire la paix avec les
Moſcovites. Nous fuſmes fort
ſurpris d'apprendre que cette
Nation, qui eſt proche de nous
en Europe, fuſt en guerre avec
les Chinois. Ils avoient trouvé
le moyen de ſe faire un chemin

depuis Moſcou juſqu'à trois cens lieuës de la Chine, s'avançant d'abord par la Siberie, & ſur diverſes rivieres, comme l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Geniſſée*, l'*Angara* qui vient du lac *Païcal*, ſitué au milieu de la grande Tartarie. Ils entrerent enſuite dans la riviere de *Selenga*, & penetrerent juſqu'à celle que les Tartares appellent *Sangalien-oula*, & les Chinois *Helon-kian*, c'eſt à dire, *la riviere du Dragon noir*. Ce grand fleuve traverſe la Tartarie, & ſe jette dans la mer Orientale au Nord du Japon.

Les Moſcovites ne ſe contenterent pas de faire ces découvertes: ils baſtirent de diſtance en diſtance des Forts & des Villes ſur toutes ces rivieres, pour s'en aſſeurer la poſ-

ſeſſion. Les plus proches de la Chine étoient *Selenga*, *Nipchou*, & *Yacſa*. La premiere de ces Places eſtoit baſtie ſur la riviere de *Selenga*, la ſeconde ſur le *Helon-kian* au 52e degré de latitude ſeptentrionale, & preſque dans le meſme meridien que *Pekin*. La troiſiéme étoit ſur le meſme fleuve, mais beaucoup plus à l'Orient.

Les Tartares Orientaux, Sujets de l'Empereur, qui occupent toute cette vaſte étenduë de terre, qui eſt entre la grande muraille & la riviere de *Helon-kiam*, furent étonnez de voir les Moſcovites venir leur diſputer la chaſſe des martres zybelines dans un Pays, dont ils prétendoient eſtre les Maiſtres, & baſtir des Forts pour s'en emparer. Ils crurent qu'ils devoient s'y op-

poſer ; & c'eſt ce qui les obligea de prendre deux fois *Yacſa*. Les Moſcovites s'opiniaſtrerent à conſerver ce Fort, & à le rétablir autant de fois ; de ſorte que les ſujets de querelles & de diſpute augmentant tous les jours, il fallut en empeſcher les ſuites. On propoſa de part & d'autre de regler les limites des deux Empires. Les Czars de Moſcovie envoyerent leurs Plenipotentiaires à *Nip-chou*. L'Empereur y envoya auſſi des Ambaſſadeurs avec le Pere Thomas Pereyra Portugais, & le Pere Gerbillon, qui devoient leur ſervir d'Interpretes. Et afin de faire voir l'eſtime qu'il avoit pour ces deux Peres, il leur donna deux de ſes propres habits, & voulut qu'ils fuſſent aſſis avec les Mandarins du ſecond or-

dre; mais comme ces Officiers portent au col une eſpece de chapelet, qui eſt la marque de leur dignité, & qu'on ne croit pas tout-à-fait exempt de ſuperſtition, il permit aux Jeſuites de mettre leur propre chapelet à leur col, au lieu de celuy des Mandarins, & que par la croix & les medailles qui y ſont attachées, on pourroit facilement les reconnoiſtre, & diſcerner ce qu'ils étoient.

Il ſe trouve des occaſions importantes, où des manieres engageantes avec un peu d'uſage du monde, n'eſt pas inutile à un Miſſionnaire. Le Pere Gerbillon s'en ſervit avantageuſement en celle-cy. Comme il venoit de France, où l'on parle ſouvent des intereſts des Princes, & où les Guerres continuelles & les Traitez de

Paix font faire mille reflexions ſur ce qui eſt préjudiciable ou avantageux aux Nations, il eut le bonheur de trouver des expediens pour concilier les Chinois & les Moſcovites, qui ne s'accordoient ſur rien, & qui étoient preſts de rompre leurs Conferences. Les Moſcovites étoient fiers, & parloient avec hauteur; les Chinois de leur coſté croyoient eſtre les plus forts, parce qu'ils étoient venus avec une bonne armée, & qu'ils en attendoient une autre de la Tartarie Orientale, qui montoit le fleuve *Helon-kian.* Leur intention neanmoins n'étoit pas de faire la Guerre, car ils craignoient que les Tartares Occidentaux ne ſe joigniſſent aux Moſcovites, ou que ceux-cy ne donnaſſent du ſecours aux autres,

s'ils formoient quelque deſſein contre la Chine. Ainſi ils ſouhaitoient la Paix, & ne la pouvoient conclure. Les deux Peres les voyant dans cet embarras, & s'entretenant avec les Chinois ſur les difficultez qui arreſtoient la negociation, apprirent d'eux que l'Empereur permettroit volontiers aux Moſcovites de venir à *Pekin* tous les ans, pour faire leur commerce. *Si cela eſt*, repliqua le Pere Gerbillon, *tenez pour certain, Meſſieurs, qu'il n'eſt pas difficile de faire la Paix avec eux, & de les ramener dans tous vos ſentimens.* Les Plenipotentiaires Chinois l'entendirent avec plaiſir, & le prierent de paſſer dans le Camp des Moſcovites, & de leur propoſer les meſmes choſes qu'il venoit de leur dire. Il y alla, &

Dieu benit son entreprise ; car les Moscovites ayant conceu que la liberté de venir trafiquer tous les ans à *Pekin*, étoit le plus grand avantage qu'ils pouvoient esperer, comme le Pere le leur montra clairement, ils cederent *Yacsa*, & accepterent les limites que proposoit l'Empereur. Cette negociation ne dura que peu d'heures : le Pere revint au commencement de la nuit, avec un Traité de Paix tout dressé, que les Plenipotentiaires signerent deux jours aprés, & jurerent solemnellement à la teste de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des Chretiens, vray Seigneur du Ciel & de la Terre, qu'ils le garderoient fidellement.

Cette Paix fit beaucoup d'honneur aux deux Mission-

naires. Toute l'Armée les en felicita; mais celuy qui leur fit plus de caresses fut le Prince *Sosan*, Chef de l'Ambassade. Il les remercia plusieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, & leur dit en particulier qu'ils pouvoient compter sur luy, s'il avoit jamais occasion de leur faire plaisir. Le Pere Gerbillon prit ce moment pour luy découvrir nos sentimens. *Vous sçavez, Seigneur*, luy dit-il, *quels sont les motifs qui nous obligent de quitter tout ce que nous avons de plus cher en Europe, pour venir en ce Pays-cy. Tous nos desirs se terminent à faire connoistre le vray Dieu, & à faire garder sa sainte Loy. Mais ce qui nous desole, c'est que les derniers Edits défendent aux Chinois de l'embrasser. Nous vous supplions donc, puisque vous avez*

tant

tant de bonté pour nous de faire lever cette défense, quand vous y verrez quelque jour. Nous sentirons plus vivement cette grace, que si vous nous combliez de richesses & d'honnenrs; parce que la conversion des ames est l'unique bien, auquel nous soyons sensibles. Le Seigneur fut édifié de ce discours, & promit de nous servir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années aprés fort genereusement, quand on crût qu'il falloit demander ouvertement à l'Empereur la liberté de la Religion Chretienne.

Le Pere Verbiest, & les autres Peres de *Pekin*, avoient toûjours ardemment desiré d'obtenir cette grace. Ils avoient souvent pensé aux moyens, dont ils devoient se servir pour en venir à bout;

mais l'affaire leur avoit toûjours paru ſi délicate, qu'ils n'avoient oſé la propoſer, dans la crainte de faire confirmer peut-eſtre les anciens Edits, & de reduire la Religion à de plus faſcheuſes extremitez. Mais Dieu, dont la conduite eſt toûjours merveilleuſe, diſpoſa l'eſprit de l'Empereur à leur accorder cette grace. Voici comme la choſe ſe paſſa.

Ce Prince voyant tout ſon Empire dans une profonde paix, reſolut ou pour ſe divertir ou pour s'occuper, d'apprendre les Sciences de l'Europe. Il choiſit luy-meſme l'Arithmetique, les Elemens d'Euclide, la Geometrie pratique, & la Philoſophie. Le Pere Antoine Thomas, le Pere Gerbillon, & le Pere Bouvet eurent ordre de composer des

Traitez ſur ces matieres. Le premier eut pour ſon partage l'Arithmetique, & les deux autres les Elemens d'Euclide & la Geometrie. Ils compoſoient leurs Démonſtrations en Tartare. Ceux qu'on leur avoit donnez pour Maiſtres en cette Langue, les revoyoient avec eux; & ſi quelque mot leur paroiſſoit obſcur ou moins propre, ils en ſubſtituoient d'autres en la place. Les Peres preſentoient ces Démonſtrations, & les expliquoient à l'Empereur, qui comprenant facilement tout ce qu'on luy enſeignoit, admiroit de plus en plus la ſolidité de nos Sciences, & s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur.

Ils alloient tous les jours au Palais, & paſſoient deux heures le matin & deux heures

le ſoir avec l'Empereur. Il les faiſoit ordinairement monter ſur ſon eſtrade, & les obligeoit de s'aſſeoir à ſes coſtez pour luy montrer les figures, & pour les luy expliquer avec plus de facilité.

Le plaiſir qu'il prit aux premieres leçons qu'on luy donna, fut ſi grand que, quand meſme il alloit à ſon Palais de *Tchan-tchun-yüen*, qui eſt à deux lieuës de *Pekin*, il n'interrompoit pas ſon travail. Les Peres étoient obligez d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fiſt. Ils partoient de *Pekin* dés quatre heures du matin, & ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit ſe remettre au travail, & paſſer ſouvent une partie de la nuit à compoſer, & à

préparer les leçons du lendemain. La fatigue extréme que ces voyages continuels & ces veilles leur causoient, les accabloit quelquefois ; mais l'envie de contenter l'Empereur, & l'esperance de le rendre favorable à notre sainte Religion les soûtenoient, & adoucissoient toutes leurs peines. Quand ils étoient retirez, l'Empereur ne demeuroit pas oisif. Il repetoit en son particulier ce qu'on venoit de luy expliquer. Il relisoit les Démonstrations, il faisoit venir quelques-uns des Princes ses enfans pour les leur expliquer luy-mesme ; & il ne se donnoit aucun repos qu'il ne sceust parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'Empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq

ans, avec la meſme aſſiduité, ſans rien diminuer de ſon application aux affaires, & ſans manquer un ſeul jour à donner audience aux grands Officiers de ſa Maiſon, & aux Cours ſouveraines. Il ne s'arreſtoit pas à la ſeule ſpeculation, il y joignoit la pratique ; ce qui luy rendoit l'étude agreable, & luy faiſoit parfaitement comprendre ce qu'on luy enſeignoit. Quand on luy expliquoit par exemple les proportions des corps ſolides, il prenoit une boule, la faiſoit peſer exactement, & en meſuroit le diametre. Il calculoit enſuite quel poids devoit avoir une autre boule de meſme matiere, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diametre, ou quel diametre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un

plus petit poids. Il faisoit ensuite tourner une boule, qui avoit ces diametres ou ces poids, & il remarquoit si la pratique répondoit à la speculation. Il examinoit avec le mesme soin les proportions & la capacité des cubes, des cylindres, des cones entiers & tronquez, des pyramides & des spheroïdes.

Il nivela luy-mesme durant trois ou quatre lieuës, la pente d'une riviere. Il mesuroit quelquefois Geometriquement les distances des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivieres & des étangs, prenant ses stations, pointant ses instrumens dans toutes les formes, & faisant exactement son calcul. Ensuite il faisoit mesurer ces distances, & il étoit charmé, quand il voyoit que

ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit mesuré. Les Seigneurs de sa Cour, qui étoient presens, ne manquoient pas de luy en marquer de l'admiration: il recevoit avec plaisir leurs applaudissemens; mais il les tournoit presque toûjours à la loüange des Sciences d'Europe, & des Peres qui les luy enseignoient. L'Empereur s'occupoit ainsi, & vivoit avec eux dans une espece de familiarité, qui n'est pas ordinaire aux Princes de la Chine, lors que la persecution de *Ham-tcheou* éclata. Elle ne pouvoit arriver dans une conjoncture plus favorable.

On avoit tasché dans les commencemens de l'assoupir, par des Lettres de recommandation que le Prince Sosan, à

la priere du Pere Gerbillon, écrivoit luy-mesme de Tartarie, où il étoit avec l'Empereur ; mais ces Lettres arriverent trop tard. Le Vice-Roy de *Tche-kiam*, qui étoit l'auteur de cette persecution, ne pouvoit plus reculer avec honneur. Il avoit fait une Déclaration injurieuse au Christianisme, ordonné aux Fidelles de la Ville & de toute la Province de retourner à la Religion du Pays, fait fermer notre Eglise, & afficher à la porte une copie de sa Déclaration.

Le Pere Intorcetta fut appellé par son ordre dans les Tribunaux inferieurs, & interrogé par quelle permission il demeuroit dans la Ville. Ce fidelle Ministre de JESUS-CHRIST souffroit patiem-

ment tous les mauvais traitemens du Viceroy; mais il étoit extrémement ſenſible aux maux de ſon troupeau. *Ce qui m'afflige le plus*, m'écrivoit-il un jour, *ce ſont les violences qu'on exerce contre mes pauvres Chretiens. On tire d'eux de l'argent, on va dans leurs maiſons, on les maltraite, on leur arrache les ſaintes Images, & il n'eſt point de jour qu'on ne leur faſſe de nouvelles vexations.*

Les Peres de *Pekin* ayant receu des copies de tous les Actes & de toutes les procedures du Vice-Roy, & voyant que la perſecution ne ceſſoit point, conſulterent leurs amis ſur ce qu'ils avoient à faire. Tous furent d'avis qu'ils devoient recourir à la clemence de l'Empereur, & luy preſenter ces copies meſmes, qu'on

leur avoit envoyées. Le Prince, qui étoit fort content d'eux, les écouta favorablement : il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persecution, en ordonnant au Vice-Roy de se désister de son entreprise, & de laisser le Pere Intorcetta, & tous les Chrestiens en paix. *Mais ce sera toûjours à recommencer*, reprirent avec respect les Peres, *si votre Majesté n'a la bonté cette fois-cy d'y donner un remede durable. Car si maintenant que nous approchons tous les jours de sa personne, & qu'on voit les bontez qu'elle a pour nous, on ne laisse pas de traiter nos Freres & notre sainte Loy d'une maniere si violente, que ne devons-nous point craindre, quand nous n'aurons plus cet honneur?*

Comme le Pere Le Gobien a raconté fort au long tout ce

qui s'eſt paſſé en cette perſe-cution, dans *l'Hiſtoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine en faveur de la Religion Chretienne,* qu'il a donnée au Public, & qui fait le troiſiéme Tome des *Nouveaux Memoires de la Chine*, je ne le repeterai point ici. L'Empereur permit donc aux Peres de luy preſenter une Requeſte, afin que cette affaire fuſt jugée ſolemnellement par la voye des Tribunaux, & qu'on ſe reglaſt enſuite ſur cette déciſion dans les Provinces.

Ils en dreſſerent deux, pour choiſir celle qui conviendroit le mieux. Ce Prince les voulut voir, & aprés les avoir luy-meſme examinées, il leur fit dire que ces Requeſtes ne ſuffiſoient pas pour obliger les Tribunaux à leur accorder ce

qu'ils demandoient. Mais il n'en demeura pas là : car par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secretement une, capable de faire l'effet qu'on prétendoit. On avertit ensuite les Peres Pereyra & Thomas, qui avoient soin alors du Tribunal des Mathematiques, de la venir presenter publiquement un jour d'audience. L'Empereur, comme s'il n'en eust rien sceu, la receut avec divers autres memoires, & ordonna à la Cour des Rites de l'examiner selon la coûtume, & de luy en faire son rapport. J'ay oüi dire qu'on leur insinua de sa part, qu'il falloit avoir égard aux Peres Européans en cette occasion. Cependant les Mandarins n'en firent rien. Car aprés avoir rapporté tous les Edits qu'on

avoit faits pendant ſa minorité contre la Religion Chretienne, avec ce qu'ils contenoient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agiſſoit étoit déja décidée, & qu'on ne devoit point permettre l'exercice de cette Religion à la Chine. L'Empereur peu ſatisfait de leur réponſe la rejetta, & leur ordonna d'examiner une ſeconde fois la Requeſte qu'on leur avoit miſe entre les mains. C'étoit leur marquer aſſez clairement qu'il ſouhaitoit une réponſe favorable; mais ils n'eurent pas plus de complaiſance dans le ſecond rapport, que dans le premier. Ils rejetterent encore notre Religion, & perſiſterent à ne vouloir pas qu'elle fuſt authentiquement approuvée dans l'Empire.

On s'étonnera peut-estre qu'un Tribunal ait osé faire plusieurs fois de pareilles résistances, veu la déference parfaite que tous les Mandarins ont à la Chine, non seulement pour les ordres, mais mesme pour les moindres inclinations de l'Empereur. L'aversion que les Chinois ont toûjours euë pour les Etrangers, peut bien en cette occasion, en avoir porté quelques-uns d'entr'eux à se déclarer si ouvertement contre la liberté de la Religion Chretienne. Mais je croy, pour moy, que la fermeté qu'ils firent paroistre alors, venoit encore d'un autre principe. Lorsque l'Empereur interroge les Tribunaux, & qu'ils répondent selon les Loix, on ne peut les blasmer ni leur faire le moindre reproche; au lieu que

s'ils répondent d'une autre maniere, les Cenſeurs de l'Empire ont droit de les accuſer, & l'Empereur a droit de les faire punir, pour n'avoir pas ſuivi les Loix. Ce qui me confirme dans ma penſée, c'eſt que le Prince *Soſan* dit nettement à l'Empereur, qu'il falloit qu'il uſaſt de ſon autorité, pour revoquer & abroger les Edits qui proſcrivoient la Loy de Dieu. De plus, la ſuite nous a fait connoiſtre que la Cour des Rites, bien loin de nous eſtre contraire, comme elle étoit autrefois, a paru diſpoſée dans ces derniers temps à nous faire plaiſir.

Quoy qu'il en ſoit, l'Empereur voyant qu'on n'obtiendroit rien par la voye des Tribunaux, prit le parti d'approuver ce que la Cour des Rites

avoit jugé. Cette Cour permettoit au Pere Intorcetta de demeurer à *Ham-tcheou*, & aux Européans ſeulement d'adorer le Dieu du Ciel dans leurs Egliſes, & de faire profeſſion de la Religion Chretienne : mais elle défendoit aux Chinois de l'embraſſer, & confirmoit les anciens Edits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les Peres, & elle les jetta dans une ſi grande conſternation, que l'Empereur en fut ſurpris & touché. Il taſcha donc de les conſoler : mais leur affliction étoit trop grande, pour eſtre ſoulagée par des paroles ou par des careſſes. *Nous ſommes*, diſoient-ils à ceux qui leur parloient de ſa part, *comme des gens qui ont continuellement devant les yeux, les corps morts de leurs peres & de*

leurs meres (c'eſt une expreſſion qui frappe beaucoup les Chinois.) L'Empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entr'eux dans les Provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincroient tout le monde de l'eſtime qu'il faiſoit des Peres Européans, & de l'approbation qu'il donnoit à leur Loy. Enfin voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, ſembloit s'augmenter chaque jour, & qu'ils paroiſſoient ne plus s'affectionner à rien, il envoya querir le Prince *Soſan*, pour le conſulter ſur les moyens qu'il pourroit y avoir de les contenter.

Ce Miniſtre zelé ſe ſouvint alors de la parole qu'il avoit donnée au Pere Gerbillon à la paix de *Nipchou*. Aprés avoir fait l'éloge des Peres, il repre-

ſenta à l'Empereur les ſervices conſiderables qu'ils avoient rendus à l'Etat, & ceux qu'ils rendoient encore tous les jours à Sa Majeſté ; que leur profeſſion leur faiſant mépriſer les dignitez & les richeſſes, on ne pouvoit les recompenſer, qu'en leur permettant de preſcher publiquement leur Loy par tout l'Empire ; que cette Loy étoit ſainte, puiſqu'elle proſcrivoit tous les vices, & qu'elle enſeignoit la pratique de toutes les vertus. L'Empereur convenoit de tout ce que luy repreſentoit le Prince *Soſan. Mais quel moyen de les ſatisfaire*, dit ce grand Prince, *ſi les Tribunaux s'obſtinent à ne vouloir pas approuver leur Loy? Seigneur*, répondit-il, *il faut leur montrer que vous eſtes le Maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai*

trouver les Mandarins, & je leur parlerai si fortement, qu'il n'y en aura aucun, qui s'éloigne des sentimens de Votre Majesté.

Je ne rapporterai point ici la Harangue qu'il leur fit, parce qu'on la trouve dans le Livre dont j'ai déja parlé[a]. Rien n'est plus vif, plus fort, ni plus digne de ce grand homme. Son esprit, son cœur, sa droiture & sa grandeur d'ame y paroissent également. Les Mandarins Tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons, les Chinois suivirent, & consentirent à ce qu'il voulut. L'Acte fut dressé sur le champ, & il y fit mettre de si grands éloges de la Loy Chretienne, que l'Empereur, dit-on, en ef-

a L'Histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine, en faveur de la Religion Chretienne.

façа quelques-uns luy-mesme; il laissa neanmoins les points essentiels, qui regardoient la sainteté de la Religion, la vie exemplaire des Missionnaires, qui la preschoient à la Chine depuis cent ans, la permission qu'on donnoit aux Chinois de l'embrasser, & la conservation des Eglises qu'on avoit déja faites. Il ratifia tous ces points, & la Cour des Rites les envoya, selon la coûtume, par toutes les Villes de l'Empire, où ils furent affichez publiquement, & enregistrez dans les Audiences.

Voila de quelle maniere on obtint la liberté de la Religion Chretienne, qu'on desiroit depuis tant d'années, & pour laquelle on avoit fait tant de prieres en Europe & à la Chine. Et par une disposition par-

ticuliere de la Providence, Dieu permit que les Sciences, dont nous faiſons profeſſion, & dans leſquelles nous avons taſché de nous rendre habiles avant que de paſſer à la Chine, furent ce qui diſpoſa l'Empereur à nous accorder cette grace ; tant il eſt vray qu'il ne faut pas negliger ces ſortes de moyens, tout humains qu'ils ſont, quoy qu'on ne doive pas s'y appuyer comme ſur des ſecours infaillibles ou abſolument neceſſaires ; puiſque l'établiſſement de la Religion & la converſion des Infidelles eſt toûjours l'ouvrage de la grace toute-puiſſante du Seigneur.

On nous a rapporté pluſieurs fois que quelques Miſſionnaires avoient témoigné faire peu de cas de cet Edit,

parce qu'ils n'avoient pas toute la liberté qu'ils auroient souhaitée pour s'établir en divers lieux, & que quelques Mandarins s'opposoient encore à la predication de l'Evangile, & détournoient les Infidelles de se faire Chretiens. Ces sentimens me paroissent peu raisonnables: car quand l'Empereur auroit permis de bastir des Eglises par tout, ce que son Edit ne déclare pas, un Missionnaire doit toûjours se souvenir que les persecutions sont inseparables de son Etat, & des entreprises qu'il formera pour la gloire de Dieu. On pourroit demander à ces personnes, s'il leur seroit aisé de s'établir à leur choix dans toutes les Villes d'Europe, où cependant les Gouverneurs & les Magistrats sont Chretiens,

& diſpoſez à favoriſer tout ce qui regarde la gloire & le ſervice de Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner ſi l'on trouve quelques oppoſitions à la Chine, où les Mandarins ſont Payens, & quelquefois amis particuliers des Bonzes, ou fort éloignez du Chriſtianiſme. Il eſt vray neanmoins que ces Mandarins là meſme ſont beaucoup retenus par cet Edit, & que depuis que nous l'avons obtenu, les Miſſionnaires vivent plus en repos dans les Provinces. On ne les inquiete plus ſur les Egliſes, qu'ils ont déja: & s'ils en veulent faire de nouvelles, pour peu de ſoin qu'ils prennent de s'attirer l'amitié des Gouverneurs & des autres Officiers des lieux, ſoit en leur faiſant quelque preſent, ſoit en cherchant des re-

commandations

commandations auprés d'eux, ils réüssissent toûjours. Pour les Mandarins qui nous sont affectionnez, ils se prévalent à toute occasion de la Déclaration de l'Empereur pour nous soûtenir, contre ceux qui veulent mettre obstacle à nos établissemens. Enfin il est certain que l'Empereur croit nous avoir fait une grande faveur de nous l'accorder; car lorsqu'on luy annonça que tous les Peres étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier; *Ils ont grande raison*, repliqua-t-il, *mais avertissez-les qu'ils écrivent dans les Provinces à leurs Compagnons, de ne se prévaloir pas trop de la permission qu'on leur donne, & de s'en servir avec tant de sagesse, que je ne reçoive jamais aucune plainte de la part des Mandarins : car s'ils m'en*

faiſoient, ajouta-t-il, *je la revoquerois ſur le champ, & alors ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux-meſmes.*

Aprés que cette affaire de l'Edit fut achevée, l'Empereur reprit ſes Etudes, & les Peres continuerent à le ſervir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des inſtrumens de Mathematique: nous luy envoyaſmes les noſtres, qu'il avoit déja vus; mais il n'en connoiſſoit pas alors l'uſage. Il les trouva ſi beaux & ſi juſtes (car ils étoient faits par les plus habiles Maiſtres de Paris) qu'il deſira d'en avoir davantage. Les Mandarins en firent chercher dans tous les Ports, & envoyerent à Pekin tout ce qu'ils en purent trouver. L'Empereur au commencement les recevoit tous, de quelque nature

qu'ils fussent ; & ce n'étoit pas un petit travail pour les Peres de la Cour, que d'en deviner l'usage ; car il falloit le mettre par écrit clairement, & le montrer à ce Prince, qui est exact, & qui ne laisse rien passer.

Nous n'étions en ce temps-là que cinq Peres François à la Chine, deux à la Cour, & trois dans les Provinces. J'étois à *Nankin* avec le Pere Gabiani, & Messieurs les Evesques de Basilée & d'Argolis, comme j'ay déja dit. Le Pere de Visdelou & le Pere le Comte travailloient avec beaucoup de fruit dans les Provinces de *Chansi* & de *Chensi*, lors que le demon, ennemi de la paix, nous vint donner un autre sujet d'affliction. Les Portugais de *Macao* se saisirent d'un jeu-

ne Peintre François, qui nous apportoit nos pensions avec quelques Livres, & quelques instrumens de Mathematique. Ils le mirent en prison, & l'envoyerent sous bonne garde à *Goa*, où il mourut quelque temps aprés. La perte que nous souffrismes en cette occasion nous réduisit à de si grandes extremitez, que le Pere le Comte & le Pere de Visdelou furent obligez de quitter leurs Missions, & de s'approcher des Ports pour y pouvoir subsister. J'allai avec le Pere le Comte à *Canton*, dans le dessein de nous faire rendre justice, & d'empescher qu'il n'arrivast rien de semblable à l'avenir. Nous fismes dans nostre voyage & à *Canton* quelques observations assez curieuses, & entr'autres celle du pas-

ſage de Mercure ſous le Soleil. Le Pere le Comte fit auſſi une Carte à grands points de la riviere, depuis *Nankin* juſqu'à *Canton.* Nous priſmes en paſſant par *Nan-tchan-fou*, *Nan-gan-fou*, & *Can-tcheou-fou*, la hauteur du Pôle de ces Villes.

Le *Tçonto* de la Province de Canton ayant appris que nous y étions arrivez, nous fit l'honneur de nous envoyer un de ſes Officiers, pour nous inviter à l'aller voir à *Tchao-kin*, Ville du premier ordre, où il fait ſa reſidence ordinaire. C'eſt un Seigneur de merite, honneſte homme, genereux, reſpecté des Mandarins, adoré du peuple, & ami des François, qu'il a toûjours traité avec beaucoup de diſtinction & d'honneur. Dans les quatre

voyages que j'ay fait à *Canton*, ſoit pour nos affaires particulieres, ſoit par l'ordre de l'Empereur, j'ay eu lieu de le voir ſouvent, & de lier avec luy commerce d'amitié.

On va par eau de *Canton* à *Tchao-kin*. Aprés cinq lieuës de chemin, on trouve *Fo-chan*, le plus grand Village qui ſoit au monde. Je l'appelle Village, parce qu'il n'eſt point reveſtu de murailles, & qu'il n'a point de Gouverneur particulier, quoy qu'il s'y faſſe un fort grand commerce, & qu'il y ait plus de peuple & plus de maiſons qu'à *Canton* meſme. On y compte, au moins, un million d'ames. Les Jeſuites de la Province du Japon y ont une belle Egliſe, & une nombreuſe Chretienté. Douze lieuës au deſſus de *Fo-chan* la riviere ſe

divise en trois bras; l'un vient du Nord, l'autre va à *Tchao-kin*, & le troisiéme à *Canton.* On rencontre dans ce conflant une Ville du troisiéme ordre, nommée *Sant.-choüy*, c'est à dire, *les trois rivieres* ou *les trois eaux.* Quand quelque Envoyé de distinction vient de la Cour, le *Tçonto* & le Vice-Roy vont le recevoir dans cette Ville, & le conduisent jusques-là à son retour. C'est ce qui les a obligez de bastir sur le bord de l'eau une maison, dont la veuë est enchantée. Les Peres Augustins ont une Mission à *Tchao-kin.* J'ay logé souvent dans leur Maison, & c'est là que j'ay connu le Pere Michel Rubio, homme droit, sincere, sçavant, & de bon conseil: ce qui luy attiroit l'estime & la confiance

de tous les Miſſionnaires.

Quand nous fuſmes de retour à *Nankin*, où nous avions laiſſé le Pere de Viſdelou, nous reſoluſmes d'envoyer le Pere le Comte en Europe, pour les affaires de notre Miſſion. Monſeigneur Gregoire Lopez Eveſque de Baſilée, Vicaire Apoſtolique de *Nankin*, de *Pekin*, & des autres Provinces ſeptentrionales de la Chine, mourut en ce temps-là dans de grands ſentimens de pieté: nous aſſiſtaſmes à ſes obſeques, qui ſe firent avec les meſmes ceremonies que celles du Pere Verbieſt. Le R. Pere Jean François de Leoniſſa ſon Provicaire, fit ſon éloge dans une Lettre circulaire, qui fut répanduë par la Chine, & qu'il envoya l'année ſuivante à la ſacrée Congregation. Je la joindrois

drois à cette Lettre, si j'en avois une copie: ce seroit un témoignage bien authentique de la vertu & du merite de ce saint Prelat, qui avoit un zele incomparable pour la conversion de ses Compatriotes. Il m'a souvent parlé de la maniere, dont les Missionnaires se doivent comporter à la Chine, s'ils veulent y établir solidement la Foy. Il prouvoit par des exemples sensibles, tout ce qu'il me disoit: & comme il sçavoit parfaitement les coûtumes de sa Nation, & qu'il avoit beaucoup d'experience & de bon sens, je l'écoutois avec respect.

Sur la fin de l'année 1692. nous retournasmes à *Canton*, le Pere de Visdelou & moy. Il falloit y faire un établissement solide, pour recevoir les Mis-

ſionnaires que nous attendions. La maiſon fut achetée ; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous receuſmes ordre de l'Empereur de venir tous deux à la Cour. Cet ordre portoit, que le Pere le Comte y vint auſſi à ſon retour d'Europe ; & nous fuſmes chargez de l'en avertir. Les Vicaires Apoſtoliques & les Miſſionnaires ſe réjoüirent de cette nouvelle, & la regarderent comme un coup du Ciel, non ſeulement pour nous, mais encore pour toute la Miſſion. *Qui ſçait*, m'écrivit un des plus zelez d'entr'eux, *ſi Dieu n'a pas permis toutes les peines que vous avez ſouffertes, pour eſtre à portée d'aider l'Egliſe dans le beſoin?* Ut *in tali tempore parareris?* En paſſant par la Province de *Nankin*, nous

Epheſ. 4.

eusmes la consolation d'embrasser le Pere Gabiani pour la derniere fois ; car il sentoit déja les infirmitez, dont il mourut deux ans aprés, accablé de travaux, & plein de merites devant Dieu. Nous visimes aussi Monseigneur l'Evesque d'Argolis, & le R. Pere de Leonissa Vicaire Apostolique de *Nankin* & de *Pekin*, par la mort de Monseigneur l'Evesque de Basilée. Ils comptoient beaucoup sur nous, & sur les services que nous leur pourrions rendre, quand nous serions à la Cour.

L'Empereur étoit malade, lors que nous y arrivasmes ; le Pere Gerbillon, & le Pere Pereyra passoient les nuits au Palais, par son ordre. Ce grand Prince ne laissa pas de penser à nous, & d'envoyer à quel-

ques lieuës de la Ville au devant de nous les autres Peres, avec un Gentilhomme de ſa Chambre, qui nous dit de ſa part, que s'il euſt eſté informé de notre route, il les auroit envoyez encore plus loin. Nous allaſmes deſcendre au Palais, & nous y paſſaſmes le reſte du jour, dans un appartement qui étoit prés de celuy de l'Empereur. Le Prince ſon fils aiſné nous fit l'honneur de nous y venir trouver, & de nous marquer mille bontez. Le *Hoang-taï-tcé*, qui eſt le Prince heritier & le ſecond de ſes enfans, y vint auſſi. Comme il eſt habile dans les Livres Chinois, il témoigna une affection particuliere au Pere de Viſdelou, qui avoit la reputation d'y eſtre ſçavant. Aprés quelques entretiens, le

Prince fit apporter des Livres anciens, & les montra au Pere. A l'ouverture du Livre le Pere les expliqua avec tant de facilité & de netteté, que le Prince en fut surpris, & dit deux ou trois fois aux Mandarins, qui l'accompagnoient: *Ta toug*, IL *les entend parfaitement.* Il luy demanda ensuite ce qu'il pensoit des Livres Chinois, & s'ils s'accordoient avec notre Religion. Le Pere aprés s'estre excusé modestement, répondit que notre Religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens Livres; mais non pas avec ce que les Interpretes avoient écrit. *Il faut avoüer aussi*, repartit le Prince, *que les nouveaux Interpretes, n'ont pas toûjours bien pris le sens de nos anciens Auteurs.* Depuis cette

conference le Prince heritier a eu une eſtime particuliere pour le Pere de Viſdelou, & il luy en a meſme donné des marques éclatantes, dont nous eſperons que la Religion tirera de grands avantages. Ce Prince nous parla des Livres du Pere Matthieu Ricci, & nous fit de ſi grands éloges de l'eſprit & de l'érudition de ce Pere, qui eſt le Fondateur de la Miſſion de la Chine, que les plus habiles Chinois s'en ſeroient tenus honorez.

Depuis deux ans l'Empereur avoit beaucoup examiné nos remedes d'Europe, & particulierement les paſtes medicinales que le Roy fait diſtribuer aux pauvres par tout ſon Royaume. Nous luy avions marqué toutes les maladies qu'elles gueriſſent en France,

& il avoit vu par des experiences reïterées, qu'elles faisoient en effet des cures si merveilleuses & si promptes, qu'un homme à l'extremité, & dont on n'attendoit plus que la mort, se trouvoit souvent le lendemain hors de danger. Des effets si surprenans luy firent donner à ces pastes le nom de *Chin-yo*, ou *de remedes divins.* La maladie qu'il avoit alors étoit un commencement de fiévre maligne. Quoy qu'il sceust par plusieurs exemples certains, que les pastes guerissoient son mal, les Medecins Chinois ne jugerent pas à propos de luy en faire prendre, & ils le traiterent d'une autre maniere: mais l'Empereur voyant que le mal augmentoit, & craignant un transport au cerveau, prit son parti, &

ſe fit donner une demie priſe de ces paſtes. La fiévre le quitta ſur le ſoir, & les jours ſuivans il ſe porta mieux : il eut enſuite quelques accés de fiévre tierce, peut-eſtre pour ne s'eſtre pas purgé ſuffiſamment. Quoy que ces accés ne fuſſent pas violens, & qu'ils ne duraſſent que deux heures, il en eut de l'inquietude. Il fit publier par toute la Ville, que ſi quelqu'un ſçavoit quelques remedes contre la fiévre tierce, il euſt à en avertir inceſſamment, & que ceux qui en étoient actuellement malades, vinſſent au Palais pour en eſtre gueris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'experiences. Un Bonze ſe diſtingua particulierement. Il fit tirer d'un puits un ſceau d'eau fraiſche, qu'on luy apporta de-

vant quatre des plus grands Seigneurs de la Cour, députez de l'Empereur pour recevoir tous les remedes qu'on apporteroit, & pour assister aux épreuves, afin d'en faire ensuite leur rapport. Ces quatre Seigneurs étoient le Prince *Sosan*, *Mim-ta-gin*, un oncle de l'Empereur, & un oncle du Prince, tous quatre Ministres d'Etat, & d'une sagesse consommée. Le Bonze remplit une tasse de cette eau, & sortant de la salle il la presenta premierement au Soleil, en élevant les mains & les yeux au Ciel; & se tournant ensuite vers les quatre parties du monde, il fit cent postures qui paroissoient mysterieuses aux Payens. Quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un febricitant, qui attendoit sa guerison

à genoux, & qui la ſouhaitoit ardemment; mais le remede n'eut aucun effet, & le Bonze paſſa pour un impoſteur.

On en étoit là, lors que nous arrivaſmes à la Cour le Pere de Viſdelou & moy. Nous apportions une livre de Quinquina, que le Pere Dolu plein de charité pour nous, nous avoit envoyée de *Pondichery*. Ce remede étoit encore inconnu à *Pekin*. Nous allaſmes le preſenter, comme le remede le plus ſeur qu'on euſt en Europe, contre les fiévres intermittentes. Les quatre Seigneurs, dont nous avons parlé, nous receurent avec joye; nous leur diſmes la maniere dont il falloit le préparer, & s'en ſervir conformément à l'imprimé fait en France par ordre du Roy. Ils ne ſe contenterent pas de

cela, ils voulurent sçavoir d'où venoit le Quinquina, quels en étoient les effets, quelles maladies il gueriſſoit, comment le Roy l'avoit rendu public pour le ſoulagement de ſes Peuples, aprés avoir donné à celuy qui avoit le ſecret, une recompenſe digne d'un ſi grand Monarque.

On fit le lendemain l'experience de ce remede ſur trois malades. On le donna à l'un aprés ſon accés, à l'autre le jour de l'accés, & au troiſiéme le jour qu'il avoit du repos. Je ne ſçay ſi Dieu voulut faire paroiſtre ſa puiſſance en cette occaſion, ou ſi ce fut un effet naturel du remede. Ces trois malades, qu'on gardoit à veuë dans le Palais, furent guéris tous trois dés cette premiere priſe. On en donna avis

ſur le champ à l'Empereur, qui auroit pris ce jour là meſme du Quinquina, ſi le Prince heritier, qui étoit extrémement inquiet de la maladie d'un pere qu'il aime tendrement, n'eût craint quelque mauvais effet d'un remede qu'on ne connoiſſoit pas encore. Il appella les Grands, & leur fit des reproches d'en avoir parlé ſi-toſt à l'Empereur. Ceux-cy s'excuſerent modeſtement : mais pour montrer qu'il n'y avoit rien à craindre (car de tout ce que nous leur avions raconté, ils avoient jugé que le Quinquina ne faiſoit aucun mal) ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, & le Prince y conſentit. Incontinent on apporta des taſſes avec du vin & du Quinquina ; le Prince fit luy-meſme le mélange, & les

quatre Seigneurs en prirent devant luy, ſur les ſix heures du ſoir. Ils ſe retirerent enſuite, & dormirent tranquillement, ſans reſſentir la moindre incommodité. L'Empereur, qui avoit fort mal paſſé la nuit, fit appeller ſur les trois heures du matin le Prince *Soſan*; & ayant appris que luy & les autres Seigneurs ſe portoient bien, il prit le Quinquina ſans déliberer davantage. Il attendoit la fiévre ce jour là, ſur les trois heures aprés midi; mais elle ne vint point: il fut tranquille le reſte du jour, & la nuit ſuivante. La joye fut grande dans le Palais, les quatre Seigneurs nous firent le lendemain des conjouïſſances ſur la bonté de notre remede. Nous en rapportaſmes toute la gloire à Dieu, qui luy avoit don-

né ſa benediction. L'Empereur continua les jours ſuivans à prendre du Quinquina, & à ſe porter mieux de jour en jour.

Quand il fut entierement rétabli, il recompenſa tous ceux qui l'avoient ſervi pendant ſa maladie, ou qui luy avoient apporté quelques remedes, quoy qu'il ne les euſt pas pris. Mais il punit rigoureuſement trois de ſes Medecins, pour avoir été d'avis, dans la violence de ſon mal, de ne luy donner aucun remede. *Quoy*, leur dit-il, *vous m'abandonnez dans le danger, de peur qu'on ne vous impute ma mort; & vous ne craignez pas que je meure, en ne me donnant aucun ſecours.* Il ordonna au Tribunal des Crimes d'examiner leur conduite, & de les juger ſuivant les Loix. Ce Tribunal

les condamna à mort ; mais l'Empereur leur fit grace, & les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement, que les pastes Medicinales du Pere Gerbillon & du Pere Bouvet luy avoient sauvé la vie, & que le Quinquina que nous luy avions apporté, le Pere de Visdelou & moy, l'avoit délivré de la fiévre tierce, & qu'il vouloit nous en récompenser. Dans cette veuë il se fit apporter le plan de toutes les maisons, qui luy appartenoient dans la premiere enceinte de son Palais : il choisit la plus grande & la plus commode (c'étoit celle d'un Mandarin, qui avoit esté Gouverneur du Prince heritier) mais cet Officier ayant commis une faute, qui meritoit la mort,

tous ſes biens avoient eſté confiſquez, & on l'avoit exilé en Tartarie.

Le 4e Juillet de l'année 1693. l'Empereur nous fit venir au Palais, & nous fit dire par un des Gentilhommes de ſa Chambre ces paroles : *L'Empereur vous fait don d'une maiſon à vous quatre dans le Hoang-Tching*, c'eſt à dire, *dans la premiere enceinte de ſon Palais.* Aprés avoir entendu ces paroles à genoux, ſelon le ceremonial de la Chine, nous nous levaſmes, & cet Officier nous conduiſit dans l'appartement de l'Empereur, pour y faire notre remerciment, ſans que le Prince fuſt preſent. Pluſieurs Mandarins qui ſe trouverent là par hazard, aſſiſterent à cette ceremonie auſſi-bien que le Pere Pereyra, & un autre Pere de notre

notre Compagnie, lesquels étoient venus au Palais pour quelques autres affaires. Ils se rangerent tous à droit & à gauche, se tenant debout & dans un grand silence un peu éloignez de nous, pendant que les Peres Gerbillon, Bouvet, de Visdelou & moy rangez sur une mesme ligne au milieu d'eux, fismes trois genuflexions & neuf inclinations profondes, jusqu'à toucher la terre avec le front, pour marquer notre reconnoissance. Nous recommençasmes cette ceremonie le lendemain devant l'Empereur, qui eut la bonté de nous appeller en particulier, & de nous parler dans les termes du monde les plus obligeans. Il fit mettre entre les mains du Pere Bouvet les presens qu'il envoyoit en France, & le char-

gea d'informer le Roy de la faveur qu'il venoit de nous faire.

Nous prismes possession de notre maison le 12[e] Juillet : mais comme elle n'étoit pas accommodée à nos usages, l'Empereur ordonna au Tribunal des Edifices, d'y faire faire toutes les reparations que nous souhaiterions ; ce qui fut executé sur le champ. Ce Tribunal envoya quatre Architectes, avec tous les materiaux necessaires, & nomma deux Mandarins pour conduire l'ouvrage. Tout étant prest le 19[e] Decembre, nous dédiasmes notre Chapelle à l'honneur de Jesus-Christ mourant sur la Croix, pour le salut des hommes, & nous en fismes le lendemain l'ouverture avec ceremonie. Plusieurs Chretiens s'y rendirent le ma-

tin, & remercierent Dieu avec nous de ce qu'il vouloit estre honoré dans le Palais de l'Empereur, où jusqu'alors on n'avoit offert que des sacrifices impies. Le Pere de Visdelou fit un Discours sur l'obligation de sanctifier les Dimanches & les Festes, & de venir ces jours là à l'Eglise.

Depuis ce temps-là le Pere Gerbillon prescha tous les Dimanches, & expliqua aux Fidelles les principaux devoirs du Chretien. Nous baptizasmes plusieurs Catechumenes, qui nous apportoient leurs Idoles & les jettoient sous les bancs & sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisoient. Tous les Dimanches & les Festes nous avions quelque Baptesme. Le Pere de Visdelou se chargea du soin d'instruire

les Proſelytes, & nous euſmes en peu de temps une floriſſante Chretienté. Les plus fervens Chretiens nous amenoient leurs amis, pour leur parler de la Loy de Dieu. Le fameux *Hiu-cum*, ancien Eunuque du Palais, ſe diſtinguoit parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce ſaint homme avoit beaucoup ſouffert dans la derniere perſecution; il avoit eſté long-temps en priſon avec les Peres, & on l'avoit chargé auſſi-bien qu'eux de neuf groſſes chaiſnes. Ce rude traitement ne fit qu'animer ſon zele: jamais homme ne rougit moins de l'Evangile: il ſoûtenoit devant les Juges la cauſe de Dieu & le parti de la Religion; & il leur parloit avec une ſainte liberté, qu'il conſerva juſqu'à la mort. Dieu luy

avoit donné des biens considerables; il les employa tous au soulagement des pauvres. Si les Chretiens, qui venoient à *Pekin* des Provinces éloignées ou des Villes voisines, n'avoient point de lieu où se retirer, il les recevoit avec charité dans sa maison; & quand ils étoient pauvres, il les nourrissoit. Il porta si loin cette sainte hospitalité, qu'il tomba luy-mesme dans la misere, & qu'il se vit reduit à recevoir l'aumosne, aprés l'avoir faite si souvent & si liberalement aux autres. Il avoit un si grand talent de parler de Dieu, que les plus grands Seigneurs se faisoient un plaisir de l'entendre. Il inspiroit à tout le monde une devotion tendre pour la sainte Vierge, qu'il honoroit particulierement. Dans ses

vifites il fe faifoit un honneur de porter fon Chapelet au col, avec les Medailles que les anciens Miffionnaires luy avoient données. Il avoit une affection particuliere pour notre Maifon ; & quoy qu'il en fuft éloigné de prés d'une lieuë, il venoit fouvent prier Dieu dans notre Chapelle. Une de fes occupations les plus ordinaires, étoit d'aller à la campagne vifiter les Chretiens, les inftruire & les entretenir dans la ferveur. Il y faifoit prefque toûjours de nouveaux Profelytes, qu'on baptifoit chez nous ou dans les autres Eglifes, aprés qu'ils étoient fuffifamment inftruits.

Un des plus confiderables que nous baptizafmes en ces commencemens dans notre Chapelle, fut un Colonel Tar-

tare de la Maiſon de l'Empereur. Cet Officier demeuroit prés de notre Maiſon : il avoit épouſé une Dame Chreſtienne fort vertueuſe, qui ne ceſſoit depuis long-temps de prier Dieu pour la converſion de ſon mari. Elle luy parloit ſouvent de la ſainteté de notre Religion, & des biens que le Seigneur du Ciel préparoit dans l'autre vie, à ceux qui le ſervoient fidellement en celle-cy. Une autre fois elle luy expliquoit nos principaux myſteres, & ce qu'il faut croire pour eſtre Chretien. Il l'écoutoit volontiers ; mais les ſoins & les embarras du ſiecle étouffoient incontinent le grain de la divine parole, qui tomboit dans ſon cœur ſans y prendre racine. Il n'avoit preſque pas un moment à luy ; ſa Charge

l'obligeoit d'aller tous les matins au Palais, il y demeuroit tout le jour, & il n'en revenoit que bien avant dans la nuit. S'il euſt ſceu lire, il auroit pu s'inſtruire par la lecture de nos Livres ; mais on n'en demande pas tant à un Officier Tartare, dont tout le merite eſt de ſçavoir bien monter à cheval & tirer de l'arc, & d'eſtre fidelle & prompt à executer les ordres du Prince. Dieu neanmoins le toucha, dans le temps que l'Empereur partoit pour un voyage de Tartarie. Comme l'Officier le devoit ſuivre, il reſolut de ſe faire baptiſer avant que de partir. Il vint donc nous trouver à ſix heures du ſoir, pour nous demander le Bapteſme. Quelque bonne volonté que nous euſſions de le contenter, nous

nous trouvasmes d'abord arrê-tez ; parce qu'il ne sçavoit aucune des prieres que nous faisons toûjours reciter aux Catechumenes, avant que de leur conferer le Baptesme.

Mon Pere, me dit-il, *ne demandez pas de moy que je sçache toutes ces Prieres par cœur ; car je n'ay ni assez de memoire pour les retenir, ni personne pour me les repeter continuellement ; je ne sçay point lire non plus pour les apprendre dans un Livre : mais je croy tous les mysteres de la Religion, un Dieu en trois personnes, la seconde personne qui s'est faite homme, & qui a souffert la mort pour notre salut. Je croy que ceux qui gardent la Loy seront sauvez, & que ceux qui ne la gardent pas seront damnez éternellement. Je n'ay aucun empeschement pour me faire Chrestien ; car je n'ay*

qu'une femme, & je n'en veux jamais avoir qu'une : il n'y a point d'Idoles dans ma maiſon, & je n'en adore aucune. J'adore ſeulement le Seigneur du Ciel, & je veux l'aimer & le ſervir toute ma vie.

Tout cela ne nous contentoit point, parce que nous voulions qu'il ſceuſt ſes Prieres ; & nous commencions à luy perſuader qu'il differaſt ſon Bapteſme aprés ſon retour, parce qu'alors on l'aideroit à les apprendre. *Mais, mon Pere,* me repliqua-t-il, *ſi je meurs dans ce voyage, mon ame ſera perduë, & vous pouvez la ſauver en me baptiſant à preſent. Car qui eſt-ce qui me baptiſera, ſi je tombe malade? Vous voyez que je ſuis preſt à tout, que je croy tous les Articles de votre Loy, & que je la veux garder toute*

ma vie. J'ay laiſſé le Palais, & je ſuis venu icy à la haſte, pour vous prier de me faire cette grace. Je n'ay que deux heures pour me préparer à mon départ; car il faut que je marche cette nuit. Mon Pere, continua-t-il, *au nom Dieu, ne me refuſez pas cette grace.*

La ſincerité de cet Officier nous plût: nous crûmes, tout bien examiné, qu'il falloit agir avec luy, comme on fait avec ceux qui ſont en danger de mort. Aprés donc luy avoir recommandé d'apprendre les Prieres le mieux qu'il pourroit, quand il ſeroit de retour, & d'adorer tous les matins & tous les ſoirs le Seigneur du Ciel, & qu'il nous eût promis de garder fidellement ſa ſainte Loy, je le baptiſay dans notre Chapelle, en preſence de nos

Peres, & de nos domeſtiques, & je luy donnai le nom de Joſeph. Je ne ſçaurois dire avec quelle joye & quelle conſolation il receut cette grace : il nous embraſſa, & ſe jetta à nos genoux ; il frappa ſouvent la terre de ſon front, pour nous marquer ſa reconnoiſſance. Ce qu'il avoit préveu arriva ; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage il tomba malade, & mourut huit jours aprés. J'eſpere que Dieu, qui luy avoit donné ces ſentimens, luy aura fait miſericorde.

Nous baptizaſmes encore le fils d'un jeune Seigneur, qui portoit la ceinture rouge, pour ſignifier qu'il étoit allié à la Famille Royale. Cet enfant étant auprés du feu, fit tomber ſur luy une chaudiere d'eau boüillante. Il crioit & ſouffroit

des douleurs tres-violentes : son pere allarmé, vint nous apprendre cette nouvelle. Le Pere de Visdelou alla voir l'enfant, & le trouvant en danger de mort, il resolut de le baptiser. Il en parla à son pere, qui étoit de nos amis particuliers. *Seigneur*, luy dit-il, *puisque vous ne pouvez plus faire de bien à votre enfant en cette vie, ni empescher les douleurs qu'il souffre, mettons-le dans le chemin du Ciel, où il sera éternellement heureux, & d'où il attirera sur vous & sur votre famille la benediction de Dieu.* Le pere y consentit de tout son cœur, & fut present à son Baptesme. L'enfant qui n'avoit que trois ans, mourut trois jours aprés, & son pere vint luy-mesme nous en apporter la nouvelle.

Ce Baptesme fut suivi d'un

autre de la meſme Famille: car une de ſes petites filles étant tombée malade quelque temps aprés, d'une maladie dont elle mourut, il vint luy-meſme nous prier de l'aller baptiſer, afin qu'elle puſt joüir du Ciel avec ſon petit frere. La femme de ce Seigneur s'eſt convertie depuis ce temps-là, avec une de ſes filles ſuivantes, & nous eſperons que Dieu fera la meſme grace au mari. Il nous aſſure ſouvent qu'il n'invoque plus que le vray Dieu, Createur du Ciel & de la Terre. Quelques obſtacles ont retardé juſques icy ſa converſion, il faut eſperer qu'il les ſurmontera. C'eſt un Seigneur qui a beaucoup de politeſſe & d'honneſteté: il poſſede dans la milice une Charge conſiderable, qui eſt hereditaire dans ſa Famille.

Je ne parle point de quelques autres Baptesmes, que nous avons conferez secretement à des enfans de plus grande consideration, & qu'il n'est pas necessaire de nommer icy. L'envie de les guerir fait que leurs parens nous prient de les voir, pour sçavoir si en Europe nous n'avons pas de remedes contre leurs maladies. On en a baptisé quelques-uns de cette maniere, qui prieront Dieu dans le Ciel pour nous, & pour la conversion d'un Pays, où ils eussent tenu les premiers rangs, s'ils avoient vescu.

Un an aprés que l'Empereur nous eût donné notre maison, il nous fit une seconde grace, qui ne cedoit point à la premiere, & qui faisoit autant d'honneur à la Religion. Ce fut de nous donner un grand

emplacement, pour baſtir notre Egliſe. Il y avoit à côté de notre maiſon un terrain vuide, long de trois cens pieds & large de deux cens. Les grands Maiſtres de ſa Maiſon ayant reſolu d'y faire élever quelques corps de logis pour des Eunuques du Palais, nous cruſmes qu'il falloit les prévenir, & taſcher d'obtenir cette place pour y baſtir la Maiſon du Seigneur. Aprés avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allaſmes le Pere Gerbillon, le Pere de Viſdelou & moy, preſenter notre Requeſte. Elle diſoit, dans les termes les plus reſpectueux, que nos Maiſons n'étoient jamais ſans Egliſes, & que les Egliſes en étoient la principale partie : que ſi les Maiſons étoient belles & ſpacieuſes, l'Egliſe les devoit ſur-

passer. Car quel honneur aurions-nous, si dévoüez par nos vœux & par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logez que le Seigneur du Ciel? que ne manquant rien à la maison que l'Empereur avoit eu la bonté de nous donner, il falloit une Eglise magnifique pour accompagner un si grand don: mais que n'ayant point de place pour la bastir, nous ne le pouvions faire, si l'Empereur ne nous donnoit un espace convenable dans ce terrain.

Celuy que nous avions chargé de notre Requeste l'ayant presentée, & fait valoir nos raisons, l'Empereur envoya les grands Maistres de sa Maison visiter le terrain que nous demandions; & aprés avoir oüi leur rapport, il nous en ac-

corda la moitié; faiſant marquer expreſſément dans ſon ordre, qui fut inſeré dans les Regiſtres du Palais, qu'il nous donnoit cet emplacement pour baſtir une Egliſe magnifique à l'honneur du Seigneur du Ciel. On y a travaillé depuis ce temps-là, & elle eſt maintenant preſque achevée. On y entre par une grande cour, qui eſt environnée de galeries. On en donnera le plan & la deſcription, quand nous aurons appris que les Peintures, auſquelles Mr Gherardini, Peintre Italien fort eſtimé, travailloit quand je ſuis parti de *Pekin*, ſeront achevées, & qu'on en aura fait l'ouverture.

Ce grand Prince nous faiſoit encore d'autres graces, que des Etrangers, comme nous, ne peuvent aſſez eſtimer. Quand

nous venions au Palais, il nous recevoit avec une bonté extrême, ou quand il ne pouvoit pas nous parler, il nous envoyoit toûjours faire quelque honnesteté. Au commencement de l'année, c'est la coûtume de la Chine, que l'Empereur envoye aux grands Seigneurs de sa Cour deux tables, l'une couverte de viandes, & l'autre de fruits & de confitures. Il nous faisoit les mesmes honneurs, & nous invitoit à son beau Palais de *Tchan-Tchun-yuen*, pour y voir les feux d'artifice.

Je sçay qu'un Missionnaire ne doit estimer ces honneurs, qu'autant qu'ils sont utiles à la gloire de Dieu. Je vous asseure, MON REVEREND PERE, que nous étions bien dans cette disposition, & que le Sei-

gneur, qui nous conduisoit, vouloit aussi que nous y fussions. Car nous ne manquions pas en ce temps-là mesme de tribulations, & de ces occasions de souffrir, où l'on a besoin de toute sa patience, & d'une sagesse plus que naturelle pour se soûtenir & se bien conduire. La parole de JESUS-CHRIST sera toûjours veritable, que ses Envoyez auront beaucoup de contradictions à vaincre dans le monde. Dieu nous a appellez aux Missions pour faire son œuvre; il veut bien la faire par notre moyen, & nous en donner tout le merite: mais il veut aussi que la gloire en retourne toute à luy. Et afin que la premiere pensée ne nous vienne pas de nous en attribuer la moindre partie, il rend souvent inutiles les plu

ſages meſures, que notre zele nous fait prendre ; & permet que les hommes renverſent nos projets les mieux concertez. Enfin quand nous avons bien ſouffert, & reconnu tout-à-fait notre foibleſſe, il montre ſa force, convertiſſant les obſtacles meſmes, qu'on nous avoit oppoſez, en autant de moyens pour executer ſes deſſeins, avec plus d'avantage pour la Religion, que n'euſt pu faire tout ce que nous avions nous-meſmes imaginé. Il n'eſt pas neceſſaire de dire combien ces ſortes d'experiences inſtruiſent un Miſſionnaire, ou pour l'humilier, quand il fait quelque bien, ou pour luy donner de la défiance de ſes forces quand il travaille, ou pour le ſoûtenir quand il eſt traverſé. Les perſecutions qui font trembler

les plus asseurez, ne l'étonnent plus; il les regarde comme des ressorts superieurs & divins, dont la Providence se sert pour arriver à ses fins. Son principal soin est de souffrir avec patience, & d'attendre l'heure du Seigneur, se souvenant de ce que dit le Texte sacré, qu'-
Judith 23. Isaac, Jacob & Moyse accomplirent tout ce que Dieu vouloit faire par eux, parce qu'ils furent fidelles dans la tribulation, & que ceux qui ne l'ont pas esté, ont tout perdu par leur impatience, & ont esté livrez à l'exterminateur.

Nous eusmes en ce temps-là deux sujets d'affliction, qui nous causerent bien de l'inquietude; mais dont il plut à la misericorde divine de nous délivrer. Premierement, nous pensasmes perdre l'illustre *So-*

san, oncle de la derniere Imperatrice, & grand oncle du Prince heritier, un des premiers Ministres de l'Empire, respecté par toute la Chine, pour l'estime que l'Empereur fait de son merite, & digne d'estre honoré de toutes les personnes zelées, pour la protection qu'il a toûjours donné à la Religion. Il tomba malade en sa maison de *Tchan-tchun-yuen.* Dés le troisiéme jour il nous envoya querir le Pere de Visdelou & moy, car le Pere Gerbillon étoit alors en Tartarie. Nous fusmes sensiblement affligez de le trouver dans un état tres-dangereux: mais nous le fusmes bien davantage le lendemain, quand nous le vismes souffrant des douleurs tres-aiguës par tout le corps, & prest à succomber

à la violence de ſon mal. Il nous tendoit la main avec des démonſtrations d'une affection tendre ; mais il ne pouvoit parler, tant il étoit accablé. L'Empereur ayant appris qu'il ſe mouroit, luy fit l'honneur de le venir viſiter le troiſiéme jour, & de luy offrir tout ce qu'il avoit de remedes. Nous ne le viſmes point ce jour là, ni les jours ſuivans ; parce qu'on l'avoit tranſporté dans les appartemens les plus interieurs de ſa maiſon, où les femmes demeurent. Nous faiſions des prieres continuelles tout le jour, & une partie de la nuit pour luy, dans notre Chapelle. Il étoit bien douloureux pour nous, aprés toutes les obligations que nous avions à ce Seigneur, de le voir mourir ſans Bapteſme ; luy

qui avoit esté le Protecteur de notre sainte Religion, & qui nous avoit si souvent dit qu'il n'adoroit que le Seigneur du Ciel.

Nous allions l'un aprés l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, & nous instruisions un de ses domestiques qui étoit Chretien, de ce qu'il falloit luy dire de notre part sur la Religion : mais cet homme aprés quelques jours nous répondit, qu'il ne pouvoit plus luy parler seul, ni mesme s'approcher de luy ; parce que les femmes ne le quittoient pas un moment. Les difficultez augmentoient notre tristesse. *Est-il possible, Seigneur*, disions-nous en redoublant nos Prieres, *que vous laissiez perir un homme, en qui nous avons trouvé tant de ressources pour le soûtien des Mis-*

ſionnaires, & pour la publication de votre ſainte Loy? Dieu eut pitié de nous, il nous rendit ce Seigneur, qui vint quelque temps aprés dans notre Egliſe, le remercier de la ſanté qu'il luy avoit renduë. C'étoit un Dimanche matin, dans le temps que tous les Chretiens étoient aſſemblez à l'Egliſe, & qu'ils y faiſoient leur Priere; il y entra, ſe mit à genoux, & fit pluſieurs inclinations juſqu'à terre; aprés quoy il vint nous viſiter dans nos chambres, & nous remercier de la part que nous avions pris à ſa maladie.

Nous penſaſmes perdre auſſi le Pere Gerbillon; dont nos Miſſions avoient un extréme beſoin dans ces commencemens. L'Empereur l'avoit envoyé en Tartarie avec le Pere

Thomas, pour en faire une Carte exacte. Comme il sçavoit la langue des Tartares, & qu'il pouvoit les interroger & lier conversation avec eux, il en devoit tirer beaucoup de connoissances touchant les Provinces, qui ne dépendent pas de la Chine. Il tomba malade vers la source du *Kerlon*, à plus de trois cens lieuës de *Pekin*. Sa maladie qui étoit accompagnée d'un dégoust affreux, & d'un vomissement continuel, le réduisit bien-tost à une si grande extremité, qu'il crut mourir. Il s'y prépara donc, aprés nous avoir écrit ses derniers sentimens. Comme *Selonga*, qui est une des habitations que les Moscovites ont de ce côté là, n'étoit éloignée que de trente lieuës de l'endroit où il se trouvoit, on parla de

l'y tranſporter : mais il eut de la peine à prendre ce parti, & les Mandarins Chinois qui étoient du voyage l'en détournerent ; parce qu'ils ne ſe fioient pas trop aux Moſcovites, & qu'ils ne ſçavoient pas ſi l'Empereur le trouveroit bon. Il fallut donc que le Pere, tout accablé qu'il étoit, reprit le chemin de *Pekin* : & comme il n'avoit plus aſſez de forces pour ſe tenir à cheval, on le coucha ſur un chariot de bagage, où il ſouffrit beaucoup durant trois cens lieuës ; car il luy fallut paſſer par des ſolitudes effroyables, par des chemins ſouvent raboteux & pleins de pierres, ſur des collines & ſur des pentes de montagnes ; ce qui luy donnoit de violentes ſecouſſes, & le mit ſouvent en grand danger de

sa vie ; outre que le chariot versa plusieurs fois durant le voyage. Il seroit mort infailliblement, sans les soins que prit de luy un Seigneur, qui est aujourd'huy le premier *Colao* de la Chine, & qui avoit esté alors envoyé en Tartarie, pour juger & terminer tous les differens des *Kalkas* de ce Pays-là, qui sont sujets de l'Empire de la Chine.

Nous le receusmes avec une extrême joye, & il se rétablit doucement à *Pekin:* mais un mois aprés voulant sortir pour la premiere fois, dans le dessein d'aller voir les Peres de nos deux autres Maisons, qui l'étoient souvent venus visiter durant sa maladie, un accident plus fascheux pensa nous l'enlever subitement. Comme il montoit à cheval à la porte,

ayant un pied dans l'étrier & le corps en l'air, il fut frappé tout à coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domestiques, qui le rapporterent dans la premiere cour. Etant accourus au bruit, le Pere de Visdelou & moy, nous le trouvasmes sans connoissance & sans sentiment, la teste panchée sur l'estomach, avec un râlement qui nous paroissoit le prognostique d'une mort tres-prochaine. Dieu sçait quelle fût notre douleur, en le voyant dans ce triste état. Pendant qu'on le portoit en sa chambre, le Pere de Visdelou alla prendre les saintes Huiles, & moy les remedes, dont nous avions experimenté si souvent les merveilleux effets. Je luy en fis avaler deux prises avec bien de la peine,

pendant que le Pere de Visdelou se préparoit à luy donner l'Extréme-Onction. Il revint un peu à luy, & nous reconnut; mais un moment aprés il perdit encore connoissance. Nous redoublasmes nos Prieres; enfin le remede qu'on luy avoit donné fit de si grands effets, qu'il se trouva gueri une ou deux heures aprés l'avoir pris : mais il luy resta une si cruelle insomnie, qu'il ne pouvoit prendre aucun repos; ce qui nous causoit une nouvelle inquietude. Un Medecin Chinois l'en délivra, & Dieu nous l'a conservé depuis ce temps-là en parfaite santé, pour le bien de la Religion, à laquelle il a rendu & rend encore tous les jours des services tres-considerables.

Nous n'étions en ce temps-

là que trois Peres François à la Chine, & tous trois enfermez à la Cour. Dieu nous envoya du secours par le retour du Pere Bouvet, qui nous amena de France plusieurs excellens Missionnaires sur l'Amphitrite : c'est le premier vaisseau de notre Nation, qui soit venu à la Chine. L'Empereur qui étoit en Tartarie à la chasse, apprit avec joye l'arrivée de ce Pere. Il envoya trois personnes de sa Cour à *Canton* pour le recevoir, & pour le conduire à *Pekin*. Les presens qu'il apporta luy furent tres-agreables, & en sa consideration il exempta l'Amphitrite de ce qu'il devoit payer, soit pour les marchandises, soit pour les droits de mesurage. Les Mandarins de leur côté firent de grands honneurs à M^r^

le Chevalier de la Rocque, comme étant Officier du Roy: ils luy préparerent un Hostel, luy permirent d'aller par la Ville de *Canton* accompagné de six de ses Gardes: les Envoyez de l'Empereur le visiterent en ceremonie. Ils firent aussi beaucoup d'honneur à Messieurs les Directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands Mandarins de la Province ayant à leur teste le Vice-Roy, les inviterent à un magnifique festin. Enfin tout ce qui se peut faire pour l'honneur, la satisfaction, & l'avantage de ces Messieurs, le Pere Bouvet à *Canton* & nous à *Pekin*, nous taschasmes de le leur procurer. Mais à la Chine, où l'on regarde toûjours les Etrangers avec défiance, il n'est pas aisé d'obtenir tout ce que

l'on ſouhaiteroit. Le principal eſt que nous y faſſions connoître Jesus-Christ, ſelon le devoir de notre vocation. C'eſt à quoy travaillent avec un grand zele les nouveaux Miſſionnaires, que le Pere Bouvet amena, les uns à la Cour où ils furent appellez par l'ordre de l'Empereur, & les autres dans les Provinces. J'aurai l'honneur de vous en entrenir dans une autre Lettre, celle-cy n'étant déja que trop longue. Je ſuis, avec un profond reſpect,

Mon tre's-Reverend Pere,

Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur, Jean de Fontaney, Miſſionnaire de la Compagnie de Jesus.

TABLE.

On trouvera le Privilege au sixiéme Recueïl.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin. 1707.

Fautes à corriger dans le ſeptiéme Recueil.

PAge 25. *ligne* 14. Sidrac, *liſez* Sirach.
Page 45. *ligne* 16. duroit, *liſ.* duroient.
Page 61. *ligne* 11. redevable, *liſez* le plus redevable.
Page 218. *à la marge*, Epheſ. *liſez* Eſther 4. 15.



